3 1761 07972391 2

PQ
1993
L43A7
1740
t.2

ESSAYEZ

Sir L. Dundas Bart.
of
KERSE.

PRESS 13 SHELF 7 No. 1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/memoiresetavantu02lamb

MEMOIRES

DE LA

MARQUISE

DE COURTANVILLE.

TOME II.

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UNE DAME
DE QUALITÉ,
Qui s'est retirée du Monde.

TOME SECOND.

Troisieme & quatrieme Partie.

A FRANCFORT,
Chez FRANCOIS VARRENTRAPP.
M D C C X L.

PQ
1993
L43A7
1740
t.2

LIBRARY
AUG 8 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

MEMOIRES
DE LA
MARQUISE
DE COURTANVILLE.

TROISIEME PARTIE.

LA COMTESSE DE COURTANVILLE, appellee Mademoiselle DE BELMONT avant son Mariage avec mon Grand-Pere, étoit d'une Famille, dont l'ancienne noblesse égaloit celle du vieux Comte. Mais aussi l'on peut dire, qu'elle n'avoit gueres d'autre Mérite, que le grand Nom, qu'elle avoit hérité de ses Peres. A des Manieres fieres & hautaines elle joignoit une Bizarerie d'Humeur, qui la rendoit insuportable. Le même moment la

voïoit passer à des Extrémités entiérement opposées. C'en étoit assés, qu'une Chose lui eut plû pour qu'elle cessa bientôt après de lui plaire. Impérieuse cependant à l'excès, elle vouloit, que tout pliât sous ses capricieuses Loix. Le vieux Comte, son Epoux, lui même n'étoit pas excepté. Elle auroit voulu l'accoutumer à ne consulter que son Gout ; mais, le Gout d'une femme bizare est-il facile à deviner ? Cependant il falloit, ou s'y faire, ou s'attendre aux brusques Suites du Couroux le plus emporté. Il n'y en avoit-là que trop pour pousser à bout la Patience de mon Grand-Pere, dont l'Humeur n'étoit rien moins qu'endurante. Mais la Comtesse avoit un autre Défaut, dont tout Mari, qui auroit conservé quelque Sentiment d'Honneur n'auroit guéres pu s'accommoder. Son Penchant pour la Galanterie, & pour une Galanterie peu délicate, étoit extrême. C'étoit enfin une Messaline. Madame qui vouloit, que le vieux Comte vit tout & ne vit rien. Point d'Homme assûrément moins jaloux que lui. Peu content de ne pas gêner la Liberté d'une Epouse, dont il auroit dû éclairer toutes les Démarches, il sembloit s'irriter contre tous ceux, qui vouloient lui donner de justes Soupçons de sa Fidélité.

C'étoit

C'étoit cette Prévention trop avantageuse de mon Grand-Pere pour son Epouse, qui engageoit la Comtesse à ne point se contraindre dans ses Inclinations. Elle en vint même au point d'oublier ce, qu'elle devoit au Soin de sa Réputation, de façon que les Eclats les plus scandaleux ne sembloient plus l'allarmer. On avertit le vieux Comte, que son Ecuïer étoit celui pour qui la Comtesse avoit le plus tendre Penchant. Tout auroit dû l'empecher de douter de ce fidelle Raport; mais, pour achever de se convaincre, il voulut ne s'en rapporter qu'à ses Yeux. Il feignit donc un Voïage de quelques jours, & demeura cependant caché dans l' Appartement de la Comtesse, où il ne tarda pas à ne pouvoir plus douter de ce, qu'il auroit bien voulu ne pas voir. Il en couta la Vie au galant Ecuïer, & à la Comtesse l'humiliante Confusion d'ètre séparée du vieux Comte. Par ses Soumissions, & les Marques apparentes d'un Repentir intéressé, elle avoit cru pouvoir réveiller dans mon Grand-Pere ses prémiers Sentimens de Tendresse pour elle, mais tous ses efforts furent inutiles. Elle crut, que si elle étoit assés heureuse, que de mettre ma Mere dans ses Intérets, peut-être réussi-

roit-elle à appaiſer le juſte Couroux du vieux Comte ; & c'eſt dans cette vüë, qu' elle ne fut pas plutôt inſtruite de nôtre Arrivée, que l'on la vit avec empreſſement venir nous faire viſite. Mais c'étoit-là une Viſite importune, que l'on crut devoir nous épargner, & dont nous nous vimes délivrées avec plaiſir.

Trois Semaines ſe paſſérent dans des Fêtes ſuperbes, où toute la Nobleſſe de la Province vint prendre part à la Joïe extrême, dont mon Grand-Pere paroiſſoit tranſporté pour nôtre heureux Retour. Sa Tendreſſe pour moi lui laiſſoit voir avec le Plaiſir le plus ſenſible, l'Ardeur empreſſée, que tous les jeunes Gentilshommes avoient à me faire la Cour la plus galante. Aucun, dont je ne fus obligée de recevoir mille Marques d'une tendre & ſinguliére Attention. Mais, que les Efforts, qu'ils faiſoient pour captiver ma Tendreſſe, auroient bien été rallentis, s'ils avoient pû connoitre les Diſpoſitions de mon Cœur, qui, naturellement conſtant, ſe devoit tout entier au jeune COMTE DE STINFORD.

Ce n'étoit pas cependant ſans quelques Allarmes, que ſon Amour inquiet lui laiſſoit voir ce Nombre de Rivaux aimables, que mes Charmes naiſſans lui faiſoient

ſoient chaque jour. Envain ma complaiſance m'engageoit-elle ſouvent à le „ raſſurer ſur ſes vaines Fraïeurs. Ah! „ trop charmante GERTRUDE *me diſoit il*, non, je ne mérite point ces „ nouvelles Aſſurances, que vous me don„ nez de vôtre Conſtance, mais ne con„ damnez pas cependant mes juſtes In„ quiétudes. Peut-être, que ſi vous é„ tiez moins aimable, ou ſi je connoiſ„ ſois moins mon peu de Mérite, peut„ être, que mon Amour ſeroit moins al„ larmé; mais, le peu que je vaux, „ ces vives Impreſſions, que vos At„ traits Divins font ſur tous les Cœurs, „ ne juſtifient que trop mes Craintes. „

„ Quelles injurieuſes Allarmes! *m'écriois-„ je avec une vive Emotion, qui marquoit, „ que j'étois véritablement offenſée de ſes „ Craintes.* Eh quoi! cher Comte, *lui „ diſois-je*, connoitriez vous donc ſi peu „ le Cœur de vôtre fidelle GERTRUDE, „ que vous puiſſiez le ſoupçonner d'une „ inconſtante Légéreté? Ce Cœur, qui „ dès le Berceau s'eſt fait une douce Ha„ bitude de vous aimer, pourroit-il, ſans „ une Violence, qui cauſeroit ma Mort, ſe „ voir forcé à renoncer aux tendres Liens, „ qui nous uniſſent? Croïez, aimable „ Comte, *ajoutois-je*, que ces Soins em-

„ presses, que l'on a de me plaire, sont
„ pour moi autant d'Importunités in-
„ commodes, que la Complaisance seu-
„ le & la Politesse m'obligent de souf-
„ frir. „

C'étoit mon Cœur, qui parloit, & tout ce que le cœur dit a un Ton persuasif, qui remet aisement le Calme dans l'Esprit d'un Amant. Les Allarmes du jeune DE STINFORD ne purent tenir contre les tendres Assûrances, que je lui donnois d'une inviolable Fidélité : mais, ces Allarmes ne cessérent, que pour recommencer bientôt après plus vivement.

Le jeune MARQUIS DE CHATEAUNEUF, que nous avions laissé malade à Calais, avoit repris ses prémieres Forces, & ne se ressentoit plus des cruelles Blessures, qu'il avoit reçuës, du perfide DE BEAUFORT. Pressé par l'Ardeur de son Amour, qui le rappelloit auprès de moi, il ne fut pas plutôt en état de supporter la Fatigue du Voïage, qu'il se hâta de nous rejoindre à Rouën.

Ce jeune Seigneur avoit, comme j'ai dit, l'Appui de mon Grand-Pere, qui lui avoit promis d'unir son Sort au mien. Il voulut à son Arrivée, pour qu'il eut la Facilité de me faire plus assidument sa Cour, qu'il prit un Logement chés lui.

Quel

Quel Sujet de Joïe pour le passionné Marquis! Mais aussi, quel Sujet d'Allarmes & d'Inquiétudes pour le cher COMTE DE STINFORD! Et moi même, à quelle Contrainte n'avois-je pas à me préparer! Instruite des Intentions du vieux Comte, & de la Déférence, que je devois à ses Sentimens, je voïois tout le Péril, où je m'exposois de perdre ses Bonnes-Graces, si je ne faisois au jeune DE CHATEAUNEUF l'Accueil le plus gracieux. Quoiqu'il m'en dut couter, c'étoit-là une Gêne dont rien ne pouvoit me dispenser; & je ne tardai pas à en faire l'Epreuve.

Le Marquis ne fut pas plutôt arrivé, que son Amour lui fit demander avec ardeur, qu'il lui fut permis de me voir, & ce fut mon Grand-Pere lui-même, qui se chargea du Soin de me l'amener, & qui voulut être Témoin de quelle Maniere je le recevrois. „ Voilà, *me dit-il, en* „ *me le présentant*, voilà, ma chere „ GERTRUDE, vôtre Libérateur. Je ne „ doute pas, que les Périls, où il a exposé „ ses Jours pour sauver les vôtres, ne „ vous rendent son heureux Retour bien „ cher. „ Hé! pourrois-je, Monsieur, „ *répondis-je au vieux Comte*, ne pas „ conserver le plus tendre Souvenir de „ tout ce que je dois au Courage géné-

„ reux de Monſieur? Et, ſi les Vœux
„ ardents, que j'ai faits pour ſa Guéri-
„ ſon, pouvoient me tenir lieu de Recon-
„ noiſſance, j'oſerois me flatter que
„ peut-être ne paſſerois-je pas pour in-
„ grate. Eh! mon Dieu, Mademoiſel-
„ le, *me répondit le Marquis*, laiſſez-là,
„ je vous prie, ces Termes de Recon-
„ noiſſance, qui ne ſervent qu'à me con-
„ fondre, & croïez, que la Gloire, qu'il
„ y a à vous ſervir, vaut ſeule les plus
„ brillantes Récompenſes. Auſſi ne ſera-
„ ce jamais la Gratitude, que je voudrai
„ intéreſſer en ma faveur. Ce ſont mes
„ Vœux, mes Aſſiduités, mes Soins,
„ dont vous aurez peut-être à ſouffrir les
„ Importunités. Ce ſont les Sentimens
„ de l'Amour le plus tendre & le plus
„ reſpectueux, que j'ai à vous offrir.
„ C'eſt par-là que je m'étudierai con-
„ ſtamment à rendre vôtre Cœur ſenſi-
„ ble. „ Ce ſont-là en vérité, Monſieur,
„ des Déclarations bien flateuſes, & aux
„ quelles je n'avois gueres lieu de m'at-
„ tendre; mais, ſi vous voulez, que je
„ vous faſſe connoitre mon Cœur, je
„ vous avouë, que vous trouverez dans lui
„ de grands Obſtacles à cette Senſibilité,
„ que vous voulez lui inſpirer. „ Souf-
„ frez ſeulement, Mademoiſelle, que
„ je

„ je les combatte ces Obſtacles, & j'oſe „ me flatter, que ma tendre & vive Con- „ ſtance réuſſira peut-être à les ſurmon- „ ter. Je ne puis gueres, Monſieur, „ *repris-je*, vous empécher d'eſpérer. „ Je crois cependant que, ſi vous con- „ noiſſiez les Obſtacles, dont je vous „ parle, vous deſeſpéreriez aſſûrément „ de les vaincre. „ Hé! c'eſt, Made- „ moiſelle, *reprit* DE CHATEAUNEUF, la „ Gloire, qu'il y aura à les ſurmonter, qui „ m'engagera à redoubler mes Efforts „ pour y réuſſir. „ Ouï, cher Marquis, „ *reprit mon Grand-Pere*, eſpérez tout du „ Tems & de vôtre Conſtance. Je n'ai „ point oublié la Priere, que vous m'avez „ faite de ne point faire valoir l'Autorité, „ que je puis avoir ſur les Vœux de la „ chere GERTRUDE. Auſſi me ſuis-je „ engagé à la laiſſer libre dans ſon Choix; „ mais, tout ce que j'exige de ſa Com- „ plaiſance, & peut-être ce que vous ob- „ tiendrez ſans peine de ſa Reconnoiſſan- „ ce, c'eſt, qu'elle ne rejettera pas les „ Soins, que vous voulez bien lui rendre. „ C'eſt peut-être, Mademoiſelle, *reprit* „ *le Marquis*, trop attendre de vôtre „ Bonté, que de vouloir, que vous vous „ gêniez à ſouffrir mes Importunités; „ Mais, telle eſt la Violence de mon

„ Amour. Ma Vie eſt attachée au Plai-
„ ſir de vous voir. Que ſi vous ne pou-
„ vez conſentir, que mes Diſcours vous
„ expriment l'Ardeur de mes Feux, ſouf-
„ frez du moins, & c'eſt-là tout ce que
„ j'oſe vous demander, que mes Regards
„ & mes Soupirs vous laiſſent voir chaque
„ jour les Sentimens de mon Cœur.
„ C'eſt là aſſûrément, Monſieur, *lui*
„ *répondis-je*, un Langage, qui m'eſt bien
„ inconnu. Mais, ſi vous pouvez réuſ-
„ ſir à me le faire entendre, je puis vous
„ repondre, que je ne m'y oppoſerai en
„ aucune façon. „

Je ne ſçais, ſi ces dernieres Paroles avoient quelque choſe de bien flatteur pour le Marquis, mais il en parut tranſporté de Joïe, & elles me valurent de ſa part les Actions de Graces les plus vives. L'Air de Contentement, avec lequel il ſortit d'auprès de moi, paroiſſoit peint ſur ſon Viſage, & ne fut que trop remarqué par le cher DE STINFORD, qui ne tarda pas à venir me faire part de ſes Soupçons.

„ He' bien, ma chere GERTRUDE,
„ *me dit il, en m'abordant*, mes Fraï-
„ eurs étoient-elles donc ſi vaines?
„ Avois-je tort de m'allarmer pour mes
„ Feux? Ces Tranſports de Joïe, que le
„ Marquis n'a pu cacher à mes Yeux,
„ mar-

„ marquent-ils, que vous ne lui laissez aucun Espoir de vous flechir? L'Ardeur peut-être, autant que la Reconnoissance, n'a t-il déja pas parlé en sa faveur? Ah! je ne connois que trop l'Excès de mon Malheur. Ouï, un Rival heureux commence à vous plaire. „ Encore une fois, mon cher Comte, *lui répondis-je d'un Ton vraîment fâché*, sçavez-vous, que vos injustes Soupçons me deplaisent infiniment, & que je suis fatiguée d'avoir à chaque instant à vous en guérir? Mais, raisonnons, voïons sur quel Fondement ils sont appuiés.

„ Le Marquis, dites-vous, n'a pu vous cacher les Transports de sa Joïe, & cette Joïe est-elle une Preuve, que je me sois montrée sensible à ses Vœux? Me rendrez-vous responsable, si, trop prompt à se flatter, il a bien voulu donner un Sens trop favorable à des Paroles, que ma Politesse seule lui a fait entendre? Pour vous rassurer, en sera-ce assez de vous dire, que, sans craindre d'encourir les Disgraces de mon Grand-Pere, qui ne favorise que trop, comme vous le sçavez, les Prétentions de vôtre Rival, j'ai osé dire en sa présence, que le Marquis envain

„ essaïeroit de toucher mon Cœur ; qu'il „ trouveroit dans son Insensibilité un „ Obstacle insurmontable, & cet Obstacle insurmontable, n'est-ce pas cet „ Amour constant, dont mille fois j'ai pris „ soin de vous assûrer, Ingrat ! & cet „ Amour, vous osez le soupçonner de „ Légéreté ? „

Pendant que je parlois' au Comte, mes Yeux ne s'étoient point détournés de dessus son Visage, & j'y vis peints tour à tour le Trouble, la Sérénité, la Joïe, & la Confusion. Mes dernieres Paroles lui firent sentir, que je me croïois outragée par ses Soupçons. Il avoit des Larmes pour en obtenir le Pardon, & il les emploïa.

„ Ah ! trop charmante GERTRUDE, „ *me dit-il, en se jettant à mes Genoux,* „ *& les arrosant de ses Pleurs*, ne pardonnerez-vous rien à la Violence de „ mon Amour ? Si je connoissois moins „ la Force de vos Charmes, ou si la Conquête de vôtre Cœur m'étoit moins „ chere, peut-être n'aurois-je pas ces „ Allarmes, qui vous offensent. Mais „ c'en est fait ; mon Cœur, assuré de „ vôtre constante Tendresse, n'aura plus „ d'injurieux Soupçons à vous faire paroitre, & que vous aïez à dissiper. Je „ veux

„ veux bien croire, *lui répondis-je*, que
„ ce font-là des Promeſſes, que vous me
„ faites de Bonne-Foi, mais ſerez-vous
„ exact à les tenir? C'eſt ce que je n'oſe-
„ rois gueres aſſûrer. Ouï, ma chere
„ GERTRUDE, *reprit-il vivement*, &
„ je vous en donne ma Parole. Hé mon
„ Dieu, *lui répondis-je*, Comte, croiez
„ moi, ne promettez que ce que vous
„ pouvez tenir; car, vous ſçavez, qu'un
„ Amour violent n'eſt pas ſans quelque
„ Jalouſie; & la Jalouſie marche-t-elle
„ jamais ſans Soupçon? Vous ſçavez, que
„ le Marquis aura, comme vous, mê-
„ me Facilité de me voir & de me parler,
„ c'eſt-là une Contrainte, que mon Grand
„ Pere exige de ma Complaiſance. Pen-
„ ſez-vous, que les Entretiens fréquents,
„ qu'il aura avec moi, que les Soins, les
„ Empreſſemens, les Attentions, qu'il
„ aura de me plaire; que de mon côté,
„ les Manieres polies, que je ne pourrai
„ me diſpenſer d'avoir à ſon égard, pen-
„ ſez vous, *dis-je*, que rien de tout ce-
„ la n'aura pas de quoi réveiller vos Soup-
„ çons? & rien cependant de tout cela à
„ quoi vous ne ſoïez obligé de vous at-
„ tendre. Mais peut-être, *ajoutai je*, que
„ le Marquis ne ſçait pas encore les ju-
„ ſtes Prétentions, que vous avez dès

„ longtems fur mon Cœur. Peut-être „ ignore-t-il ces mutuels Engagemens, „ que nos Parens ont formé pour nous „ dès notre Berceau. Espérons que, „ lorsqu'il en sera instruit, il se fera une „ raison de renoncer à l'Espoir, qu'il a de „ me fléchir. Mais, en attendant qu'il „ nous délivre de ses Importunités, la „ Politesse veut, que vous ne le traitez „ pas comme un Rival odieux; peut-être „ même que nôtre Intérêt commun veut, „ que vous vous étudiez à gagner sa Con- „ fiance. Il est généreux, & qui sçait, „ lorsqu'il sçaura les tendres Liens, qui „ nous unissent, si sa Générosité ne l'en- „ gagera pas à ne plus mettre d'Obsta- „ cles à nos Vœux?„ DE STINFORD convint, que mes Réflections lui paroissoient justes; aussi s'engagea-t-il sans peine à faire tout ce, que j'exigeai de lui.

L'on peut bien croire, que ce ne fut pas sans une secrete Complaisance, que je m'apperçus de l'Empire, que j'avois sur son Esprit. Quoi en effet de plus flatteur pour le petit Amour propre d'une jeune Personne, que le Pouvoir despotique, qu'elle éxerce sur un Amant? On se tâte, on s'examine, &, après quelque Retour sur soi-même, on ne manque pas de prendre quelque Idée avantageuse de

son

ſon Mérite, & cette Idée, nous la meſurons toûjours, & ſur l'Empreſſement, qu'un Amant fait paroître à prévenir nos Deſirs, & ſur le Reſpect, qu'il a pour nos Ordres. Rien enfin, à mon Age, ne me paroiſſoit plus doux, que de commander; & je ne ſçais, ſi l'Amant le plus paſſionné, & le plus tendre, a autant de Plaiſir à obéir, que nous en avons à exercer ſon Obéïſſance. Mais je reviens au jeune Comte.

Il me paroiſſoit guéri de ſes Soupçons, de façon à n'en devoir prendre jamais plus d'Allarmes, plus de Fraïeurs, qui troublaſſent ſa Tranquilité. Mais, il s'en falloit de beaucoup, que l'aimable COMTESSE DE STINFORD fut dans les mêmes Diſpoſitions. Depuis plus de quinze jours nous nous étions apperçeu ma Mere & moi, qu'en proïe à de ſecretes Inquiétudes, qu'elle nous tenoit cachées, elle etoit tombée dans une Langueur, qui nous faiſoit craindre pour ſa Vie. Nous ne nous occupions chaque jour, que du Soin de la diſtraire de ſes Chagrins, dont nous ne pouvions ſoupçonner la Cauſe. Tantôt ma Mere lui faiſoit de tendres Reproches ſur ſon opiniâtre Silence, & tantôt elle la prioit, avec les plus vives Inſtances, qu'elle ſe déter-

déterminât enfin à décharger ſon Cœur dans le Sein d'une Amie qui ne pouvoit voir, ſans de mortels Ennuïs, ſon triſte Etat. Mais, vains Efforts que ceux, que l'on faiſoit pour la conſoler, ou pour l'engager à nous ouvrir ſon Ame. Nous deſeſpérions même déjà de pouvoir faire renâitre le Calme dans ſon Eſprit, lorsqu'une Parole, qui lui échappa, nous fit ſoupçonner la Cauſe de ſes Inquiétudes.

Quelque Soin que nous euſſions eu à ne lui rien découvrir, ni des Vûës du vieux Comte pour mon Etabliſſement, ni de l'Amour violent, dont le Marquis me donnoit chaque jour de nouvelles Marques, elle en avoit cependant aſſes vû de ſes Yeux, ou aſſés appris par le Raport de nos Amies, pour ne pas douter, que le jeune Comte ſon Fils n'eut tout à craindre de l'Appui, que mon Grand-Pere donnoit aux Prétentions du Marquis. Et ce qui augmentoit ſes Inquiétudes, c'eſt que le paſſionné de CHATEAUNEUF, par toutes ſes Qualités charmantes, lui paroiſſoit bien capable de faire de tendres Impreſſions dans mon Cœur. Hélas! ce Cœur le connoiſſoit-elle? Si elle l'eut connu, que l'Idée qu'elle auroit eu de mon inviolable Conſtance auroit aiſément diſſi-

pé

pé ſes Allarmes & ſes Craintes ; car, tels ont été juſqu'à préſent mes Sentimens. Une totale Inſenſibilité, & une volage Inconſtance, je les ai toûjours regardé comme deux Choſes également impoſſibles. Ce n'eſt pas que je ne voïe la Différence, qu'il y a de l'une à l'autre, mais je ne juge, que ſelon les Diſpoſitions de mon Cœur, qui me fait penſer, que l'on devroit avoir autant de peine à devenir inconſtant, qu'à demeurer inſenſible.

Revenons cependant à ce Mot, qui échappa à la Comteſſe, & qui me fit deviner la Cauſe de ſes Inquiétudes. Ma Mere & moi nous nous entretenions avec elle du Marquis. „ Quel Sort plus for„ tuné que le ſien, *s'écria-t-elle* ! Mais „ helas ! que ſon Bonheur va me couter „ de Larmes ! „ C'étoit nous en dire aſſés pour nous faire connoitre, que la Paſſion du jeune DE CHATEAUNEUF n'étoit plus pour elle un Miſtere.

Mais, comme ſon Diſcours avoit été ſuivi d'un morne Silence, qui n'étoit interrompu, que par ſes triſtes Soupirs, ma Mere voulut la preſſer de s'expliquer davantage, & elle ne put refuſer les Eclairciſſemens, qu'on lui demandoit.

„ Hé pourquoi, ma chere Marquiſe, „ *répondit-elle à ma Mere*, pourquoi „ voulez-

„ voulez-vous, que je vous fatigue par „ d'inutiles Plaintes? Je ne le vois que „ trop. Le Malheur, dont mon Fils & „ moi sommes menacés, est inévitable. „ Mais, à ce Malheur le tendre Comte, „ ce Fils aimable, ce Fils, que j'adore, „ pourra-t-il y survivre? Mais, ce Mal- „ heur enfin, *répondit ma Mere*, pour- „ quoi nous en faire un Secret? Qui „ sçait, s'il ne seroit pas aisé de le préve- „ nir, ou de le réparer? Non, non, „ *reprit la desolée Comtesse, en versant* „ *un Torrent de Larmes*, non, la Mort „ du cher Comte est assurée. Le Cœur „ de l'aimable GERTRUDE va lui être „ enlevé. Le jeune Marquis, le COM- „ TE DE COURTANVILLE ..... & elle n'en put dire davantage. L'Excès de la Douleur, dont elle parut saisie, lui ôtoit la Force de parler.

„ Trop généreuse Comtesse, *lui ré-* „ *pondit ma Mere, en prenant ses Mains,* „ *& les serrant tendrement dans les sien-* „ *nes*, qu'il m'est aisé de dissiper les fri- „ voles Allarmes, qui vous desespérent. „ Ce n'est que parce que j'ai voulu vous „ les épargner, que je ne vous ai pas fait „ un inutile Râport de tout ce que l'on „ a pu vous apprendre. Il est vrai, le „ vieux Comte appuïe de son Autorité

„ les

„ les Prétentions du jeune Marquis, „ mais comptez autant sur mon inviolable Fidélité à tenir mes Promesses, que „ sur l'Empressement de nôtre chere „ GERTRUDE à unir son Sort à celui du „ jeune Comte. „ Ouï, ma belle Maman, *répondis-je à la Comtesse*, (car „ c'est le Nom, dont elle vouloit que je „ l'appellasse) ouï, croïez, que ni l'Autorité de mon Grand-Pere, ni toutes „ les Assiduités, & les Soins du Marquis, ne seront jamais capables d'ébranler ma Constance. C'est sous „ l'Aveu de mes Parens, que j'ai, dès le „ Berceau, accoutumé mon Cœur à n'aimer que le cher Comte, & rien ne „ pourra me forcer à lui reprendre le „ Cœur, que je lui ai donné. „

Ces Paroles, que je prononçois du Ton le plus animé & le plus persuasif, étoient mêlées de mille Carresses, que je faisois à la Comtesse. Elle y répondit par les siennes, & je vis avec plaisir, qu'à mesure que nous lui parlions, elle nous répondoit avec moins de Marques de Trouble & d'Inquiétude. Elle ajouta cependant: „ Ouï, mon aimable GERTRUDE, „ *me dit-elle*, je croirois bien pouvoir répondre de vôtre Constance, si on vous „ laissoit la Maitresse de vôtre Choix, mais „ he-

„ helas ! mon Fils n'a ici d'autre Appui,
„ que son foible Mérite, & le Marquis,
„ outre mille Qualités aimables, a encore la Protection d'une Personne, dont
„ toutes les Volontés doivent être pour
„ vous des Ordres suprêmes. „ Non,
„ non, Madame, *lui répondis-je*, rassurez-vous, la Parole de mon Grand-Pere y est engagée, il m'a promis de
„ me laisser libre dans mon Choix, &
„ tout me répond, que je puis compter
„ sur sa Parole. „

Le jeune Comte, qui survint, acheva de remettre le Calme dans l'Esprit de l'aimable Comtesse. Il lui dit, qu'il n'avoit plus de Craintes, qui l'allarmassent ; qu'il sentoit même le plus vif Repentir pour les injurieux Soupçons, qu'il avoit de ma Constance ; qu'il croïoit le Marquis trop généreux pour craindre, qu'il voulut être un Obstacle à ses Vœux, dès qu'il en seroit instruit ; que mon Grand Pere enfin lui-même se montroit plus empressé à lui donner chaque jour mille Marques de Bonté, & qu'il venoit lui parler de façon à lui faire juger, que ce seroit toûjours mon Inclination seule, & jamais son Autorité qui décideroit de mon Choix.

C'en étoit assés pour tranquiliser la Comtesse ; mais rien ne put la retirer d'une

ne mortelle Langueur, causée par les secretes Inquiétudes aux quelles elle s'étoit livrée depuis quelque tems. La Diminution de ses Forces, dont on s'appercevoit à vuë d'œil, nous allarmoit pour ses Jours. A travérs les Déhors d'une apparente Tranquilité, qu'elle affectoit pour ne pas nous inquiéter, on voïoit dans elle un Fond de Chagrin, qui la minoit imperceptiblement. Bien-tôt après nous eumes la cruelle Douleur d'apprendre que nos Soins, aussi bien que tout l'Art des Médicins, ne pouvoit plus lui être d'aucun Secours. La chere Comtesse ellemême fut la prémiere à sentir, qu'elle touchoit de près à son dernier Moment. En vain voulions-nous lui cacher la Grandeur du Péril prochain, qui la menaçoit. „Hé! „ pourquoi, *disoit-elle*, chercher à me „ consoler par les trompeuses Espéran- „ ces d'une plus longue Vie? Non, non, „ ce n'est point le Sacrifice, que j'ai à en „ faire, qui m'effraïe, mais ce cher Fils, „ ce Fils, que j'adore, quelle sera, he- „ las! sa Destinée? C'est cette affreuse „ Incertitude, où je suis, sur le Sort „ qui l'attend; ce sont les Malheurs, qui „ le menacent, & aux quels il ne survi- „ vra point; voilà ce qui cause mes cru- „ elles Allarmes. Mais quoi donc, „chere

„ chere Comtesse, tendre & fidelle Amie, „ *lui disoit ma Mere*, n'en est-ce pas assés des Maux, qui vous accablent, sans „ vous en forger d'imaginaires, dont la „ triste Idée ne sert, qu'à reculer vôtre „ Guerison, qui fait l'Objet de tous nos „ Vœux? Ah! si ce Fils vous est cher, „ par les Soins, que vous prendrez de vos „ Jours, marquez-lui vôtre Tendresse. „ C'est pour lui, que vous devez vous conserver, & loin de vous livrer en proïe à „ de vaines Fraïeurs, ne vous entretenez „ que de cette douce Espérance, que „ bientôt cet Hymen, qui fait l'Objet de „ vos Souhaits, & des miens, rendra nos „ chers Enfans heureux. „

„ Helas! que ce Bonheur, qui nous „ étoit destiné au cher Comte & à moi, „ devoit nous être vendu bien cherement! „ Par combien de Disgraces, d'Infortunes, & de Périls, devions-nous l'obtenir l'un & l'autre! Assurés d'une mutuelle Constance, c'étoit-là l'unique „ Consolation, qui devoit nous soutenir „ longtems dans nos Malheurs. „

La Maladie cependant de la Comtesse ne paroissoit pas augmenter. Nous fumes même pendant quelques jours dans l'Espérance, que le Ciel, sensible à nos Larmes, la rendroit à nos Vœux, mais une

une cruelle Oppreſſion de Poitrine, qui lui ſurvint, accompagnée d'une Fiévre violente, nous ôta bientôt tout Eſpoir. Ma Mere, le Comte, & moi, nous ne quittions pas le Chevet du Lit de cette chere Malade. Quelle Violence n'étions-nous pas obligés de faire à nos Larmes, pour épargner les ſiennes ! Il falloit commander à nos Soupirs, & ces Soupirs échapoient quelque fois malgré nous. Il auroit fallu tenir renfermés au dedans de nous-mêmes nôtre Triſteſſe & nos Craintes, & nôtre morne Silence ne nous trahiſſoit-il pas, euſſions-nous eſſaïé de conſoler la triſte Comteſſe ? Et n'étions-nous pas accablés, & de nôtre Douleur, & de la ſienne ? Pouvions-nous lui donner quelque Eſpérance, qui la raſſura, & ne voïons-nous pas que quelques Moments encore, & elle alloit nous être enlevée ? Que ces cruels Moments nous coutérent de Sanglots & de Larmes ! Mais c'eſt dans ces derniers Moments où la vertueuſe Comteſſe, à l'Exemple de ſon illuſtre Pere, ranima toute ſa Fermeté & ſon Courage, pour enviſager la Mort avec Intrépidité.

Elle vit la Violence, que nous nous faiſions pour étouffer nos Soupirs & pour commander à nos Pleurs. „ Ah ! ceſſez,

„ *nous*

„ *nous dit-elle*, ceſſez de vous contrain„ dre pour ſoulager vôtre Douleur. Laiſ„ ſez un libre Cours à vos Larmes, & ne „ craignez pas, qu'elles m'apprennent, „ que c'eſt le Moment de ma Mort, qui „ approche, qui vous les fait répandre. „ Non, non, ce n'eſt point cette Mort, „ qui m'effraïe. Ma Vie eſt entre les „ Mains du Seigneur, & puis-je lui en „ refuſer le Sacrifice? Mais, mon cher „ Fils, *dit-elle au triſte Comte, qu'elle* „ *fit approcher de ſon* Lit, c'eſt vous, di„ gne Objet de toute ma Tendreſſe, qui „ me faites entrevoir avec Effroi ce re„ doutable Moment, qui va m'arracher à „ la Vie. Helas! quel ſera vôtre triſte „ Sort? Peut-être mon Secours vous „ eut-il aidé à prévenir, ou à réparer les „ Maux, qui vous menacent.

„ Mais quoi, chere Comteſſe, *reprit* „ *ma Mere, en lui prenant les Mains &* „ *les arroſant de ſes Pleurs*, emporte„ riez-vous donc avec vous dans le Tom„ beau ces Doutes injurieux à la tendre „ Amitié, qui nous unit? Penſeriez-vous „ que, dès que vous ceſſerez de vivre, „ je ceſſerai d'être pour l'aimable Com„ te la plus tendre de toutes les Me„ res? Une ſi monſtrueuſe Ingratitude „ feroit-elle donc le Prix, que je dois à

„ toutes

„ toutes vos Bontez ? Oublierai-je donc „ que, ſans Secours, ſans Appui, dans „ une Terre étrangere, je n'ai eu pendant longtems d'autre Reſource, que „ vos généreux Bienfaits? Vôtre Mort „ me fera-t-elle perdre le doux Souvenir „ des Liens étroits, qui nous ont unis ? „ Mais, ces Liens, *reprit la Comteſſe*, „ vous ſçavez, chere Marquiſe, quel en „ devoit être le Nœud, & ce Nœud ſe „ formera-t-il ? Que d'Obſtacles, que j'y „ vois, & ce ſont ces Obſtacles, qui m'allarment !

„ Mais, voulez-vous, *ajouta-t-elle*, „ diſſiper mes Craintes ? Voulez-vous, „ que ce dernier Moment ſoit le plus „ heureux de ma Vie ? conſentez qu'à „ nos Yeux l'aimable GERTRUDE & le „ cher Comte ſe jurent une Fidélité conſtante ; qu'ils ſe donnent mutuellement leur Foi. Que je ſois aſſurée, „ que la Mort ſeule pourra rompre les „ Liens, qui vont les unir. Hé ! pouvez-vous, *répondit ma Mere à la Comteſſe*, „ me rien demander qui s'accorde mieux „ avec mes Vœux ? „ Approchez donc, „ mon aimable GERTRUDE, *me dit la* „ *Comteſſe*. „

J'avoue, que peut-être, autant excitée par ma Tendreſſe, que par l'Empreſ-

ſement, que j'avois de donner à la Comteſſe cette derniere Marque de mon Attachement, j'eus un Plaiſir extrême à faire ce que l'on exigeoit de moi. Je préſentai donc ma Main au cher Comte, & je reçus la ſienne, & nous n'eûmes pas de peine à nous réïtérer des Promeſſes, que nous nous étions déjà faites mille fois.

La Comteſſe parut alors ne plus ſentir la Violence des Maux, dont elle étoit accablée. Malgré toute la Paleur de la Mort, qui étoit peinte ſur ſon Viſage, la Joïe la plus vive ſe liſoit dans ſes Yeux. C'étoient des Tranſports de Contentement, que ſes Regards, & que tous les Geſtes & les Mouvemens de ſon Corps exprimoient. Elle voulut nous embraſſer mille fois le cher Comte & moi, & ſerra nos Mains entre les ſiennes; &, lorſqu'un Reſte de Forces lui eut permis de nous parler, elle nous dit: *Vivez, vivez heureux, mes chers Enfans, vivez heureux. Que l'Amour le plus tendre & le plus parfait ſerre toûjours plus étroitement les Liens, qui vous uniſſent. Accoutumez-vous de bonne heure à ſanctifier l'Uſage des Richeſſes, que vous tiendrez de la Libéralité de vôtre Dieu. Que les Honneurs ne ſervent pas à fomenter vôtre Orgueil, mais que, plus ils vous éléveront au deſſus des autres, plus ils vous*

vous engagent à vous abbaisser aux Yeux du Seigneur. Mêlez quelque fois mon Nom dans vos Entretiens, & n'oubliez jamais une tendre Mere, qui n'a plus de Vœux à former, parce qu'elle les bornoit à la douce Consolation, qu'elle vient de recevoir, de vous voir unis par la Foi, que vous venez de vous jurer.

Mais *helas! mes chers Enfans*, ajouta-t-elle d'une Voix plus foible & entrecoupée de Sanglots, *je sens, que mes Forces m'abandonnent. Recevez d'éternels Adieux, & laissez-moi ces derniers Moments, pour remettre mon Ame entre les Mains du Seigneur.*

Les lugubres Cris, les tristes Soupirs, que nous poussions, les Ruisseaux de Larmes, qui couloient de nos Yeux, ne pouvoient servir, qu'à attendrir toûjours plus la vertueuse Comtesse, & à la distraire de la Pensée de son Dieu, avec qui seul elle témoignoit vouloir s'entretenir.

On voulut donc nous obliger à nous retirer, mais toûjours nous nous échappions des Bras de ceux, qui vouloient nous emmener. Le Comte & moi, malgré les Efforts que l'on faisoit pour nous retenir, nous nous étions rapprochés du Lit de cette tendre Mere mourante.

Le Comte, qui se tenoit attaché à son

Col, qu'il arrosoit de ses Larmes, paroissoit saisi d'une stupide Douleur, qui le rendoit immobile. Il poussoit cependant de tristes Sons, entrecoupés de Soupirs, & c'étoient-là les seuls Signes de Vie, qu'il donna. „ Tendre Mere, Mere adora-
„ ble, *s'écrioit-il*, ou vivez encore, ou
„ que je cesse de vivre avec vous. Vous
„ avez donné tous vos Soins à assûrer
„ mon Bonheur, mais ce Bonheur puis-
„ je en jouir, ou en jouïrai-je longtems,
„ si la barbare Mort vous enleve à mes
„ Vœux? Mais, tendre & aimable Me-
„ re, quoi! vous ne m'entendez plus?
„ Ah! si vous êtes sourde à ma Voix, at-
„ tachés du moins vos derniers Regards
„ sur moi. Voïez-moi succomber à la
„ mortelle Douleur, qui va me faire expi-
„ rer avec vous. „

Quoique livrée moi-même à une Tristesse aussi vive, qui me tenoit comme dans une espece de létargique Abbatement, la Vuë du Péril, qui menaçoit les Jours de mon jeune Amant, me rendit à moi-même. Il étoit demeuré sans Force & sans Sentimens. On fut obligé de le porter sur un Lit, & ce ne fut qu'après une Heure entiere, & les Remedes les plus violents, que l'on cessa de craindre pour ses Jours.

J'étois dans un Etat peut-être auſſi triſte que le ſien, & ma Tendreſſe me faiſoit ſentir plus vivement ſes Douleurs, que les miennes. Mais, lorſque je vis, que je n'avois plus à craindre pour ſa Vie, c'eſt alors, que je commençai à donner à craindre pour la mienne. Quelles furent alors les Allarmes du tendre Comte! Que de Mouvemens inquiets! Quelle Crainte, quelle Fraïeur! Il aimoit, il étoit aimé, & l'Idée, que je pourrois donner de l'Amour, qui nous unissoit, paroitroit bien moins réelle, que romaneſque. Mais, nous n'avions pas encore aſſés répandu de Larmes. La cruelle Mort n'avoit pas encore porté ſes derniers Coups,

Par tout ce que j'ai rapporté dans ces *Mémoires*, l'on a pu juger, que peut-être jamais Amitié fut plus tendre & plus vive, que celle qui fut entre la généreuſe COMTESSE DE STINFORD & ma Mere. La Douleur, que lui cauſa la Mort de cette fidelle & illuſtre Amie, fut ſi exceſſive, qu'elle s'y livra avec des Tranſports, qui lui coutérent la Vie. Le Serrement de Cœur, qui l'avoit ſaiſie, fut ſi violent, qu'il ne put durer longtems, & l'on ne s'en apperçut, que lorſqu'il n'y eut plus de Remede à apporter, & que lorſqu'elle commença à ne preſque plus donner aucun Signe de Vie.

 He-

Helas ! lorſque l'extrême Douleur, que m'avoit cauſé la Mort de la chere Comteſſe, nôtre généreuſe Protectrice, me retenoit dans mon Lit, que j'arroſois de mes Pleurs, pouvois-je m'attendre à ce dernier funeſte Malheur ! Dès que mes Forces me permirent de me lever, je voulus le faire, & on s'y oppoſa. Dans ce même Mement, hélas ! la Mort venoit de m'enlever ce que j'avois de plus cher au Monde. Mais, on me cachoit l'Horreur d'une ſi cruelle Perte. La Triſteſſe, que je voïois peinte ſur le Viſage de tous ceux, qui m'approchoient, les Larmes qui couloient de leurs Yeux, je ne les attribuois qu'aux Regrets, que l'on avoit de la Mort de la Comteſſe.

Mon Grand-Pere cependant, le Marquis, & le cher Comte, ne me quittoient point, & aucun d'eux qui voulut ſe charger de me dire l'affreuſe Nouvelle, que l'on avoit à m'apprendre ; mais pouvoit-on me la cacher toûjours ? Il fallut donc me la dire ; mais ce ne fut que dix jours après, que l'on emploïa dans de fréquents Diſcours, par où l'on me diſpoſoit à apprendre avec moins de Deſeſpoir la cruelle Perte, que je venois de faire. Quelque Idée que l'on ſe forme de tout ce que la Douleur la plus cruelle & la plus accablante

blante a de plus affreux, & de plus épouvantable, se représentera-t-on jamais l'Etat où la mienne me réduisit? La mortelle Langueur, qui me saisit, fut telle, que pendant trois Mois entiers l'on desespéra, que je peusse survivre encore quelque tems aux deux Personnes chéries, que la Mort venoit de m'enlever.

Mais, y a-t-il quelque Douleur, que le Tems ne dissipe, ou ne modére? La mienne, quoiqu'un peu plus tard & avec plus de peine, commença à se calmer, & je le dûs aux Soins tendres & empressés du cher Comte. Le Marquis ne paroissoit pas moins s'intéresser à ma prémiere Tranquilité. Ses Attentions pour moi étoient continuelles. Tout me marquoit son Respect & son Amour. Occupé du seul Desir de me plaire, il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit ramener la Joïe dans mon Cœur; mais, ses Soins étoient moins efficaces, que ceux du cher Comte. L'un étoit chéri, l'autre n'étoit que souffert; & quoi de plus propre à essuïer les Pleurs d'une jeune Amante, que les Mains d'un Amant qui nous est cher?

Le Marquis cependant, quoique Rival du Comte, vivoit dans une étroite liaison avec lui. L'Amitié même, qui les unissoit, paroissoit généreuse & sincere.

re. Aussi étoit-elle fondée sur les Sentimens mutuels d'Estime, qu'ils avoient l'un pour l'autre. Le Marquis ne pouvoit voir sans Chagrin, que mon Cœur parut disposé à ne parler jamais qu'en faveur du cher Comte ; mais il n'en étoit pas pour cela courroucé contre lui. Il se plaignoit de son Malheur, mais le Bonheur de son Rival ne le rendoit pas odieux à ses Yeux. Instruit même de la longue & douce Habitude, que nous nous étions fait de nous aimer le Comte & moi, il eut été assés généreux pour ne plus opposer d'Obstacles aux Liens, qui devoient nous unir ; mais, la Violence de son Amour arrêtoit sa Générosité. Peut-être même ne renonçoit-il pas à toute Espérance de me fléchir. Ce n'étoit pas cependant, qu'il ne fut toûjours bien éloigné de vouloir recourir à l'Autorité, dont mon Grand-Pere eut pu se servir pour disposer de ma Main, c'étoit mon Cœur, qu'il vouloit attaquer, & l'attaquer par toutes les Voïes, qui pouvoient lui en faire trouver la Route.

Pour me mieux convaincre de la généreuse Délicatesse de ses Sentimens, il voulut un jour avoir un Entretien devant moi avec le Comte. C'étoient des Accords, qu'il vouloit faire avec son Rival, dont il vou-

vouloit, que je fusse Témoin ; &, pour que de part & d'autre l'on fut plus engagé à les suivre, il vouloit, que je les autorisasse de mon Contentement. „C'est-là „ une Grace, Mademoiselle, *me dit le* „ *Marquis*, que j'ose vous demander „ avec Instance ; &, si vous me l'accor- „ dez, croïez que le Comte n'aura au- „ cun lieu de s'en plaindre. Je le veux „ croire, *répondis-je* ; mais auparavant „ que de m'engager à vous accorder ce „ que vous me demandez, trouvez bon, „ s'il vous plait, que je sache de quelle „ Grace il est ici question. „ Non, non, „ Mademoiselle, *me répondit-il*, il n'en „ est pas besoin ; promettez seulement „ hardiment. Peut-être vous en au- „ rai-je plus d'Obligation, & pour vous „ convaincre, que tout doit vous engager „ à ne pas me la refuser, c'est que je „ suis assuré, que le Comte lui-même „ s'intéressera à la demander pour moi. „ „ C'est-là en vérité, *répondis-je*, un „ Mistere, qu'il me seroit difficile de com- „ prendre, & il faut, que ce que vous „ souhaitez, doive bien peu servir à vos „ Feux, puisque c'est par l'Intercession „ d'un Rival, que vous espérez de l'obte- „ nir. Mais le voici fort à propos : sans „ doute que vous n'aurez pas de peine

„ à vous expliquer plus clairement de„ vant lui. „

Le Comte en effet entra dans le même Moment, & dès qu'il nous eut salué, le Marquis lui dit : „ Sans doute, que vous „ ne vous attendiez pas, mon cher Com„ te, qu'un Rival osa vous prier d'être „ son Intercesseur auprès de Mademoi„ selle. Le Tour vous paroîtra nouveau, „ mais l'Equité de la Demande, que „ j'ai à vous faire, me persuade, que „ vous n'aurez pas de peine à me l'accor„ der. „ Ce sera, *répondit le Comte*, du „ meilleur de mon Cœur ; mais à cette „ Condition cependant, que ce, que vous „ avez à demander, n'intéresse pas mon „ Amour. Ho ! *répondit le Marquis*, „ c'est peut-être-là un peu trop exiger de „ ma Générosité ; mais enfin, *ajouta-t-il*, „ si vous me faites la Grace de m'enten„ dre, vous allez juger, si je suis en droit „ d'espérer ce que j'ose vous deman„ der. „

J'avoue, que je ne voïois gueres à quoi devoient aboutir tous ces longs Préambules ; mais le Marquis, par son Discours, qu'il continua ainsi, éclaircit mes Doutes. „ Vous êtes, *dit-il*, mon cher „ Comte, instruit de mes Intentions, „ comme je le suis des vôtres. Vous sça-

„ vez, que nos Vœux ont un même Objet.
„ J'avouë, que mes Prétentions ne ſont,
„ ni ſi anciennes, ni ſi bien fondées, que
„ les vôtres. Vous avez depuis longtems
„ pour vous la Voix de l'Amour, & je
„ n'ai pour moi que le foible Appui de
„ l'Autorité, ſi je voulois m'en ſervir,
„ mais indigne Appui, que je refuſe, &
„ qui ne peut s'accorder avec la Délica-
„ teſſe de mon Amour. Je vous dirai
„ même, que cet Amour généreux s'of-
„ fenſe des Obſtacles que j'oppoſe à vos
„ Vœux. Mille fois j'ai été tenté de
„ prier le vieux Comte, que loin de s'in-
„ tereſſer pour moi, il hâtât les Moments
„ de l'Hymen, qui doit vous unir à l'aima-
„ ble Gertrude. Mais, toûjours la
„ Violence de mon Amour s'eſt oppoſé
„ à ma Générosité. C'eſt peut-être ſans
„ raiſon, que je flatte mon Ardeur de
„ quelqu'Eſpoir. Peut-être ne rends-
„ je pas à vôtre Mérite toute la juſtice,
„ que je lui dois. Mais enfin ingéni-
„ eux, ſi vous voulez, à me flatter, j'ai
„ crû, que vous n'aviez d'Avantage ſur
„ moi, que celui d'avoir pû avant moi,
„ & pendant bien des Années, donner
„ des Marques reïtérées de vôtre Amour.
„ Souffrez, cher Comte, *ajouta le*
„ *Marquis*, & c'eſt-là la Grace, dont j'ai

„ à vous prier, souffrez, que pendant
„ une Année encore je puisse, comme
„ vous, continuer mes Assiduités & mes
„ Soins à la charmante GERTRUDE;
„ qu'elle nous accorde également à tous
„ deux le doux Plaisir de la voir, sans
„ que je puisse soupçonner, que je suis
„ un Objet odieux à ses Yeux; que je
„ puisse éprouver enfin, si tout ce qu'un
„ Cœur peut exprimer de plus passionné, de plus vif, & de plus tendre,
„ est capable de toucher le sien. C'est
„ peut-être-là, Mademoiselle, *continua*
„ *le Marquis en m'addressant la parole*,
„ une dure Contrainte, que je vous prépare, mais elle ne sera pas longue.
„ Encore une Année, & j'aurai réussi
„ à vous rendre sensible, ou, renonçant à l'Espoir de vous fléchir, je ne
„ me servirai de la Protection, que le
„ vieux Comte m'accorde, que pour
„ l'engager à presser les Moments de
„ vôtre Union avec un Rival plus heureux sans doute, mais non plus tendre que moi.„

Comme j'étois convaincuë de l'Appui, que mon Grand-Pere accordoit au Marquis, & qu'il ne consentiroit assûrement que le plus tard qu'il pourroit à ce, que le cher Comte & moi nous unissions nôtre Destinée, je

je crûs, qu'en me rendant aux Prieres du Marquis, c'étoit ne lui accorder que ce, que je ne pouvois lui refuser. Je voulus même le lui accorder d'une Maniere gracieuse, qui l'engagea encore davantage à tenir la Parole, qu'il nous donnoit au cher Comte & à moi de solliciter au bout d'une Année le Consentement de mon Grand-Pere pour nôtre Union. Voici donc ce que je lui répondis:

„ Ouï, cher Marquis, *lui dis-je, en* „ *prenant le Ton le plus obligeant, qui,* „ *joint à ce petit Mot de* cher, *ne laissoit* „ *pas, que d'être une Faveur bien grande* „ *pour le Marquis*, ouï, je ne vous le „ cacherai point, la Générosité de vos „ Sentimens, la Pureté de vos Intentions, me touchent sensiblement, & „ c'est sans peine, que je me rends à ce, „ que vous exigez de moi. Non, ne craignez pas, ni que vôtre Présence, ni que „ vos Assiduités & vos Soins, me soient „ importuns. Je vous avouerai même, „ que peut-être, mieux que personne, „ je connois tout le Prix de vôtre Mérite; que mille rares Qualitez, que j'admire dans vous, auroient sans doute „ déjà triomphé de mon Indiférence, si „ mon Cœur n'eut été prévenu d'une „ Passion presque née avec moi. „ Je

„ sens, *me répondit le Marquis*, toute la „ difficulté de l'Obstacle, que cette Passion m'offre à surmonter; mais, cher „ Comte, *ajouta-t il*, je vous en donne „ encore ma Parole, soïez assuré, que, „ pour la vaincre, je n'emploïerai, que la „ Tendresse, & la Vivacité de mon A- „ mour; &, si mes Efforts, dans le Tems „ dont nous sommes convenus, n'avoient „ encore pû me réussir, comtez sur mon „ Exactitude à tenir les Promesses, que „ je vous ai faites. Mais ne consentez „ vous pas, que jusqu'à ce Tems-là, en „ serrant toûjours plus les Liens de l'A- „ mitié, qui nous unit, nous travail- „ lions de concert à laisser un rare Exem- „ ple à la Postérité ? Qu'elle apprenne, „ que, Rivaux généreux, nous n'avons „ point cessé d'être Amis sinceres ! „

Le Comte avoit un Discernement trop juste, pour ne pas voir tout le fond, qu'il devoit faire sur la Parole de son généreux Rival. Il connoissoit la Droiture & la Délicatesse de ses sentimens. Il ne lui restoit avec cela aucun Doute de mon inviolable Constance; ainsi ce fut avec Ardeur, qu'il lui réïtéra les Promesses d'une éternelle Amitié, & qu'il lui demanda la Continuation de la sienne; & nous verrons comment cette Amitié fut aussi durable, que leur Vie.

Je

Je vis donc le Plan de Vie, que j'avois à me former pendant une Année, & il eſt vrai, que ce Plan, pour une jeune Perſonne un peu coquette, n'auroit rien eu, que de très amuſant & de très gracieux. Avoir à écouter, à chaque inſtant, les touchantes Douceurs de deux Amants également aimables, & également empreſſés à vous plaire; voir régner parmi eux une tendre Emulation, qui fait, qu'à l'envi l'un de l'autre, ils cherchent ſans ceſſe mille Routes nouvelles, pour captiver vôtre Tendreſſe; continuellement ſe voir doucement aſſiégée par une Foule de petits Soins, d'égard & d'Attentions; par une ſeule parole, quelque fois par un ſimple Regard, ou un Geſte, pouvoir deſeſpérer un Amant, que l'on veut éprouver, tandis que l'on feint de vouloir ranimer l'Eſpoir de ſon Rival. Ajoutez les petites Inquiétudes, les Jalouſies, les Défiances, que l'on ſçait donner à propos, (car une jeune Coquette s'étudie pour ſon Amuſement à tirer profit de tout.) Mais, que le Ciel m'avoit fait naitre d'une Humeur bien différente: & ſi je me déterminai à ſouffrir de bonne grace les Aſſiduités du Marquis, c'eſt, que j'y fus engagée par la Parole, qu'il m'avoit donnée, d'avancer le Succès de mes Vœux.

Quel-

Quelques Mois donc s'écoulérent ainsi, que je l'avois prévû. Rien de plus vif, & de plus ardent, que l'Empressement du Comte & du Marquis à me faire leur Cour, & rien de plus merveilleux, que l'Union étroite, qui régnoit entre eux. C'étoit toûjours ensemble, qu'ils passoient le Tems, où ils n'étoient pas auprès de moi. Les Manieres, qu'ils avoient l'un pour l'autre, portoient avec elles un certain Air de Cordialité & de Franchise, qui charmoit. Quoique le Marquis vit, avec tout le Chagrin, qu'un Amant bien passionné peut resentir, le peu de Progrès, qu'il faisoit dans mon Cœur, son Amitié cependant pour un Rival, qu'il estimoit, & qui lui étoit cher, ne se rallentissoit point.

Une Union si extraordinaire étoit pour mon Grand-Pere un juste sujet d'Etonnement, & ne servit pas peu à augmenter l'Idée avantageuse, qu'il avoit du Mérite du cher Comte. Mais, les Intérêts du Marquis lui étoient trop chers, pour qu'il voulut se déterminer à rendre du moins si-tôt son Rival heureux. Il s'étoit bien engagé à me laisser Maitresse de mon Choix, mais c'étoit à cette dure Condition, qu'il pourroit l'éprouver longtems. Ces Epreuves n'eussent pas été nécessaires, si mon

mon Cœur eut pû se décider en faveur du Marquis, mais il ne pouvoit être que pour l'aimable Comte : & cette fidelle Constance, que rien ne pouvoit ébranler, n'accommodoit gueres les Vûës, que mon Grand Pere avoit pour monEtablissement. Entier dans ses sentimens, il falloit bien, si l'on vouloit ménager sa Faveur, se garder de les heurter ou de les combattre opiniâtrement. Le plus sûr Moïen, pour ne pas l'offenser, c'étoit de temporiser, & c'est aussi à quoi je me déterminai, tandisque lui de son côté, pour me réduire à ses Fins, se proposoit de m'éprouver de bien des façons, & dont j'aurai bientôt à parler. Mais, je viens à une Epreuve à la quelle je ne m'attendois pas, & qui me couta bien des Inquiétudes & bien des Larmes.

Il y a en Amour mille Sortes de Stratagêmes, que l'on croit pouvoir emploïer innocemment. Un Amant, inquiété par le Regret, qu'il a de ne pouvoir plaire, se tourne de bien des façons ; & quand les Voïes droites & ordinaires ne lui réüssissent pas, sa Passion ne manque pas de justifier les Voïes, quelquefois un peu obliques, dont il se sert pour arriver à son But.

Je dois cependant avertir, que ce n'est,

que

que par conjecture, que je vais parler des Intentions du Marquis. Je veux même croire, qu'il n'en avoit aucune de celles, que je lui ai peut être prêtées. Quoiqu'il en soit de ce Point, que je n'ai pu éclaircir, il est vrai, que le Marquis me causa pendant plusieurs Mois bien des Craintes & des Allarmes, & voici comment il y donna occasion.

De CHATEAUNEUF avoit une Sœur, qui étoit encore dans la prémiere fleur de sa Jeunesse. On en parloit dans toute la Province, comme d'une Beauté accomplie, & malgré toutes les Inquiétudes, qu'elle m'a causées, je puis dire, que je n'ai vû de mes jours une Figure plus aimable & plus avenante, que la sienne, & je ne sçais pas, si j'en dirai trop, en reconnoissant, que son Visage étoit un Abrégé parfait de toutes les Graces. A tant d'Attraits extérieurs elle joignoit encore mille Qualités charmantes du Cœur & de l'Esprit, qui faisoient, que sans Etude, elle avoit peut-être plus que personne le rare Talent de plaire.

Le Marquis écrivit donc à cette Sœur si aimable, qui demeuroit dans un des Châteaux de sa Famille, & l'invita, au nom de mon Grand-Pere, à venir passer quelques Mois avec nous. Il voulut me

faire

faire croire, que ce n'étoit, que pour qu'elle eut l'Honneur de me faire compagnie : mais je ne fçais pas, fi ce n'étoit pas dans la vûë, que cette Sœur effaïat fes jeunes Charmes fur le Cœur de fon Rival, & s'il ne fe flattoit pas de pouvoir par-là le détacher de moi. Tels du moins furent mes Soupçons, & peut-être, comme je l'ai avoué, n'étoient-ils rien moins que bien fondés.

Quoi qu'il en foit, cette Sœur arriva; & par l'effet d'une Sympathie naturelle, nos Cœurs fe trouvérent d'abord difpofés à fe lier de la plus étroite Union. Nous devinmes infèparables, & point de Moments plus agréables & plus gracieux pour moi, que ceux que je paffois dans la Compagnie de la charmante Du Cleri, (c'eft le Nom de cette aimable Demoifelle).

Outre qu'elle avoit l'Education la plus polie, fon Efprit étoit encore cultivé par mille petites Connoiffances, dont elle fçavoit fans affectation fe fervir à merveille, pour entretenir une Converfation, ou pour y repandre l'Enjouement. Rien avec cela de moins gênant & de plus aifé, que fes Façons. Elle fembloit par fes Manieres franches & ouvertes, vous inviter à en ufer de même avec elle. Avec un

un Caractere ſi charmant & tant de rares Avantages pouvoit-elle ne pas plaire infiniment ? Helas ! elle ne plût que trop, ou du moins ma ſoupçonneuſe Jalouſie ne fut que trop ingénieuſe à me le perſuader.

L'aimable D u C l e r i avoit un Cœur tendre, & ſuſceptible de toute la Délicateſſe de l'Amour. Mais, ſoit qu'aucun Objet n'eut ſçeu encore lui plaire, elle n'avoit répondu, que par une conſtante Indifférence, à tous les Vœux, qui lui avoient eté addreſſés.

Le Moment étoit enfin venu, où ſon Cœur devoit être bleſſé d'un Trait, qu'elle étoit deſtinée à ne jamais rompre. Elle vit le cher C o m t e d e S t i n f o r d, & elle avoua, que jamais rien de ſi aimable ne s'étoit offert à ſes Yeux.

Outre que le Comte, comme je l'ai déjà dit, joignoit à la Figure la plus charmante, la Phyſionomie la plus heureuſe, il étoit encore d'une Douceur & d'une Politeſſe extrême, & c'étoit cette Politeſſe, bien plus qu'une tendre Inclination, comme j'en ai été perſuadée, dans la ſuite, qui l'engageoit à profiter de toutes les Occaſions, qui ſe préſentoient, de faire compagnie à l'aimable D u C l e r i, qui de ſon côté, remplie pour le Comte

de Sentimens, où il commençoit à entrer quelque chose de plus que de l'Estime, n'échappoit aucune des Occasions, qu'elle avoit de se trouver avec lui. C'etoient à chaque instant quelque petite Confidence, qu'elle avoit à lui faire, ou quelques Doutes dont elle avoit à lui demander l'Eclairissement, & lorsqu'elle ne pouvoit avoir d'Entretiens particuliers, & que la Conversation devenoit génerale, c'étoient cent Louanges gracieuses, & placées à propos, qu'elle donnoit au Comte, & toûjours ces Lonanges étoient accompagnées de certains Regards, qui marquoient, que le Cœur y avoit la meilleure Part. Je ne dis rien ici de tant de petites Façons séduisantes, de Minauderies, de Manieres engageantes, qu'une jeune Personne même, quelquefois sans y songer, sçait si bien emploïer, lorsque sur tout elle s'est mis en tête de faire les Epreuves de ses Charmes sur un Cœur, qui commence à lui être cher : tout cela se fait souvent sans Réflexion. On a des Charmes, on veut les faire valoir, on cherche enfin à plaire, & rien qui coute moins que les Soins, que l'on se donne pour réüssir, & ces Soins, combien de fois ne se les donne-t-on pas même sans y songer ? C'est la Nature, qui parle ; on l'écou-

l'écoute, & on la suit, & il ne faut pour cela, ni Art, ni Etude, ni Attention.

Mais je reviens. Il m'eut été difficile de ne pas m'appercevoir de tout ce que je viens de dire, mais rien de tout cela ne m'allarmoit encore au point de troubler ma Tranquilité, parce que je ne voïois pas dans le Comte un grand Empressement à répondre à ces Commencemens de Tendresse, dont on lui donnoit à chaque instant mille petites Marques obligeantes. Je prenois même plaisir à lui faire quelquefois une Guerre apparente de son Insensibilité, tandis que je triomphois en secret de ce que rien ne pouvoit partager les tendres Sentimens, dont son Cœur étoit épris pour moi. Et, si quelquefois il lui arrivoit de répondre par un Air plus complaisant aux tendres & fréquentes Agaceries, que l'on lui faisoit, je m'imaginoit, que c'étoit, ou sa Politesse extrême, ou la Vivacite de son Humeur enjouée, qui ne lui permettoit pas de faire autrement. Hé bon! me disois-je en moi-même pour me tranquiliser, le Comte est aimable, il est aimé; il plait, & on cherche à lui plaire; on veut l'amuser, & il s'amuse; n'y a-t-il pas bien là vraïment de quoi m'inquiéter? Les Assurances, que j'ai de sa tendre & constante Fidélité, ne suffisent-elles

elles pas pour me raſſurer ? Pourquoi nous forger de vains Sujets d'inquiétude, autant nuiſibles à nôtre Repos, qu'injurieuſes à l'Ardeur conſtante d'un Amant, qui m'adore ? C'eſt ainſi que je raiſonnois, & c'eſt ainſi, que j'aurois dû raiſonner toûjours.

Mais, je croi, que nous avons tous certainsDéfauts, que nous ne connoiſſons pas, parce que nous ne voulons pas les connoître, & contre leſquels nous ne pouvons gueres par conſéquent nous précautionner. J'ajoute même, que ſi nous nous en défions, nous chercherions vainement à nous en guérir, & telle eſt la Jalouſie. On a ce Défaut, & l'on n'en convient pas, & ſi l'on en conveint, ou l'on ne travaille pas, ou l'on travaille inutilement, à s'en défaire.

Ce ſont-là des Réflexions, qui auroient pûs m'épargner bien des Troubles & bien des Allarmes; mais les faiſois-je, lorſque je devois les faire ? Ma capricieuſe Jalouſie me fit enviſager les choſes ſous un Point de vuë tout différent de celui ſous lequel je les avois régardé juſqu'alors. La chere Du Cleri étoit aimable, & rien de plus, & je la crûs aimée. Le Comte étoit poli, complaiſant & enjoué, & je voulus le croire amoureux & paſſionné.

Ce

Ce n'eſt pas que, ni dans ſes Façons, ni dans ſes Diſcours, ni dans ſes Regards, il y eut quelque choſes de plus tendre, ou de plus animé qu'auparavant, mais ce n'eſt jamais ſur ce qu'elle voit, c'eſt toûjours ſur ce qu'elle croit voir, que la Jalouſie a coutume de juger.

Me voilà donc dans des Allarmes épouvantables, parce que rien de tout ce qui s'offroit à mes Yeux, qui ne me préſentât quelque Sujet de Soupçon. Les Regards du Comte & de Mademoiſelle DuCleri, lors même, qu'ils ne ſe diſoient rien, je croiois, qu'ils ſe diſoient le Langage le plus tendre. Lors qu'ils avoient quelque Entretien particulier, & où ils parloient peut-être de choſes les plus indifférentes, je m'imaginois, que leurs Diſcours n'étoient emploiés, qu'à exprimer les vifs Sentimens de leur Cœur. Un Geſte enfin, un Souris, un Clin de œil, rien qui fut à couvert de mes jaloux Soupçons.

Mais, voici ce qui les augmenta, au point que tout Répos, & toute Tranquilité me fut otée. Il n'eſt pas toûjours vrai, que l'Amour ne ſe ſoutienne, que par l'Eſpoir d'un doux Rétour. On aime quelquefois malgré l'affreuſe Aſſurance, que l'on a de n'être jamais aimé. On trouve un Objet aimable, on s'y attache

&

& on n'examine pas s'il peut devenir sensible, ou non. On avance toûjours, on serre plus étroitement les Liens, qui nous unissent à lui, & ces Liens deviennent indissolubles avant que l'on ai pû s'appercevoir, que l'on a eu tort de les former : & tel étoit l'Etat de la tendre & infortunée Du Cleri. Le Comte lui avoit plû, & elle avoit voulu lui plaire. Elle lui avoit donné son Cœur de Bonne-Foi ; mais l'Insensibilité du Comte la desespéroit. Elle ne s'étoit point trompée au Change, qu'il lui donnoit pour toutes les petites Avances, qu'elle lui faisoit. Il y avoit bien de la Politesse, de la Complaisance, & même une Vivacité aimable, dans les Façons, qu'il avoit pour elle, mais il n'y entroit rien de plus. Il y auroit fallu cependant un peu de Tendresse, & voilà justement ce qui y manquoit. Ma Foi, il faut en convenir, on se rebuteroit à moins, & rien cependant de tout cela ne rebuta mon aimable Rivale. Elle crut, que des Lettres, où elle auroit pû faire voir son Cœur plus à decouvert, lui réüssiroient mieux. La voilà donc déterminée à écrire, & elle écrit. Je n'attendrai pas, que l'on me demande, quel fut le Stile de cette Lettre, je vais la rapporter aussi fidellement, que j'ai pû la retenir.

Mon *cher Comte, c'est trop longtems tenir renfermés dans mon Cœur les Sentimens, que ma Tendresse veut, que je vous exprime. Ma Main, moins timide que ma Voix, ne craindra pas de vous faire connaître ce que vous aurez dû depuis longtems lire dans mes Yeux. Les vôtres me répondent. Leur Langage me plait, mais, pourquoi craindre, que vos Discours ne me répetent ce que vous laissez dire à vos tendres Regards? Soïez assuré, que l'Aveu, que vous me ferez de vôtre Flame, vous vaudra celui, que je vous ferai, que personne n'y peut-être plus sensible, que vôtre chere* Du Cleri.

Le Comte reçût cette Lettre, mais il m'en fit un Mistére, & ce ne fut que quelques jours après, que, l'aïant perdu, le hazard la fit tomber entre mes Mains. Je n'ai point dissimulé le l'enchant naturel,qui me portoit à la Jalousie. On peut juger par-là, que la mienne fut extrême. Plusieurs fois je relûs cette fatale Lettre,& chaque fois,que je la lisois, je me persuadois toûjours plus, que le Comte, de Concert avec ma Rivale, ou me trahissoit déjà, ou n'étoit pas fort éloigné de me trahir. Le Perfide! l'Ingrat! *m'écriois-je.* Ah! pouvois-je le soupçonner d'une si noire Infidélité! Déjà ma

Rivale a lû dans les Yeux du Volage des Sentimens, dont je devois être seule l'Objet. Qui sçait, si bientôt, par les Discours les plus passionnés & les plus tendres, il n'achevera pas de la convaincre de toute l'Ardeur de cette nouvelle Flame, qui le dévore en secret? Ah! cher Comte, *ajoutois-je*, lorsque les prémiers Transports de ma jalouse Fureur commençoient à se calmer, Comte trop aimable, vôtre tendre GERTRUDE cesseroit-elle de vous être chere? Ne vous resouviendrez-vous plus de cette Foi si souvent jurée, qui vous unit à elle? Pensez-vous, que son vif Amour lui permet de vivre, si elle se croïoit destinée à vous voir engagé sous de nouvelles Loix? Mais, pourquoi, *continuois-je*, me forger des imaginaires Sujets de Fraïeur? Oüi, cher Comte, vôtre fidelle GERTRUDE, vous l'aimez encore, & seule elle possede vôtre Cœur. Envain s'efforce-t-on de me l'enlever: non, rien ne pourra ébranler sa Constance, & pourquoi voudrois-je vous rendre responsable des Impressions, que vos Charmes font sur les Cœurs? Seriez-vous coupable, parce que vous êtes aimé?

Je parlois encore, lorsque Mademoiselle DU CLERI entra chés moi. Re-

marquez, que ces petits Noms, de *chere*, d'*aimable*, & de *charmante*, ne lui feront plus donnés. Ce sont-là des Epithetes, que l'on ne croit gueres convenir à une Rivale déclarée. Quelle fut ma Surprise dès qu'elle s'offrit à mes Yeux ! On ne pourroit se l'imaginer ; mais, il fallut me contraindre. „ Hé bien ! ma chere, „ *me dit-elle, sans rien prendre de cet* „ *Air ouvert avec lequel elle me parloit* „ *ordinairement*, faites-vous Attention, „ que le Tems de la Promenade com„ mence à se passer ? Ne voules-vous pas „ en profiter ? „ Non, Mademoiselle, „ *lui répondis-je*, & je vous prie de m'en „ dispenser. „ Je remarquai, que ce Terme de *Mademoiselle*, prononcé d'un certain Air sérieux, la déconcerta un peu ; car ce n'étoit point-là la Façon, dont j'avois coutume de lui parler.

„ Mais, qu'est-ce ? *me dit-elle après* „ *s'être un peu remise de son Etonnement.* „ Vous me paroissez aujourd'hui d'une „ Humeur bien rêveuse ? Il est vrai, *lui* „ *répondis-je*, mais vous sçavez, qu'il „ n'est rien de plus changeant, que l'Hu„ meur, & que souvent l'on passe d'un „ Excès de Joïe à une autre tout opposé, „ sans que l'on puisse s'en dire la raison „ à soi-même. „ Hé bien ! *me répon-*

„ *dit*

„ *dit Mademoiselle* DU CLERI, c'est par-
„ ce, que je vous vois livrée à une sombre
„ Mélancolie, qui m'inquiéte, que je
„ ne veux pas vous laisser ici seule. Allons,
„ *me dit-elle, en venant me prendre par*
„ *la Main pour m'emmener avec elle*,
„ descendons, & quelques Tours de
„ Promenade vous distrairont de ce noir
„ Chagrin, qui m'allarme. Hé mon Dieu!
„ Mademoiselle, *lui répondis-je, d'un*
„ *Ton un peu émû & qui vouloit dire:*
„ (Ne me fatiguez pas davantage, & dé-
„ livrez moi de vôtre Présence, qui m'en-
„ nuïe) Laissez-moi, je vous prie, à moi-
„ même. Je vous ai déja dit, que je ne
„ me sentois aujourd'hui aucune Envie
„ de sortir. „ Je demeurerai donc, *me*
„ *répondit-elle*, & je vous ferai compa-
„ gnie, si vous voulez bien me le per-
„ mettre. Non, non, Mademoiselle,
„ *lui répondis-je*, ne vous gênez point,
„ je vous prie. Peut-être pourriez vous
„ passer plus agréablement ailleurs les
„ Momens, que vous voulez bien me
„ donner; car je ne croi pas, *ajoutai-je*
„ *malicieusement, & en examinant quel-*
„ *le seroit la Contenance de celle à qui je*
„ *parlois*, que Monsieur le Comte doi-
„ ve revenir si-tôt „ A ce Mot de
Monsieur le Comte, le Visage de Made-

moiselle Du Cleri se couvrit d'une Rougeur, qui me fit juger, qu'elle soupçonnoit déjà une Partie de ce que j'avois à lui dire. Il est vrai, *me répondit-elle*, „ *en tâchant de donner à son Visage un Air* „ *assuré*, que la Compagnie du Comte „ a quelque chose de bien charmant, „ mais je ne croi pas, que la vôtre laisse „ regretter la sienne. Je me serois ima- „ ginée cependant, *répondis-je*, que „ l'une vous paroissoit bien plus amusan- „ te que l'autre. „ On juge assés que nous touchions de près aux Eclaircissemens, aussi y vinmes nous bien-tôt. „ Mais ne se trompe-t-on pas quelque- „ fois dans Conjectures, *me répondit* „ *ma Rivale d'un Air assés embarrassé*. „ J'en conviens, *repris je*, mais je croi „ les miennes appuïées sur des Preuves „ bien sûres. „ Il ne s'agissoit plus de reculer l'une & l'autre. Nous étions trop avancées, pour en demeurer-là. „ „ En vérité, *me répondit-elle*, voici un „ Entretien, qui me surprend, & auquel „ assûrément je ne m'attendois point „ du tout. J'ai beau m'éxaminer, je „ ne crois pas certainement avoir don- „ né lieux aux Soupçons, que vous me „ laissez entrevoir. Mais, Mademoi- „ selle, *ajouta-t-elle*, voulez-vous, que

nous

„ nous nous faſſions mutuellement la Grace de nous parler à cœur ouvert, ſans chercher de Détour ? Dites-moi, je vous prie, pourquoi ſans qu'il eut été auparavant queſtion de Monſieur le Comte, vous avez pris fantaiſie de m'en parler ? Mais quoi ! *repris-je en continuant à ne pas détourner mes Yeux de deſſus ma Rivale, pour examiner, ſi elle ne ſe déconcerteroit point,* êtes-vous fachée, que l'on vous entretienne d'un Cavalier aimable ? Et vous m'avouerez bien, que le Comte l'eſt infiniment. C'eſt-là une juſtice, *me répondit-elle*, que perſonne ne lui refuſera. „ Et vous, en particulier Mademoiſelle, *lui dis-je avec un Souris malin*, moins que tout autre aſſurément. Hé mon Dieu ! *me répondit-elle*, voilà bien d'inutiles Diſcours, pour me dire, que vôtre Jalouſie vous fait croire, que mon Cœur parle en faveur du Comte, mais vous ſçavez ſans doute que, lorſque l'on craint de ſe tromper, l'on doit craindre auſſi de trop écouter de téméraires Soupçons. Non, non, Mademoiſelle, *ajouta-t-elle*, ſoïez aſſurée, que mes Sentimens pour Monſieur le Comte ne paſſent point ceux d'une véritable Eſtime. Et

„ cette Estime, *lui répondis-je*, ne se„ roit point mêlée de quelque peu de
„ Tendresse ? De Tendresse ! *reprit-„ elle avec un Air apparent de Surprise*,
„ ah ! il faudroit pour cela, & que je
„ pûsse en inspirer, & que le Comte
„ fut capable d'en prendre, & ni l'un,
„ ni l'autre ne paroît point du tout aisé;
„ car, Mademoiselle, *ajouta t-elle d'un
„ Ton railleur, qui me disoit ce, qu'elle
„ se disoit sans doute à elle même*, (que
„ mes foibles Appas n'étoient gueres
„ comparables aux siens) qui seroit as-
„ sés hardi, pour entreprendre sur vos
„ Conquêtes ? Ne sçait-on pas, que la
„ Force de vos Charmes ne laisse gueres
„ à un Amant le Pouvoir de briser les
„ Chaines, dont vous l'avez une fois char-
„ gé ? L'Entreprise vous paroît donc
„ bien difficile, *lui répondis-je*. Hé bien!
„ il me sera facile de vous montrer une
„ Personne, qui la croit très aisée, une
„ Personne enfin, qui aime le Comte,
„ & qui après bien de petits Mouve-
„ mens, qu'elle s'est donnés, pour lui
„ plaire, s'en croit véritablement aimée,
„ & j'en ai, s'il vous plait, *ajoutai je*,
„ les Preuves en main.

Hé! il n'en fallut pas daventage, ces dernieres Paroles achevérent de déconcerter

ma

ma Rivale ; car, ces Paroles furent accompagnées d'un Mouvement, par lequel il paroiſſoit, que j'avois quelque Ecrit à montrer, & cet Ecrit, elle s'imagina bien, que ce ne pouvoit être que le tendre Billet, qu'elle avoit écrit au jeune Comte.

Je ne la tins pas longtems en peine. Liſez, Mademoiſelle, *lui dis je, en lui préſentant la Lettre, qui m'étoit tombée entre les mains.* Ho! ce fut alors, que la Scène changea. J'avois l'Avantage & j'en profitai. Je laiſſai pendant quelque tems Mademoiſelle DU CLERI dans l'humiliante Confuſion, qu'elle méritoit & qui lui ôtoit la Parole. Elle n'oſoit attacher ſes Regards ſur moi, & moins encore me répondre. Elle devint alors un véritable Terme, dont l'Immobilité fut un Spectacle aſſés amuſant pour moi. Sans doute qu'elle ne douta pas, que le Comte ne m'eut lui-même remis cette Lettre, & voilà ce qui augmentoit ſon humiliant Deſeſpoir.

Mais, ma Pitié compatiſſante ne me permettoit pas de tirer plus longtems Avantage de ma Victoire. „ Hé bien! „ ma chere, *lui dis-je*, convenez-vous, „ que .... (Elle ne me donna pas le „ Tems d'achever) „ Ouï, généreuſe

„ Amie, *me dit-elle en m'interrompant*, „ triomphez, vous le pouvez ; vous n'avez que trop d'Armes contre moi. Il „ est vrai, & je ne puis le désavouer, in- „ sensible jusqu'à present aux Traits de „ l'Amour, j'ai crû pouvoir braver impunément sa Puissance, mais rien de „ tout ce qui s'étoit auparavant offert à „ mes Yeux étoit-il comparable aux „ Charmes du cher Comte? Je l'ai vû, „ & mon Cœur, que j'ai crû d'une Indifférence extrême, est devenu sensible. „ Helas! *ajouta-t elle, en répandant quelques Larmes*, puis-je ne pas „ rougir des Preuves, que vous avez de „ ma Foiblesse? „

Je crûs, que je devois autant pour la Justification du Comte, que pour la Consolation de ma triste Rivale, lui apprendre comment son Billet étoit tombé entre mes mains. Je le lui appris, & cela servit un peu à essuïer ses Pleurs. Elle me demanda mille Pardons de ce qu'elle avoit pû faire pour détacher le Comte de mon Service, elle me fit cent nouvelles Protestations de la plus tendre Amitié, & me promit enfin, qu'elle se feroit une Etude d'éviter tout ce qu'elle préverroit devoir donner lieu à quelque Soupçon, qui put m'allarmer. La Conclusion de nôtre Entretien

tretien fut, que nous nous quittâmes, en apparence du moins, les meilleures Amies du Monde.

. Je triomphois cependant de la petite Vengeance, que je venois de tirer, mais je n'etois pas pour cela assûrée, que les Promesses, que l'on venoit de me faire, fussent bien solides. Peut-être me les avoit-on faites de Bonne Foi, mais, dispose-t-on si aisément des Sentimens de son Cœur? Peut-on facilement cesser d'aimer un Object à qui l'on à une fois donné toute sa Tendresse? Je retirois du moins cet Avantage, que plus on auroit de Ménagemens à garder, moins aussi j'aurois d'Allarmes à essuïer.

Je m'occupois de ces Reflexions, lorsque le Comte entra dans ma Chambre, & comme je paroissois encore un peu émuë de la Scène, qui venoit de se passer, il me pria, de lui en dire la Raison. C'étoit-là une seconde Occasion de décharger mon Cœur, & je me gardai bien de la laisser échapper.

„ Vous êtes trop pressant, *dis-je au „ Comte, qui ne vouloit point me laisser „ de Repos, que je ne lui eusse dit la Cause „ du Trouble, qui paroissoit encore m'agiter.* „ Vôtre Curiosité sera t-elle fort satisfaite „ lorsque je vous dirai, que je viens d'a-

„ voir quélque Eclairciſſement avec une
„ Perſonne, qui peut-être vous eſt dé-
„ jà, ou du moins, qui eſpére de vous de-
„ venir bien chere ? „

C'étoit-là entrer en matiere aſſés bruſquement, & il y avoit de quoi cauſer quelque Etonnement au Comte. Auſſi ſa Surpriſe ne fut pas petite. „ Ho ! de
„ grace, *me répondit-il*, expliquez vous,
„ je vous prie, un peu plus clairement.
„ Je fatiguerois aſſûrément en vain mon
„ Eſprit à vouloir deviner la Perſonne,
„ dont vous voulez me parler. Mais, ſi
„ je la nomme, *lui répondis-je*, con-
„ viendrez-vous, que c'eſt une Perſonne,
„ qui â peut-être quelque Raiſon de ſe
„ flatter, qu'elle a, ou qu'elle aura bien-
„ tôt quelque Prétention ſur vôtre
„ Tendreſſe ? „ Vous, ma chere GER-
„ TRUDE, *me répondit le Comte avec Vi-*
„ *vacité, offenſé d'un pareil Soupçon*, vous
„ douteriez encore, que mes Sentimens
„ ne peuvent être partagés, que je ne
„ dois ma Tendreſſe, qu'à vous ſeule, &
„ que ſeule toûjours vous la poſſederez
„ toute entiere ? J'ai cependant dés Preu-
„ ves, *lui répondis-je*, qui me perſua-
„ dent, que vos Yeux n'ont pas toûjours
„ tenu le même Langage, & ce Langa-
„ ge, *ajoutai-je*, vaut bién, je croi, ce-
„ lui

„ lui de la Bouche, ſouvent dementi par
„ le Cœur.

Autre Enigme, que le Comte auroit eu peine à expliquer. Se ſeroit-il imaginé, que la Lettre, que Mademoiſelle Du Cleri lui avoit écrite, fut tombée entre mes mains? Ajoutez à cela, qu'Amant tendre & conſtant, & incapable de la plus légére Infidélité, & n'en aïant par conſéquent aucune à ſe réprocher, il ne pouvoit deviner, que j'oſaſſe l'en ſoupçonner.

„ Ah! c'en eſt trop, *s'écria-t-il*, ceſ-
„ ſez, je vous prie, *me dit-il*. de m'ac-
„ cabler par de ſi indignes Soupçons.
„ Eprouvez-moi, vous le pouvez, de
„ mille autres façons. Màis, ma Ten-
„ dreſſe; mais, mon Ardeur, qui m'eſt
„ plus chere que moi-même, reſpectez-
„ la, de grace, & ſongez, que le plus
„ léger Soupçon l'outrage. „

C'eſt le Ton, qui eſt ſouvent plus perſuaſif, que les Paroles, & celui du cher Comte étoit ſi touchant & animé, & la Douleur, dont il étoit accablé, me parut ſi vive & ſi ſincere, que je ne doutai point, que Mademoiſelle Du Cleri n'eut prêté aux Yeux du Comte un Langage, qu'ils ne lui avoient jamais tenu. Ainſi, laiſſant-là les Reproches, que je

lui préparois, je ne songeai plus, qu'à ramener le Calme dans son Esprit.

„ Tenez, *lui dis-je, en lui rendant* „ *la Lettre, qu'il avoit perdu*, lisez, je „ vous prie, & jugez, si une Amante, „ même moins tendre & moins soupçon„ neuse que moi, n'auroit pas trouvé-là „ de quoi allarmer la Délicatsse de son „ Amour? „

A la vuë de cette Lettre le Comte tomba de son haut. Il avoit un Air embarrassé, qui ne disoit pas, qu'il fut coupable, mais qui marquoit, qu'il voïoit avec peine, qu'il ne pourroit se justifier, que difficilement, quelqu'innocent qu'il fut.

Je lûs dans ses Yeux son Embarras, & mon Empressement à l'en tirer lui marqua, combien j'y êtois sensible. „ Rassu„ rez vous, cher Comte, *lui dis-je du* „ *Ton le plus touchant, & qui lui laissoit* „ *juger, que, s'il étoit coupable, il étoit* „ *assuré d'être un coupable aimé.* Ouï, „ plus ardente que vous à vous justifier, „ je ne doute pas, que vous ne soïez in„ nocent du Langage, que l'on prête à „ vos Yeux. Vous êtes aimable, on a „ voulu vous plaire, & on s'est flatté d'y „ avoir réüssi. Voilà, je croi, tout ce „ que je puis conclure de cette Lettre. „ Vous voïez, cher Comte, *ajoutai-je*, „ *d'un*

„ *d'un Ton badin*, que vôtre Mérite com-
„ mence à faire du bruit, & que peut-
„ être bien-tôt, il pourroit vous devenir
„ incommode. Vous êtes, aimable, vous
„ plaisez, mais plait-on toûjours, sans
„ que l'on ait quelque Desir de plaire?
„ Songez, que je ne serai pas toûjours
„ assès indulgente pour le croire. „

Le Comte, qui crût, qu'il comprenoit le Sens de ces dernieres Paroles, s'imagina, que j'exigeois, qu'il ne vit plus Mademoiselle Du Cleri. „ Hé bien! ma „ chere Gertrude, *me dit-il*, comptez, que je n'aurai aucune Violence à „ me faire pour vous obéïr. Je vois, que „ vous souhaitez, que je n'aïe plus d'Entretien avec celle, qui a pû vous donner quelque Soupçon de ma Fidélité, „ hé bien! croïez, que sans peine je consens à ne la pas voir, & à l'eviter même, s'il le faut. Non, non, *lui répondis-je*, ce n'est point-là ce, que „ j'exige de vous, & vous pénétrez fort „ mal dans ma Pensée. Il y a des Devoirs de Politesse & de Bienséance, dont „ rien ne peut nous dispenser; vous & „ moi sommes obligés de vivre avec Mademoiselle Du Cleri; ce seroit une „ Impolitesse inexcusable, même grossiere, que de fuir une Compagnie aussi

„ aima-

„ aimable, que la ſienne. Mais, vous „ ſçavez ſes Intentions, c'eſt à vous, à vous „ tenir ſur vos gardes, & à ne pas lui „ donner lieu de ſe flatter dans ſes Eſpé- „ rances; & ſouvenez-vous, *ajoutai je*, „ que je veux, qu'elle ne remarque au- „ cun Changement dans vos Façons d'a- „ gir avec elle. Beaucoup de Politeſſe, „ d'Egards, de Complaiſance, tout cela, „ je croi, peut bien marcher ſans Ten- „ dreſſe. „

Remarquez, que j'étois jalouſe, & ce que je craignois le plus, c'étoit de le paroître. Point de Défaut cependant, qui ſe céle moins, que celui-là. Auſſi ne tardai-je pas à en donner de nouvelles Marques. Je les raconterai; mais j'ai à parler auparavant de CHRISTINE. Le Rôle, qu'elle a joué, & celui, qu'elle jouëra encore dans tout le Cours de cette Hiſtoire, mérite bien, qu'on ne la perde point de vuë.

Il faut ſçavoir, que dès, que nous fumes arrivés à Rouën, CHRISTINE, qui, par Parentheſe, ne nous avoit pas fait un Miſtére de ſon Goût pour le Mariage, tint la Parole, qu'elle avoit donnée à ſon cher DUCLOS, & l'épouſa. Riche des Bienfaits, qu'elle reçeut de la généreuſe Comteſſe & de mon Grand-Pere, elle acheta quel-

quelques Biens à la Campagne, où elle se retira dans le dessein d'y couler le reste de ses Jours dans une commode & paisible Oisiveté.

CHRISTINE donc, devenuë Campagnarde, jouissoit avec son nouvel Epoux de toutes les Douceurs, que deux Personnes, unies par des Liens bien assortis, peuvent gouter. Mais, ces Douceurs, trop peu durables, finirent bien-tôt, après quelques Mois de Mariage.

CHRISTINE eut à verser des Pleurs pour la Mort de son fidelle Epoux. Devenuë inconsolable, le Séjour de la Campagne ne servoit, qu'à entretenir son affreuse Mélancolie. On lui conseilla de revenir à la Ville, & elle y revint. Son Attachement pour moi étoit extrême. Aussi ne tarda-t-elle pas à me venir trouver, & ce fut à peu près dans le même Tems, que j'eus les Eclaircissemens, dont j'ai parlé, avec Mademoiselle DU CLERI.

J'avouë, qu'il falloit, que j'eusse des Idées bien présentes de la CHRISTINE, pour pouvoir la reconnoître, tant le Chagrin l'avoit changée. Aussi dois-je, lui rendre cette Justice, que peut-être ne vit-on jamais un Cœur meilleur, que le sien, & je croi, que la Nouvelle, qu'elle eut de de la Mort de mon aimable Mere ne la toucha

toucha pas moins vivement, qu'elle le fut de celle de son Epoux. Ce fut en répandant quelques Larmes, & en poussant les plus tristes Soupirs, qu'elle m'aborda.

„ Hé! mon Dieu, ma chere CHRI-„ STINE, *lui dis-je, en me jettant à son* „ *col*, que signifient ce Deuil & ces Lar-„ mes? Le fidelle DUCLOS seroit-il „ mort? Heles! ouï, *me dit elle*, c'en „ est fait; il n'y a plus d'Epoux pour „ moi, & vous voïez devant vous la Per-„ sonne la plus infortunée du Monde. „ Car, quel Epoux ai-je perdu? Un E-„ poux, que j'adorois, & dont j'étois „ adorée. Non, rien ne m'en consolera „ jamais. „

Je devois trop aux Services de DUCLOS, pour ne pas donner quelques Larmes à sa Mort. Je mêlai donc les miennes à celles de CHRISTINE, dont j'avois peine à calmer la Douleur. Je lui proposai, si elle vouloit demeurer avec moi, & c'étoit justement-là la Grace, qu'elle venoit me demander. Rien n'étoit plus doux & plus avantageux pour moi, que d'attacher a mon Service une personne, dont la Fidélité & le Dévouëment m'étoit connu dès le Berceau. Ainsi, je vis avec plaisir, que CHRISTINE ne

ne se fit pas prier pour accepter l'Offre, que je lui faisois.

Après m'avoir rendu mille actions de Graces pour celle, que je lui faisois, de lui promettre, que j'engagerois mon Grand Pere à lui donner auprès de moi le Rang de Gouvernante. „ J'ose me flat-„ ter, *me dit-elle*, Mademoiselle, que „ Madame la Marquise a paru contente „ des petits Soins, que j'ai pu lui rendre, „ & j'éspére, que vous ne le serez pas „ moins de l'Ardeur empressée avec la-„ quelle je m'attacherai à vous servir. Je „ n'en fais aucun Doute, *lui répendis-„ je*, ma chere CHRISTINE. Aussi „ suis-je dans une Impatience extrême „ d'obtenir de mon Grand-Pere ce que „ j'ai à lui demander, & pour vous, & „ pour moi. Venez avec moi, *ajoutai-„ je*, il faut que de ce Pas nous allions „ le trouver. „

Empressé à prévenir mes Souhaits, je ne doutois pas qu'il ne se rendit à la Priere, que j'avois à lui faire. Aussi m'accorda-t-il ce, que je souhaitois de la Maniere la plus obligeante & la plus gracieuse. Il voulu même entrer dans le Détail des petites Affaires de CHRISTINE, & il promit de veiller à ses Intérêts.

Nous voilà CHRISTINE & moi au com-

comble de nos Vœux. Outre que je connoiſſois ſon Zêle, je ſçavois encore, que dans bien des Occaſions le Secours de ſes Lumieres & de ſes Conſeils ne me ſeroit pas inutile. Je voïois même, que l'Etat critique, où je me trouvois, me le rendroit ſouvent néceſſaire, & je ne me trompois point. Mais, je reviens à Mademoiſelle DU CLERI.

J'ai dit, que nous nous ſéparâmes avec toutes les Marques d'une ſincere Réconciliation, mais il eſt vrai cependant, que les Manieres, & les Façons, que nous avions l'une pour l'autre, avoient bien perdu de cet Air de Franchiſe & de Cordialité, qu'elles avoient auparavant. Nos Entretiens n'en étoient pas pour cela moins fréquents, auſſi bien que les Viſites que nous nous rendions, parce que toutes deux nous nous croïons intéreſſées à ſauver les Dehors; mais, il y entroit tant de Cérémonies gênantes, tant de Politeſſes affectées, tant de Contrainte enfin, que l'on auroit pû s'appercevoir aiſément, que nous ne nôus voïons, & ne nous parlions, qu'autant que la Bienſéance l'exigeoit indiſpenſablement, & pour tout dire en un Mot, nous vivions comme deux Rivales réconciliées, qui ſe craignent, & qui ſe défient encore l'une de l'autre, peu-

peuvent vivre enſemble : ce qui n'emporte pas aſſûrément avec ſoi bien de la Sincérité, & de la Franchiſe.

Le Comte de ſon côté n'avoit, ni moins de Gêne à ſouffrir, ni moins de Violence à ſe faire. La Paſſion en effet de Mademoiſelle Du Cleri étoit trop violente, pour qu'elle en eut pû guérir ſi-tôt. La Facilité, qu'elle avoit, de voir & d'entretenir un Amant trop aimable, pour n'être pas toûjours aimé, rendoit inutiles les Réſolutions, qu'elle formoit par intervalle, de combattre un Amour, dont elle ne pouvoit ſe promettre de grands Succès. Peut-être auſſi ne laiſſoit-elle pas, que de ſe flatter de quelque Eſpérance. Ainſi, les Mouvemens, qu' elle s'étoit donnnés pour plaire au Comte, ne perdirent rien de leur tendre Vivacité. Elle les continua avec la même Ardeur, & le Comte y répondit avec la même Politeſſe. Peut-être y entroit-il un peu de Complaiſance, du moins je le crûs, & voici à quelle Occaſion.

Je m'étois retirée un jour dans un Cabinet de Verdure, où je m'amuſois à la Lecture d'un Livre, qui me plaiſoit infiniment. J'étois depuis plus d'une Heure dans cette agréable Occupation, lorſque, aïant détourné par hazard les Yeux de deſ-

ſus

fus mon Livre, je vis le Comte & ma Rivale, qui venoient se reposer dans un Bosquet voisin du Cabinet où je lisois. J'étois placée de façon, que, sans en être apperçuë, rien ne m'empechoit de les voir a mon aise, mais le trop de Distance étoit un Obstacle au Desir, que j'avois de les entendre.

C'étoit donc à mes Yeux jaloux à faire leur Devoir, & l'on peut croire, qu'ils n'y manquérent pas. Peut-être même ne le firent-ils, que trop bien pour m'allarmer. J'observai pendant longtems, avec une inquiéte Curiosité, leur Air, leurs Mouvemens, & leurs Gestes : desespérée de prêter une Oreille attentive à leurs Discours, je voulois entendre le Langage de leurs Yeux, & je crûs, qu'ils se disoient des Choses bien touchantes.

Mademoiselle DU CLERI paroissoit parler au Comte du Ton le plus animé, & le plus tendre, & je jugeai par son Air & par ses Regards, qu'il tenoit attachés sur ma Rivale, que ce, qu'il lui répondoit, avoit quelque chose de bien flatteur pour son Amour, puisqu'elle sembloit le remercier de la Maniere la plus obligeante & la plus gracieuse. En falloit-il tant pour que je fusse agitée des plus cruels Soupçons ? Mais, je ne m'attendois

dois pas à voir ce,que mes Yeux alloient m'offrir, & ce fut-là ce qui acheva de me desespérer. Je ne sçais ce,que le Comte disoit de touchant à ma Rivale, mais ces Paroles, que je ne pûs entendre, la saisirent d'un Mouvement si vif de Tendresse & de Joïe, qu'elle ne put la modérer. Je la vis prendre la Main du Comte, la serrer entre les siennes, la baiser amoureusement, & l'arroser même de quelques Larmes. Que l'on ne me demande pas ce que je devins alors! j'aurois peine à l'apprendre. La Fureur, qui m'agitoit, étoit trop grande, pour me permettre de verser les Pleurs.

La Curiosité cependant, que j'avois, de voir à quoi aboutiroient de si tendres Préludes, mais si funestes à mon Repos, fit que je n'éclatai point, Mais, après quelques Momens d'une vaine Attente, je vis le Comte offrir son Bras à ma Rivale, & la reconduire chés elle. C'est alors, que je resentis tout l'Excès de mon Malheur. Amante trop infortunée, *m'écriai-je d'une Voix entrecoupée de Sanglots*, tes Yeux en ont ils assés vûs? Me laissent-ils encore douter de la Perfidie de l'Ingrat? Le Traître! quelle Tendresse, quelle Ardeur, quel Amour, ne laissoient-ils pas lire dans ses Regards!

Quel

Quel Triomphe pour ma Rivale ! La voilà donc Maitresse de ce Cœur, que je lui disputois. Si le mien du moins pouvoit imiter le Volage dans son Changement, & pourquoi ne me ferois-je par son Inconstance une Raison de changer ? Attendrai-je, pour briser mes Chaines, que le Perfide ai dégagé sa Foi pour la donner à ma Rivale ?

J'étois dans ces cruelles Agitations, lorsque le hazard conduisoit le Marquis, auprès de moi. Je ne sçais, s'il avoit entendu une Partie de mes tristes Plaintes ; mais il étoit entré dans le Cabinet, où j'étois, & peut-être m'écoutoit-il depuis longtems, sans que je m'en fusse apperçuë. Quelle Surprise, quelle vive Douleur, ne fit-il pas paroître à la vuë du cruel Etat, où j'étois réduite ! J'avois la Tête tristement appuïée sur une Main, & de l'autre je tenois, sans le sçavoir, un Livre, qui étoit trempé de mes Larmes.
" Ah ! trop charmante GERTRUDE, *s'é-*
" *cria le passionné Marquis, en se jet-*
" *tant à mes Genoux*, quel Etat affreux,
" que celui où vous vous offrez à mes
" Yeux ! Quel Barbare vous fait verser
" ces Ruisseaux de Larmes ? Ah ! Made-
" moiselle, *me disoit-il, en me pressant les*
" *Mains, que je ne songeois pas même à*
" *retirer*

„ *retirer des siennes*, nommez-moi ce „ Cruel, & sa Mort va vous venger de la „ Douleur, qui vous accable.

Helas ! j'aurois bien voulu-là moins faire éclater cette Douleur, que je me croïois interressée à tenir secrete, mais j'avois beau essuïer mes Yeux, dans le même Moment ils étoient baignés de nouvelles Larmes. Je faisois de vains Efforts pour retenir mes Soupirs, c'étoit avec Violence qu'ils échapoient malgré moi. Le desolé Marquis cependant, inquiet de sçavoir la Cause de ma Douleur, voïant, que je ne pouvois lui répondre, mêloit ses Larmes aux miennes.

Dès qu'il vit ma Tristesse un peu calmée, il me fit de nouvelles instances pour m'engager à ne lui pas cacher la Cause de mon Chagrin. „ Ah ! divine „ GERTRUDE, *me disoit-il*, ne me des- „ espérez pas davantage par vôtre cruel „ Silence. Ne me refusez pas, de gra- „ ce, cette juste Marque de Confiance: „ peut-être puis je me flatter, que je „ la mérite. Que je sache, si je ne „ puis pas être assés heureux pour ré- „ parer les Maux, qui vous attristent. „ Cher Marquis, *lui répondis-je, dès* „ *que la Tristesse me laissa la Force de* „ *parler*, ne me pressez pas, je vous

„ prie, davantage. Comment pourrois-je me résoudre à vous déclarer ce, „ que je voudrois pouvoir me cacher à „ moi-même? J'ose même vous prier, „ si vous craignez de me déplaire, que „ vous teniez secret l'Etat où vous venez „ de me trouver. „ Vous n'ignorez pas, „ Mademoiselle, *me répondit il*, l'Empire, que vous avez sur mon éxacte „ Obéïssance à vos Ordres; mais, vous „ sçavez aussi combien vôtre Repos m'est „ cher, & n'est-ce pas pour moi le plus „ mortel Chagrin, de ne pouvoir travailler, & peut-être réüssir à calmer „ vôtre Doûleur, parce que vous m'en „ celez la Cause? Mais, je le vois, *ajouta-t-il*, c'est à une Main chérie à qui „ vous réservez la Gloire d'essuïer vos „ Pleurs. Ah! cher Comte! *s'écria-t-il*, Rival trop heureux! quel Sort plus „ fortuné, que le vôtre! quel Sort plus „ cruel, que le mien! Vous aimez, mais „ vôtre Amour égale-t-il la Vivacité de „ ma Tendresse? Vous êtes aimé cependant, & une constante Indifférence „ est le Prix de mon Ardeur. „

J'avoue, qu'au seul Nom du Comte, la Fureur & l'Indignation me saisirent au point, que j'eûs bien du peine à en modérer les Mouvemens, mais ils auroient peut-

être

être trahi mon Secret. Ainsi je me crûs obligée de les calmer; &, comme un plus long entretien avec le Marquis, m'auroit exposée à lui laisser entrevoir une Partie de ce que je voulois lui tenir caché, je lui dis, que je voulois retourner dans mon Appartement, & il m'y reconduisit.

Je n'y fus pas plûtôt rentrée, que mon Cœur commença à se décharger par de nouveaux Soupirs. Heureusement il n'y avoit que CHRISTINE dans ma Chambre; ainsi je pouvois, sans Contrainte, laisser un libre Cours à mes Larmes. Il n'en falloit pas tant pour allármer la sensible CHRISTINE. „ Hé! „ qu'est-ce donc, *me dit-elle, dès qu'elle m'eut apperçue*, êtes vous folle de „ vous livrer ainsi à la Douleur? Voulez-„ vous vous faire mourir? „ Le Cruel! „ l'Ingrat! *m'écriai-je, & ce sont-là les* „ *seuls Mots, que je répétai plusieurs fois.* „ Ho! jé commence à comprendre, re-„ prit CHRISTINE, il y a quelque „ Perfidie, quelque Infidélité en cam-„ pagne. Rien de plus certain, mais, „ le Nom du Perfide, ne me le dites pas, „ je gage, que je le devine. „

„ Graces à vos Charmes, qui pour-„ roient, je croi, vous faire des Con-„ quêtes de toute la Terre, vous avez

„ deux Amans. On ne peut pas dire, „ que celui, dont vous vous plaignez, ce „ ſoit celui, qui vous aime le plus ; car je „ croi, que tous deux vous aiment égale- „ ment, mais vous conviendrez bien, que „ tous deux ne ſont pas également aimés. „ Hé bien ! avouez, que le Perfide eſt ce- „ lui, que vous aimez le plus, & que „ peut-être vous devriez aimer le moins. „ Mais, c'eſt dans cette Occaſion où „ vous avez béſoin du Secours de mes „ Lumieres. Un Défaut d'Expérience „ fait, que vous n'êtes guéres encore ruſée „ en Amour. Mais, voïons, on peut vous „ donner des Conſeils, & ce ſera à vous à „ en profiter, „

„ Là, entrons un peu en matiere, ſi „ vous le trouvez bon, & laiſſez-là ces „ Soupirs & ces Pleurs, qui ne ſervent, „ qu'à enlaidir vos Graces. Faites-moi, „ je vous prie, un fidelle Récit de ce, qui „ vous eſt arrivé. „

Je ne me rendis pas d'abord à ſes Prie- res ; mais enfin, un peu par Complai- ſance, & plus encore pour me délivrer des Importunités de CHRISTINE, je lui racontai en un peu de Mots tout ce, qui venoit de ſe paſſer. „ Ho ! voici bien des „ Nouvelles tout à la fois, *me dit-elle*, „ *après m'avoir écouté pendant quelque*

„ *tems*

„ *tems.* Mais, ma belle Maîtresse, *ajouta t-elle*, croïez, que tout ceci n'est pas si affligeant que vous vous l'imaginez; & je répondrois bien, que le Comte est moins coupable, que vous ne pensez. Vôtre Rivale l'aime, ho! de cela je n'en doute pas, mais l'aime-t il? Tout franc, je n'en crois rien, & vous pouvez aisément vous en convaincre. La Jalousie, si vous ne le sçavez pas, est la Pierre de Touche de l'Amour. Essaïez d'en inspirer un peu au Comte; feignez pour cela d'être plus sensible, que de coutume, aux tendres Soins du Marquis, Si son Rival en paroît desespéré, soïez assurée, que ce sont d'injustes Soupçons, que vous avez eu de sa Fidelité. „ Non, non, ma chere CHRISTINE *lui répondis-je*, non, je ne suivrai point vôtre Avis. Outre que mon Caractere trop sincere me rend odieuse toute Feinte, je dois trop de Considération & de Gratitude au Marquis, pour me résoudre à le rendre le Jouët de mon Artifice. Hé bon! *reprit* CHRISTINE, vous n'y songez pas. Pensez vous, s'il vous plait, qu'il y ait un si grand Mal à jouër un Amant, lorsque l'on doit lui procurer du Plaisir en le jouant? Vous n'aimez pas le Mar-

„ quis, vous prendrez cependant pour „ lui les Semblans de l'Amour, & ces „ Semblans ne seront-ils pas pour lui des „ Plaisirs réels?„

„ Mais, attendez, *ajouta-t-elle*, si ce „ Parti ne vous accommode pas, en voi- „ ci un autre, qui sera peut-être plus de „ vôtre Gout. Le Marquis est aimable, „ & vous en convenez; la Reconnoissan- „ ce chés vous, & l'Estime parlent dé- „ ja en sa faveur; ne pourriez-vous pas „ mêler à tout cela un peu d'Amour? „ Car enfin, ce seroit dommage, qu'à „ vôtre Age vôtre Cœur demeura vuide. „ Vous voulez le détacher du Comte, „ accrochez-le au Marquis. Le déta- „ cher du Comte! *repris-je, en poussant* „ *un Soupir, & ce Soupir, que ne disoit-* „ *il pas*! Ah! chere CHRISTINE, que „ les Sentimens de ce Cœur ne te sont „ guéres connus. Ho! pardonnez-moi, „ *me répondit-elle*, je vois, que vous avez „ de grandes Dispositions à devenir une „ Héroïne en Amour.

Je me disposois à répondre à CHRISTINE, lorsque je vis le Comte entrer. Il n'étoit pas possible de me dérober à sa Vûë; ainsi, il me fallut résoudre à essuïer sa Visite. Heureusement mes Yeux étoient essuïées, & mon Cœur me disoit, qu'il n'avoit

n'avoit plus de Soupirs à pouſſer. Car, ma petite Vanité ſe ſeroit crû fort offenſée, s'il m'étoit échappé quelque Marque de Foibleſſe pour un Ingrat, à qui je ne laiſſois mon Cœur, que parce que je ne pouvois le lui ôter. L'Entretien, que j'allois avoir avec lui, ne pouvoit manquer d'avoir quelque choſe de fort ſingulier. Comme il ne me croïoit pas inſtruite de ce qui lui étoit arrivé avec ma Rivale, j'étois curieuſe de voir, comment il s'y prendroit pour ſe tirer de l'Embarras, où j'allois le jetter, & je me faiſois d'avance une véritable Fête de l'humiliante Confuſion, dont j'avois à le couvrir. Son prémier Compliment me fournit une Occaſion de le déconcerter, & je laiſſe à juger, ſi j'en profitai.

„ Sçavez-vous, mon aimable GERTRUDE, *me dit-il en m'abordant*, que „ j'ai de petits Reproches à vous faire? „ Je ne ſçais, ſi vous vous plaiſez à vous „ dérober à mes Yeux; mais du moins „ vous cherche-t-on ſouvent ſans que „ l'on ait l'Avantage de vous trouver. „ Voilà en vérité, Monſieur, *lui répondis-je du Ton le plus ſerieux du Monde, & c'étoit un Sérieux mêlé d'une dédaigneuſe Fierté, à laquelle le pauvre Comte n'étoit pas aſſurément fait,* voilà

„ qui me paroît affés étonnant, & je n'aurois jamais crû; ni que je fusse si difficile à trouver, ni que l'on eut tant „ d'Empressement à me chercher. Mais „ enfin, *ajoutai-je, en ne détournant pas* „ *mes Regards de dessus le Perfide, pour* „ *voir s'il ne perdroit pas toute Contenance en entendant ce, que j'allois lui* „ *dire*, me feriez-vous la Grace de m'apprendre dans quel Endroit vous avez „ pris la peine de me tant chercher? Seroit-ce dans le Bosquet par exemple? „ Ho! à ce Mot de *Bosquet* le Comte ne pût s'empécher de me regarder avec de grands Yeux étonnés, qu'il baissa ensuite, mais dans lesquels il m'avoit été facile de lire le Commencement de son Embarras & de sa Confusion, & toute la Réponse, qu'il me fit, ce fut de me dire avec les Marques d'une humiliante Surprise: „ „ Dans le Bosquet, dites-vous, dans le „ Bosquet! Ouï, Monsieur, dans le „ Bosquet, qu'y a-t-il là qui vous étonne? N'est ce pas-là un Endroit bien „ propre à y gouter les Plaisirs d'un „ charmant Tête à Tête? „

Ce fut alors que je vis, non sans un Plaisir malin, l'Embarras du Comte redoubler. Il ne se déconcerta pas cependant entiérement, & il me répondit: Je con-

„ conviens, que c'est-là un Endroit très-
„ riant, mais ce n'est point-là cepen-
„ dant où je vous suis allé chercher;
„ & peut-être même, *ajoutai-je*, n'y
„ êtes-vous pas entré de toute la journée.
„ Mais, mais, *me répondit-il*, (& ce
„ *Mais* fut répété trois ou quatre fois,
„ & ne fut suivi que de ces Mots: *Je ne*
„ *dis pas cela.*) Sans doute, *repris-je*, que
„ pour vous entretenir dans de douces
„ Réveries vous y êtes venu seul? Autre
Question plus embarrassante, & je ne
devinois guéres, qu'elle Réponse on y pour-
roit faire. Mais, le Comte fut de Bonne-
Foi, & m'avoüa qu'il y étoit venu avec
Mademoiselle Du Cleri. „ Avec Ma
„ demoiselle Du Cleri! *repris-je avec*
„ *un feint Etonnement*, voilà ce que je
„ n'aurois jamais soupçonné. Mais,
„ Comte, *ajoutai-je*, profitez de l'Avis,
„ que j'ai à vous donner. Choisissez, si
„ vous m'en croïez, une autrefois un
„ Endroit plus propre à des Rendez-vous;
„ car, peut-être n'avez-vous pas remar-
„ qué que près de ce Bosquet il y a un Ca-
„ binet, où, sans que l'on s'en défie, il
„ pourroit se trouver quelque Témoin
„ bien incommode. „

C'étoit-là, je croi, en faire assés en-
tendre; &, sans une grande Pénétration

d'Esprit, le Comte pouvoit bien comprendre, ou que j'avois vû de mes Yeux, ou que je sçavois par le Raport d'autrui, tout ce qui s'étoit passé entre lui & ma Rivale. Une Réponse vague ne pouvoit le tirer d'Affaire. Il lui en falloit une précise, & voici celle, qu'il me fit.

„ Hé mon Dieu! Mademoiselle, „ *me dit-il*, pourquoi tant d'inutiles Dé- „ tours? Ne pouvez-vous donc me dire „ avec Franchise ce que vous avez „ dans l'Ame? Assuré, *ajouta-t-il*, que „ la Délicatesse de mon Amour n'a au- „ cun Reproche à me faire, je ne doute „ pas, qu'il ne me soit aisé de me justifier „ des Soupçons, dont vous allez m'acca- „ bler. Moi, Monsieur, *repris-je d'un* „ *Ton dédaigneux, accompagné d'un pe-* „ *tit Haussement d'Epaules & d'un Clin* „ *d'œil méprisant*, moi avoir des Soup- „ çons sur vôtre Compte? Ah! perdez, „ je vous prie, cette orgueilleuse Pen- „ sée: cela supposeroit dans moi une „ Foiblesse, que je ne me pardonnerois de „ ma Vie. Je ne croi pas, que l'Honneur „ me permette de marquer par des Soup- „ çons, que je ne prenne encore quel- „ que Part aux Intérêts d'un Perfide. „ „ Moi, *s'écria le Comte*, moi, Gertru-

„ DE, moi un Perfide (*& notez, que c'é-*
„ *toit avec tous les Mouvemens d'une vio-*
„ *lente Agitation, & en marchant à grands*
„ *Pas dans ma Chambre, qu'il répéta*
„ *plusieurs fois ces Paroles.*) Ah ! Made-
„ moiselle, *ajouta-t il, étant un peu re-*
„ *venu à lui même, & s'étant jetté à mes*
„ *Genoux*, ne me refusez pas, je vous
„ prie, la grace de m'entendre. Non,
„ non, Monsieur, *lui répondis-je*, épar-
„ gnez-vous, de grace, la Peine de me
„ parler, & a moi celle de vous enten-
„ dre. Sans doute que je puis bien m'en
„ fier au Raport de mes Yeux ?

On remarquera, que ces dernieres Paroles n'étoient pas-là placées sans dessein. Car j'aurois été desespérée, que le Comte eut négligé de se justifier. Il étoit coupable, ou du moins je le croïois, & j'avois toutes les Envies du Monde de le croire innocent ; car il étoit aimé, & j'aurois voulu ne pas aimer un Coupable.

„ Au Raport de vos Yeux ! *reprit-il*, &
„ ces Yeux, que vous ont-ils fait voir,
„ qui me fasse juger coupable ? Ah ! si je
„ le suis, *ajouta-t-il, en attachant sur moi*
„ *les Regards les plus passionnés & les plus*
„ *tendres*, croïez, aimable GERTRU-
„ DE, que ce n'est que parce que vous
„ m'avez forcé d'obéir à vos Ordres. Ces

„ Egards, ces Complaiſances, ces Atten-
„ tions, que vous avez voulu, que j'euſſe
„ pour vôtre Rivale, ce ſont-là tous mes
„ Crimes, ou plutôt ce ſont les vôtres:
„ car, combien de fois mon Cœur n'a-
„ t il pas murmuré en ſecret de la Vio-
„ lence, qu'il falloit me faire pour vous
„ obéïr? Mais, Monſieur, *lui répondis-je,*
„ n'y auroit il donc point de Différence
„ entre la Complaiſance & la Tendreſſe?
„ Et lorſque j'ai conſenti à l'une aurois-je
„ auſſi conſenti à l'autre? Appelleriez-
„ vous, s'il vous plait, Manieres ſim-
„ plement polies & complaiſantes, ces
„ doux Regards, animés par l'Amour,
„ ces vifs Serremens de Main, ces Diſ-
„ cours paſſionnés, ces Larmes que l'on
„ fait répandre à une Amante? Etoit-ce
„ le Deſeſpoir, ou la Joïe, qui les lui
„ faiſoit verſer, & cette Joïe, ne vient-
„ elle pas de quelque Eſpérance, dont on
„ a flatté ſon Amour?

C'étoit-là, je croi, en peu de Mots, faire au Comte un Recit aſſés éxact de tout ce, que j'avois vû. Je ne m'attendois pas, qu'il eut quelque choſe à me répondre; mais, quelle fut ma Surpriſe, lorſqu'àprès l'avoir entendu je me vis forcée de convenir, que les Yeux ne ſont pas toûjours des Témoins bien fidelles!

„ Hé

„ Hé bien! Mademoiselle, *me répon-*
„ *dit-il*, voilà donc ce, que vous avez
„ crû voir, & ce, qui a occasionné ces
„ Soupçons, dont vous vouliez me faire
„ un Mistere? Mais, si je vous disois,
„ que Mademoiselle Du Cleri, con-
„ fuse de l'Insensibilité, que j'opposois
„ à son Ardeur, en a versé des Larmes;
„ que dans le Tems, qu'elle me prit la
„ Main, elle me demandoit avec instance
„ la Continuation de mon Amitié & de
„ mon Estime, puisqu'elle ne pouvoit
„ avoir de part à ma Tendresse. . . .
„ Mais, charmante Gertrude, *ajou-*
„ *ta-t-il*, coupons court aux Soupçons,
„ qui pourroient vous allarmer. Souf-
„ frez, que je ne voie Mademoiselle Du
„ Cleri, & que je ne lui parle, qu'au-
„ tant qu'une indispensable Nécessité
„ l'exigera. Inutilement attendriez-vous
„ davantage de mon Obéissance.

Il y en avoit-là assés de quoi me convaincre, que je m'etois allarmée fort mal-à-propos; &, si je ne lui fis pas des Excuses de mes Soupçons, je lui parlai d'une Maniere si touchante & si tendre, qu'il ne fut rentré dans tous les Droits, qu'il avoit sur mon Cœur. Mais, j'eûs beau le prier, qu'il continuât ses Egards & ses Soins à ma Rivale, il demeura inflexible

sur ce point, & l'infortunée Du Cleri ne tarda pas à s'en appercevoir.

„ Hé bien! ma chere Maîtresse, *me* „ *dit* Christine, *dès que le Comte* „ *fut sorti*, ne vous l'avois-je pas bien „ dit, que vous aviez pris l'Allarme un „ peu trop vite, & que vôtre Rivale fai- „ soit des Avances à pure perte? Mais, „ Christine, *lui répondis-je*, m'a- „ vouërez vous du moins, que jamais „ Soupçons ne parurent mieux fondés, „ que les miens? Ho! pour cela, non „ *me répondit-elle*, je ne l'avouërai pas. „ Car voïez-vous, les Yeux d'une Jalouse „ sont si mauvais, que, si elle ne veut „ pas se tromper, elle doit souvent leur „ donner le Démenti. Vous venez d'en „ faire l'Epreuve, craignez d'en faire une „ seconde. L'on dit bien, que les Brouil- „ leries des Amants aboutissent à un Re- „ doublement d'Amour; mais aussi, „ quand elles sont, ne se terminent-elles „ pas quelque fois par un terrible Re- „ froidissement? Ho! *répris-je*, voilà ce, „ que je ne crains pas de la part du cher „ Comte. Fort bien, *me répondit-elle*, „ mais, si vous m'en croïez, ne vous y fiés „ cependant, que de la bonne sorte; car „ des Epreuves trop réïtérées fatiguent „ cruellement un Amant.

Le mien, helas! effraié des Allarmes, qu'il m'avoit innocemment causé, ne fut, que trop soigneux d'éviter tout ce, qui pouvoit m'en donner de nouvelles. Par les Marques de son Indifférence il desespéra Mademoiselle Du CLERI, au point, qu'elle tomba dans une Langueur, qui lui couta la Vie.

Ce fut d'abord une Humeur sombre & mélancolique, qui lui faisoit fuir toute Compagnie, qui auroit pû la distraire de ses noirs Chagrins. Rétirée presque toûjours seule dans sa Chambre, elle passoit les Journées entieres à pousser des Soupirs, ou à verser des Larmes. Son triste Etat excita toute ma Pitié. Plusieurs fois je voulus lui faire visite; mais, je m'appercevois, que ma Présence & mon Entretien ne servoit, qu'à accroître sa Douleur. Je crûs, que la Compagnie du Comte lui seroit moins importune, que la mienne. Je voulus, qu'il fut éxact à voir cette chere Malade. On lui en fit demander la Permission, & elle la refusa. Il n'y avoit, que le Marquis son Frere, qui ne quittoit pas le Chevet du Lit de cette aimable Sœur, pour qui il avoit toûjours eu la plus vive Tendresse.

Le Mal cependant augmentoit de jour en jour, & il augmenta au point, que l'on desé-

desespéra entierement de sa Vie. La trop tendre & infortunée Du CLERI ne pût se cacher à elle-meme le Péril prochain, qui menaçoit ses Jours. La sensible Diminution de ses Forces, ses fréquents Evanouïssemens, lui firent connoître, que sa derniere Heure approchoit.

Ce fut alors, qu'elle se reprocha vivement la fatale Passion, dont elle étoit la Victime; & comme son Cœur lui répondoit, que cette Passion étoit parfaitement éteinte, elle ne craignit plus de voir l'Objet, qui l'avoit allumée. Elle demanda donc avec instance au Marquis, qu'il fit venir le Comte auprès d'elle. Elle voulut aussi, que j'eusse la Consolation de la voir, & me fit prier d'accompagner le Comte. Nous y courûmes tous deux avec empressement, & tous deux également accablés de la plus sensible Douleur. Que de Reproches, helas! n'avois-je pas à me faire, & je me les fis de la Maniere la plus vive! N'étoit-ce pas ma cruelle Jalousie, qui ôtoit la Vie à cette tendre & fidelle Amie, pour qui j'aurois dû donner mes Jours?

Dès que je fus entré dans sa Chambre, & qu'elle m'eut apperçuë, elle me tendit la Main. Je lui donnai la mienne, qu'elle serra tendrement, & comme elle me vit baignée de mes Larmes; „ Ah! chere Amie,

„ Amie, *me dit-elle*, ce n'est point à vous,
„ c'est à moi à repandre des Pleurs. J'ai
„ été un Obstacle à vôtre Repos ; j'ai
„ voulu vous enlever ce, que vous aviez
„ de plus cher au Monde. Me pardon-
„ nerez-vous les Maux, que je vous ai
„ causé? Laissez moi, *ajouta-t-elle, en*
„ *arrosant ma Main de ses* Larmes, *& en*
„ *la baisant mille fois*, la Consolation de
„ croire, que vous ne me regardez plus,
„ comme une Rivale odieuse, mais com-
„ me une Amie téndrement chérie.
„ Souffrez, que j'en emporte le Nom dans
„ le Tombeau. Non, ma chere, *lui*
„ *dis je, en la baignant à mon tour de mes*
„ *Pleurs*, non, vous ne mourrerez point.
„ Le Ciel, touché de mes Larmes, vous
„ conservera, pour que nous puissions
„ goûter ensemble longtems les Douceurs
„ de la plus tendre Union. Espoir trop
„ doux, *me répondit-elle*, dont je ne
„ puis me flatter!

Helas! il n'étoit que trop vrai, que la cruelle Mort ne devoit pas tarder à nous l'enlever! Epuisée de Forces, à chaque instant elle baissoit à vuë d'œil. Ce n'étoit plus qu'avec peine, qu'elle se faisoit entendre. Ses Yeux mourants ne distinguoient presque plus les Objets.

Elle apperçut cependant le Comte, qui

ne pouvoit retenir ses Soupirs & ses Larmes. „ Cher Comte, *lui dit-elle d'une* „ *Voix foible, & si entrecoupée par une* „ *Difficulté extrême de respirer que pres-* „ *que chacune de ses Paroles étoit parta-* „ *gée par quelque Pause*, ah! je vous en „ conjure, ne vous ressouvenez jamais „ de mes Foiblesses, que vous ne vous „ rappelliez le Repentir & la Confusion, „ que j'en ai. Je mourrai contente, si „ vous me laissez vôtre Estime. Peut- „ être la mérite-je par les Efforts, que „ j'ai faits pour me guérir d'une aveugle „ Passion.

Mais, voici la Preuve la plus marquée de Tendresse, que le Comte & moi reçûmes de cette généreuse Amie. Elle ranime le peu de Forces, qui lui restoient, fait quelques Efforts pour élever sa Voix, addresse ses dernieres Paroles à son Frere, & ces Paroles sont pour l'interesser en nôtre faveur. *Cher Frere,* lui dit-elle, *écoutez les Prieres d'une Sœur mourante. Si jamais vous ne m'avez laissé douter de vôtre tendre Affection, que j'en reçoive cette derniere Marque! Je vous la demande au Nom de tout ce, que vous avez de plus cher. Ne traversez plus le Bonheur de deux Amants, que le Ciel veut unir. Epargnez-vous les Repentirs, que vous cau-*

seroient

serient les Obstacles, que vous auriez opposés à leurs Vœux. Remportez plutôt cette Victoire sur vous-même : travaillez à avancer le Moment, qui doit les rendre heureux.

Cette généreuse Amie eut à peine achevé de parler ainsi, qu'elle tomba dans un Evanouïssement, dont rien ne put la faire revenir. Je ne sçai, si l'on a jamais vû quelque Exemple d'une Mort plus touchante. Quelle Tendresse, quelle Grandeur d'Ame, quelle Générosité! Ses dernieres Paroles, ses derniers Sentimens, sont en faveur de ceux-mêmes, qui lui ôtent la Vie. Presque point de Douleur, qui ne soit passagere; mais je puis assûrer, que celle, que j'ai ressenti d'une Mort si cruelle, ne m'a point encore quittée, & ne me quittera qu'au Tombeau. Point de jour où je ne me rappelle le Souvenir de cette Amie infortunée, & ce Souvenir est toûjours accompagné de quelques Larmes.

Pendant plus d'un Mois le Marquis, qui aimoit cette chere Sœur autant qu'elle étoit aimable, parut plongé dans une Mélancolie si affreuse, que rien ne sembloit plus l'attacher à la Vie. Son Esprit n'étoit occupé que des plus tristes Pensées. Continuellement il avoit en bouche le

Nom

Nom de son aimable Sœur, & ne le prononcoit jamais, qu'il ne poussât quelque Soupir. La douleur extrême, dont il me voïoit accablée, & qui lui laissoit voir toute la Sensibilité de mon Cœur, augmenta, & son Estime, & sa Tendresse pour moi: mais, il n'osoit m'en entretenir. Sa Tristesse sembloit lui faire négliger les Intérêts de ses Feux, & ce ne fut, que lorsqu'elle fut un peu appaisée, qu'il rocommença a donner ses Soins à son Amour. Mais, quel Succès pouvoit-il en espérer?

Le Marquis étoit aimable, tendre, généreux, rempli de Qualités charmantes, rien enfin dans lui qui ne pût enflammer un Cœur capable de se laisser toucher par un vrai Mérite. Je rendois au sien toute la justice, que je lui devois. Il avoit toute mon Estime, & peut-être étois-je fachée de ne pouvoir lui accorder mon Amour. Mais, que ne peut pas, comme je l'ai déjà dit, la Force d'une Habitude formée dès le Berceau? Mon Cœur naturellement constant, auroit-il pû se détacher de l'aimable Comte, que j'avois aimé, avant même que je sçusse ce, que c'étoit d'aimer? C'étoit donc envain, que le Marquis redoubloit ses Soins pour effacer son Rival de mon Cœur.

Il s'étoit engagé à emploïer le Crédit, qu'il avoit ſur l'Eſprit de mon Grand-Pere, pour le déterminer au bout d'une Année, à conſentir à l'Hymen, qui auroit dû nous unir le Comte & moi. Le Marquis étoit à la vérité honnête-homme, mais il étoit Amant, & Amant paſſionné. Peut-être auroit-il bien voulu accorder les Devoirs de l'un avec ceux de l'autre, mais l'Affaire ne lui parût pas aiſée. Il en auroit trop couté à ſon Amour, s'il eut tenu la Parole, qu'il nous avoit donnée. Je croi, qu'il s'imagina de la Facilité, que le Comte avoit, de me voir & de me parler, étoit l'unique Obſtacle, qui l'empéchoit de faire quelque Progrès dans mon Cœur. C'étoit-là l'Obſtacle, qu'il falloit lever; mais, comment le faire ? Auroit on oſé dire au Comte de ſe retirer ? La Reconnoiſſance infinie, que nous devions aux généreuſes Bontés de la Comteſſe, ne le permettoit pas. Pour nous empécher de nous voir, il falloit nous ſéparer, & c'eſt le Parti, que l'on prit à la Perſuaſion du Marquis.

Il avoit une Tante, qui étoit Abbeſſe d'un Couvent éloigné de quelques Lieuës de Rouën, & ce fut-là où l'on reſolut de m'envoïer. Le Marquis & mon Grand-Pere allérent faire une Viſite à Madame l'Abbeſſe

l'Abbesse, & convinrent avec elle, & de l'Appartement, que j'occuperois, & de la Maniere, dont on vouloit, que je fusse traitée. Il ne fut pas nécessaire de demander, que le Marquis eut la Permission de me faire toutes les Visites, qu'il souhaiteroit. La Tante paroissoit le souhaiter avec plus d'Ardeur encore, que le Neveu. Elle sçavoit, que j'étois une riche Héritiere, & mon Grand-Pere ne lui avoit pas caché les favorables Intentions, qu'il avoit pour le Marquis.

Mais, il y avoit à prendre, à l'egard du Comte, des Arrangemens bien différents. Nous interdire entierement le Plaisir de nous voir, la Défense eut été trop cruelle. Peut-être même, que cela eut pû servir à reculer, plutôt qu'à avancer, les Prétentions du Marquis. Le Nombre des Visites, que le Comte pourroit me rendre fut donc réglé: encore mit-on à ces Visites les Conditions les plus gênantes. Tout étant ainsi arrangé, on revint à Roüen, & on ne songea plus, qu'à tout disposer pour mon Départ.

Il falloit m'en prévenir, & ne le pas faire brusquement, pour m'ôter tout Sujet de Defiance. Mais, qui auroit voulu se charger de m'apprendre cette Nouvelle, que l'on sçavoit ne pouvoir que m'attri-

ſter infiniment ? La Tendreſſe de mon Grand-Pere pour moi étoit extrême, & n'étoit balancée que par celle, qu'il avoit pour le Marquis. Il craignit d'être trop attendri par les Larmes, qu'il m'auroit vû verſer, s'il m'eut appris le Deſſein, qu'il venoit de former. Ce n'étoit point auſſi au paſſionné DE CHATEAUNEUF à m'en inſtruire, Jamais Amant eut-il le barbare Courage d'apprendre des fâcheuſes Nouvelles à celle à qui il veut plaire ? Ce fut enfin CHRISTINE ſur qui l'on jetta les Yeux. On ſçavoir, que je lui avois donné toute ma Confiance & qu'elle de ſon côtè, s'étoit arrogée le Droit de me parler avec une Franchiſe quelquefois aſſés familiére. Mon Grand-Pere la ſit donc venir, & l'inſtruiſit bien au long de ſon Projet. Il ne lui cacha même rien, ni des Arrangemens, qu'il avoit pris, ni des Motifs, qui l'avoient engagé à former le Deſſein de m'éloigner. Il tâcha enfin par l'Eſpérance des plus grandes Recompenſes, de l'engager à appuïer auprès de moi les Intérêts du Marquis. La diſſimulée CHRISTINE promit tout, & pour qu'on ne ſoupçonnât pas com bien elle étoit livrée au Comte, elle n'héſita pas de dire à mon Grand-Pere, qu'elle n'avoit rien oublié pour m'engager à prendre des

des Sentimens plus favorables pour le jeune DE CHATEAUNEUF; qu'elle s'étonnoit même comment je n'avois pas encore effacé le Comte de mon Cœur; que souvent elle m'avoit représenté, que le Marquis étoit l'unique Parti, qui me convint. „ Mais, Monsieur, *dit-elle a mon* „ *Grand-Pere*, comptez sur la Parole, „ que j'ai l'Honneur de vous donner. Je „ vais me tourner de tant de façons, que, „ ou je me trompe fort, ou Monsieur „ le Comte recevra bientôt son Congé „ dans toutes les formes. „

Il n'en falloit pas davantage pour attirer à CHRISTINE bien des Remercimens de la part de mon Grand-Pere, qu'elle quitta dans le même Moment, pour venir me rendre compte de la Commission, dont on venoit de la charger.

J'étois à m'entretenir avec le Comte, lorsqu'elle entra dans ma Chambre. Elle affecta, en se présentant à moi, un si grand Air de Contentement, que je ne dourai pas, qu'elle n'eut quelque heureuse Nouvelle à m'annoncer. Comme je sçavois, qu'elle venoit de parler à mon Grand-Pere, la prémiere Idée qui me vint, c'est que le Marquis, rebuté peut-être de mon Indifférence, étoit allé dégager sa Parole, & avoit prié le vieux Comte

Comte de permettre, que mon Amant unit son Sort au mien. Helas! que ce que j'allois apprendre ètoit bien opposé á une si flateuse Idée!

„ Allons! Mademoiselle, *me dit* „ CHRISTINE, vite nôtre Paquet, tra-„ vaillons-y promptement; car, ma Foi, „ *ajouta-t-elle*, ce n'est pas trop de deux „ Jours pour démênager. „ Je crûs d'abord, que c'étoit là une Saillie de l'enjouée CHRISTINE, qui cherchoit à m'égaïer; & comme je ne lui repondois point, elle me dit: „ Savez-vous „ bien, Mademoiselle, que ce sont des „ Choses très-sérieuses, que je viens de „ vous dire? Et ajoutez, que ce sont „ des Nouvelles très-certaines; car je „ les tiens de Monsieur vôtre Grand-„ Pere, & c'est lui, qui m'a chargé de „ venir vous les apprendre. Et ces Nou-„ velles, *repris-je*, sont.....sont, *me* „ *dit* CHRISTINE, *sans me laisser le* „ *Tems d'achever*, que dans deux Jours „ vous & moi, si vous le trouvez bon, „ nous allons être cloitrées; & il ne „ serviroit de rien de dire non, nos Pla-„ ces, si vous ne le savez pas, sont „ arrêtées, & c'est dans un Monastere, „ que l'on dit être charmant, on ne „ peut davantage. Mademoiselle CHRIS-

„ TINE, *repondis-je, m'imaginant toûjours, qu'elle ne cherchoit qu'à rire,* me feriez-vous la Grace de laisser-là toutes ces Plaisanteries inutiles, & qui m'ennuïent. Plaisanteries, dites-vous, Mademoiselle, *reprit-elle*, ah! fort bien, à vôtre Compte je plaisante? voilà en vérité ce, que je ne sçavois pas. Mais, dans deux Jours vous serez au fait de tout; car, s'il faut, que je vous l'apprenne, voilà tout le Tems, que l'on vous laisse pour faire vos Adieux à Monsieur le Comte. A moi, CHRISTINE, *reprit le Comte avec Etonnement*, à moi! Oui, Monsieur *répondit elle*, à vous-même. Les Ordres sont donnés, & ma Maîtresse & moi nous n'avons plus qu'à nous disposer à déguerpir d'ici. Mais, je vois, qu'il faut, que je vous dévelope en peu de Mots tout ce Mistere.

„ MONSIEUR le Marquis a une Tante, & c'est chés cette Tante, Abbesse d'un brillant Couvent, où l'on veut, que nous allions loger. Le But de tout cela vous le voïez, je croi, aisement. La Tante aime le Neveu, & le Neveu de cette Tante manquera-t-il d'avoir Liberté entiere de voir ma belle Maîtresse autant, qu'il souhai-

„ haitera? Mais, pour vous, Monſieur,
„ ajouta CHRISTINE *en s'addreſſant au*
„ *Comte*, jugez, ſi vous pouvez eſpé-
„ rer le même Avantage?

C'eſt alors, que le Comte & moi, déconcertés de ce, que nous venions d'apprendre, nous commençames à ouvrir de grands Yeux, qui ne diſoient rien, ſinon, que tous deux nous étions également étonnés de ce, que l'on venoit de nous dire. Nous ne ſongions pas même à ſortir de cette Eſpéce de ſtupide Surpriſe, qui nous ôtoit la Parole, lorſque CHRISTINE ajouta:

„ Mais, attendez, s'il vous plait,
„ j'ai bien encore vraiment d'autres
„ Nouvelles à vous apprendre. Vous
„ ne ſçavez peut-être pas, que je me
„ ſuis engagée à appuïer fortement les
„ Intérêts de Monſieur le Marquis au-
„ près de ma Maîtreſſe, à cette Condi-
„ tion cependant, comme vous pouvez
„ bien juger, que je n'en ferai rien:
„ mais cette Ruſe étoit néceſſaire. Par-
„ là je gagne au moins, que l'on ne ſe
„ défiera pas de mon Zêle à ſervir
„ Monſieur le Comte, & croïez, *ajou-*
„ *ta-t-elle, en lui addreſſant la Parole*,
„ que je vous ſervirai de la bonne fa-
„ çon. Mais, c'eſt ici une Epreuve,

„ comme vous voïez ; soutenez-là de „ bonne-grace. Laissez-moi le Soin „ de vous en tirer. „

„ Hé bien ! ma chere GERTRUDE ; „ *me dit le Comte, lorsque* CHRISTINE „ *eut achevé de parler*, là voilà donc „ la Fidélité du Marquis à tenir ses Pro- „ messes ! C'est donc-là comme il de- „ voit se servir du Crédit, qu'il a sur l'Es- „ prit de vôtre Grand-Pere, pour l'en- „ gager à avancer le Succès de nos Vœux ! „ Perfide Ami ! *s'écria le Comte d'un Ton* „ *menaçant & courroucé*, ouï, j'en jure, „ que bientôt.... Hé, mon Dieu ! mon „ cher Comte, *lui dis-je, l'interrompant*, „ modérez, je vous prie, ces Trans- „ ports d'une Colere un peu trop promp- „ pte. Ecoutons le Marquis avant, que „ de le condamner : peut-être n'a-t-il „ pas trempé dans les Desseins de mon „ Grand-Pere. (Et il est vrai, que ce „ n'est, que par Conjecture, que j'ai „ avancé, qu'il avoit engagé le vieux „ Comte à me renfermer dans un Cou- „ vent.) Pourquoi l'accuser d'avoir violé „ sa Parole, puisque le Tems, qu'il nous „ a demandé pour appuïer nos Intérêts, „ n'est point encore écoulé ? Pardonnons „ enfin quelque chose à la Violence de „ son Amour, & attendons tout de sa

„ Gé-

„ Générosité. Au reste, *ajoutai-je*, ce
„ n'est point vous, c'est moi, qui dois
„ parler au Marquis, & je le ferai de
„ façon à pouvoir lire ses Desseins dans
„ son Cœur. Quoi! pensez-vous, char-
„ mante GERTRUDE, que je puisse me
„ résoudre à demeurer dans une indo-
„ lente Inaction, tandisque seule vous
„ vous chargerez de surmonter les Ob-
„ stacles, qui s'opposent a nos Vœux?
„ Non, *lui répondis-je*, ce n'est pas mon
„ Dessein: mais, partagez ce Soin avec
„ moi. Allez trouver mon Grand Pere,
„ rappellez-lui nos Engagemens & les
„ siens, faites-le resouvenir de cette
„ Promesse si souvent réïtérée, qu'il m'a
„ faite, de ne point me gêner dans mon
„ Choix, tachez enfin de le fléchir par
„ vos Prieres, &, s'il le faut, par vos
„ Larmes.„

Le cher Comte, dont la Docilité à suivre mes Avis étoit extrême, n'hésita pas à aller se jetter aux Pieds de mon Grand-Pere, tandis que de mon côté je fus avertir le Marquis, que j'avois à lui parler. L'Amour lui prêta des Ailes; ainsi il ne tarda pas à se rendre à mes Ordres.

J'avois à sonder ses Sentimens, & j'y donnai tous mes Soins. J'examinai donc d'abord, si dans son Air il n'y

auroit pas quelque chose d'inquiet & d'embarrassé, qui me fit connoître, qu'il fut l'Auteur du Dessein, que mon Grand-Pere avoit formé, de m'éloigner du Comte, & je me proposai sur tout de l'embarrasser par les différentes Questions, que j'avois à lui faire.

Il vint donc, &, dèsqu'il m'eut salué, je lui dis: „Vous ne vous atten-„ diez peut-être pas, Monsieur, que „ j'aurois recours aujourd'hui à vôtre „ Protection. A ma Protection! *reprit-„ il, en reculant deux Pas avec un Air „ de Surprise.* Vous, Mademoiselle, „ avoir recours à ma Protection! Oui, „ *repris-je*, & j'ajoute de plus, qu'elle „ m'est nécessaire, on ne peut davan-„ tage. Vous avez, *continuai-je*, une „ Tante, Abbesse, je croi à ce que l'on „ vient de me dire. On me condamne „ à avoir besoin de ses Bonnes-Graces, „ il faut que vous me les ménagiez.„

Je remarquai, que ces Paroles: *Abbesse, je croi*, suivies de ces autres, *on me condamne* ...... prononcées d'un Ton où il y entroit peut-être autant de Dédain, que d'Indignation, commencérent à embarrasser le Marquis; & ce ne fut qu'avec un Air un peu déconcerté, qu'il me repondit: „Elle seroit trop „ heu-

„ heureuſe cette Tante, *me dit-il*, Ma-
„ demoiſelle, ſi elle pouvoit mériter les
„ vôtres. Ho! *repris-je*, il ne s'agit
„ point ici de Complimens, venons au
„ fait, je vous prie. Me feriez-vous
„ la Grace de me dire ſi mon Grand-
„ Pere ne vous a point fait part de cer-
„ tain Deſſein, qui me regarde, & qu'il
„ vient de former. Mais, *me répon-*
„ *dit le Marquis, dont l'Embarras aug-*
„ *mentoit chaque fois, qu'il étoit obligé de*
„ *parler*, il a bien pû m'en toucher
„ quelque choſe. Fort bien, *repris je*;
„ me voilà en vérité, on ne peut mi-
„ eux, inſtruite. Hé! Monſieur le Mar-
„ quis, *ajoutai-je*, ſongez, que ce n'eſt
„ point ce, que l'on vous a pû dire;
„ mais ce que l'on vous a dit, que
„ je vous demande, & que je voudrois
„ ſçavoir. Mais, Mademoiſelle, *me*
„ *dit-il*, ſi vous en êtes déjà inſtrui-
„ te. Et c'eſt, Monſieur, *lui répon-*
„ *dis-je d'un Ton vraiment courroucé &*
„ *en lui jettant des Regards menaçants*,
„ parce que vous le ſoupçonnez, que
„ moi, à mon tour, je ſupçonne ai-
„ ſément quel peut-être l'Auteur de ce
„ Deſſein, dont je parle. Mais c'eſt à
„ lui, faire voir le Succés, qu'il en peut
„ eſpérer. Hé! c'eſt moi peu-être,

„ Mademoiselle, *me dit-il*, que vous
» pouvez croire coupable. Souffrez,
» Monsieur, *lui répondis-je*, que je ne
» vous en dise pas davantage, l'Avenir
» me convaincra, si je me suis trompé
» dans mes Conjectures. Et c'est aussi
» sur l'Avenir, *reprit le Marquis*, que je
» me répose, pour être justifié de ces
» Supçons, dont la délicatesse de mon
» Amour s'offense. Je le souhaite, Mon-
» sieur, *lui répondis je*, autant pour
» vôtre Gloire, que pour mon Repos;
» &, si mon Estime vous est chere, son-
» gez, que ce n'est, que par la Géné-
» rosité & la Grandeur des Sentimens,
» qu'on peut la conserver. Et c'est par-
» là aussi, *reprit-il*, que je travaillerai
» à la mériter. „

Nous n'avions pas besoin, je croi, le Marquis & moi d'autre Eclaircissement. Son Embarras, qu'il n'avoit pû cacher, sembloit autoriser mes Supçons; & les Sentimens, que je lui avois fait paroître, lui marquoient assés le peu de Fruit, qu'il pouvoit espérer du Projet, dont je le croïois l'Auteur. Je le priai cependant, avant, qu'il me quitta, de dire à mon Grand-Pere, que, pleine de Respect pour ses Ordres, je me ferois une Gloire de les suivre, & que, dès-

qu'il

qu'il me les auroit fait ſavoir, je ſerois prête à partir.

Mais, j'avois auparavant à ſavoir ce, que le Comte auroit à m'apprendre. Je l'attendois avec une extrême Impatience, lorſque je le vis enfin arriver. Helas! il n'étoit pas neceſſaire, que je lui demandaſſe, s'il avoit réüſſi à faire ſuſpendre l'Arrêt, qui avoit été prononcé contre nous. La Triſteſſe, qui paroiſſoit peinte ſur ſon Viſage, ſes Yeux gros encore des Pleurs, qu'il avoit verſés, ne me firent, que trop comprendre, que mon Grand-Pere étoit demeuré inéxorable.

„ C'en eſt fait, mon aimable GER-„ TRUDE, *me dit le Comte en m'abor-„ dant*, mes preſſantes Sollicitations, „ mes Larmes, mes Prieres, tout a été „ inutile. Demain eſt le jour fatal deſtiné „ à vôtre Départ. Mais, ce Départ, *re-„ pris-je*, n'eſt pas peut-être ce, qu'il „ y a de plus effraïant pour nous. N'y „ a-t-il pas quelque Malheur plus grand, „ dont nôtre Amour ſoit menacé. Vous „ avez parlé à mon Grand-Pere de nos „ Engagemens, vous lui avez rappellé „ la Parole, qu'il m'a donnée, me laiſ-„ ſe-t-il cette douce Eſperance, que „ je pourrai diſpoſer de ma Main? Ne „ paroît-il pas vouloir géner ma Liberté?

„ Non, *me répondit le Comte*, ses Sen-
„ timens ne me semblent point chan-
„ gés. J'oserois même me flatter, que
„ m'honnorant, comme il le fait, de
„ ses Bontés, il n'y a guéres, que la Pa-
„ role, qu'il a donnée au Marquis, qui
„ l'empéche de couronner nos Vœux.
„ Mais, avant, que nous touchions à
„ ce Moment heureux, que de criti-
„ ques Epreuves n'aurons-nous pas en-
„ core à essuïer! Ah! chere GERTRU-
„ DE, *continua le Comte d'un Ton crain-
„ tif, & qui marquoit, qu'il avoit peine
„ à m'ouvrir son Cœur*, si j'osois espé-
„ rer, que vous ne vous opposassiez pas
„ à mes Desseins! Ah! parlez, je vous
„ prie, *lui dis-je*; hé quoi! pourriez-
„ vous encore douter, que je ne puis
„ avoir d'autres Vûës, que les vôtres?
„ Hé bien! *me répondit il*, c'est dans
„ cette Occasion, où j'ose vous en de-
„ mander une Preuve. Vous sçavez, *me
„ dit-il*, que nous avons eu l'Aveu de
„ nos Parens pour former les Liens, qui
„ doivent nous unir; celui de vôtre
„ Grand-Pere vous paroîtroit-il d'une
„ Nécessité indispensable à obtenir, ou
„ sont-ce les grands Biens, que vous
„ en espérez, qui doivent reculer le
„ Succès de nos tendres Vœux? N'est-ce
„ pas

„ pas affés, que nous foïons affurés, „ comme nous le fommes, de pouvoir „ goûter conftament dans ma Patrie les „ Douceurs d'un Sort heureux, & j'o„ ferois même dire, brillant? Ah! cher „ Comte, *lui dis je, en l'interrom-* „ *pant, parce que je prévis d'abord où* „ *il en vouloit venir*, ne m'en dites pas, „ je vous prie, davantage. Ce, que „ vous venez de me propofer, me prou„ ve affés la Violence de vôtre Amour, „ mais, fouffrez, que je puiffe accor„ der le mien avec mon Devoir. Af„ furés, que l'on ceffera de combattre „ nôtre Amour, avant que nous cef„ fions de nous aimer, fouffrons, fans „ murmure & fans fonger à nous por„ ter à des Extrémités dangereufes, les „ Traverfes, qui contrarient nos Vœux, „ & efpérons, que nous en verrons bien„ tôt la Fin. „

Le Comte n'infifta pas davantage fur ce Point, & ne parla plus enfuite, que des Arragemens, que nous aurions à prendre pour qu'il pût me continuer fes Vifites.

Christine, qui nous écoutoit, fe garda bien de laiffer échaper cette Occafion, qu'elle avoit, de fe mêler dans la Converfation. „ Ho! *nous dit-elle*,

 „ pour

„ pour les Visites, c'est un Point, dont
„ je me charge. Je n'ai pas, je croi,
„ demeuré deux Ans dans des Couvents
„ pour n'en pas savoir toutes les Allu-
„ res. C'est un joli Païs au moins, que
„ celui-là, & où il se passe chaque jour
„ mille petites Scènes, les plus amu-
„ santes du Monde. C'est véritablement
„ dommage, que l'on en dérobe la Con-
„ noissance au Public. Cela ne laisse-
„ roit pas, que de l'amuser infinement.
„ Mais, Monsieur le Comte, *ajouta-t-*
„ *elle, en lui addressant la Parole*, re-
„ posez-vous hardiment sur mes Soins,
„ & croïez, que Monsieur le Marquis
„ n'aura pas aussi beau, qu'il se l'ima-
„ gine. Madame l'Abbesse a beau être
„ pour le Neveu, nous verrons, qui de
„ vous, ou de lui, cedera la Place à
„ l'autre. „

L'officieuse, mais babillarde CHRISTINE n'auroit de longtems cessé de parler, si je ne l'avois interrompue en prenant la Parole pour le Comte & en la remerciant de la Protection, quelle vouloit bien lui accorder : & quoique ce Terme de *Protection*, ne fut pas de son Goût, ce fût-là cependant une petite Raillerie à laquelle elle me fit la Grace de ne pas vouloir répondre.

Me

Me voïant à la veille de mon Départ, j'étois furprife, que mon Grand-Pere ne m'eut pas encore inftruit par lui-même de fes Volontés. Je prévoïois, qu'il me revenoit un petit Entretien avec lui, dont pour tout l'Or du Monde je n'euffe pas voulu le tenir quitte, parce que j'étois bien réfolue à ne lui rien déguifer de mes Sentimens.

Le Moment enfin de cet Entretien fi attendu arriva. Le vieux Comte fut même affés gracieux pour ne pas me faire avertir, que j'allaffe lui parler. Malgré fon grand Age, qui lui faifoit prefque toûjours garder la Chambre, il voulut bien prendre la Peine de venir lui-même dans mon Appartement. Je lui devois bien des Remercimens pour une pareille Vifite, & je croi, que je lui en fis de façon à le rendre content. Mais, mon petit Cœur avoit auffi à fe décharger, & je le fis fi bien, que ne fentis enfuite plus rien, qui le gênât.

Ce Couvent, où j'allois être enfermée, ne me plaifoit point du tout. Outre, que ma Vivacité me rendoit toute Retraite odieufe, pouvois-je ne pas voir, que, quel-ques Mefures que nous priffions, le cher Comte & moi nous ne pouvions nous promettre la même Facilité de nous voir & voilà ce

qui plus, que tout le reste, me révoltoit. Mon Grand-Pere eut beau me proposer cent Raisons différentes pour me faire approuver son Dessein, aucune ne pût me convaincre.

„ Hé! Monsieur, *lui dis-je*, pourquoi vous abbaisser ainsi avec moi jusqu'à chercher des Raisons pour justifier vos Desseins? Ne suffit-il pas, que vous m'aïez fait la Grace de m'instruire de vos Volontés, pour que vous soïez assuré de mon Empressement à m'y conformer. Mais, Monsieur, *ajoutai-je*, ne vous offenserai-je point, si je prends la Liberté de vous dire, que, si toûjours je dois conserver le même Respect pour vos Ordres, toûjours aussi je conserverai pour le cher Comte ces mêmes Sentimens, que vous me connoissez, & qui ont été autorisés par l'Aveu de ceux, qui m'ont donné le Jour? Non, ma chere Enfant, *me dit-il, en m'embrassant*, non, je ne vous défendrai point d'aimer le Comte. Peut-être, pour vous accommoder à mes Vûës, serois-je bien aise, que vous pûssiez fixer ailleurs vôtre Choix; mais je vous ai promis de ne le point gêner, & je ne le gênerai point. Continuez

„ ce-

„ cependant à répondre par vos Poli-
„ tesses aux Soins, que vous recevez du
„ Marquis. Il sera assidu à vous voir,
„ vous m'obligerez, si vous paroissez
„ sensible à ses Assiduités. Mais, com-
„ ment donc, Monsieur, *répondis-je*,
„ quoique renfermée dans un Couvent le
„ Marquis pourra ne rien retrancher du
„ Nombre des Visites, qu'il me ren-
„ doit? Sans doute, *ajoutai-je tout de sui-*
„ *te*, que le Comte aura la même Li-
„ berté? Ho! pour le Comte, *me ré-*
„ *pondit mon Grand-Pere*, peut être y
„ aura-t-il quelques Mesures différentes
„ à prendre; mais tout cela se rêglera
„ avec Madame l'Abbesse. „

Il ne me fut pas difficile de conjecturer de-là ce, que j'avois à esperer & à craindre: & je ne me trompai point. Le Secours cependat de la zélée CHRISTINE me rassuroit, & en effet in ne me fut pas inutile.

Le Moment enfin de nôtre Départ arriva, & quoique le Couvent, où je devois être conduite, ne fut éloigné, que de quelques Lieuës, de Rouën, on régla cependant, pour éviter les Chaleurs du milieu du Jour, que nous partirions avant le Lever du Soleil. CHRISTINE & moi montâmes en Carrosse, & mon Grand-

Grand-Pere, le Marquis, & le Comte, nous accompagnérent à Cheval.

Nous voilà donc en chemin; mais à quel Terme ce Chemin devoit-il aboutir? Cette seule *Idée* devoit être pour moi le Sujet de mille accablantes Reflexions, & il ne falloit rien moins, que l'amusant Enjouëment de la CHRISTINE, pour m'en distraire. Aussi, comme elle ne me vit que trop disposée à me livrer à une Humeur sombre & réveuse, dèsque nous fumes montés en Carrosse, elle commença à enfiler cent Contes différents, quoique tous, plus facétieux les uns, que les autres, ils me divertirent au point, que je ne pouvois pas me plaindre d'avoir eu pendant quatre Heures un seul Moment d'Ennui; & ce ne fut, qu'à la Vuë de la triste Demeure où l'on me conduisoit, que je commençai à ne plus prêter d'Attention aux Histoires amusantes de CHRISTINE.

„ Le voilà donc, *lui dis-je*, ce Mon-„ de nouveau, que je vais habiter? Hé-„ las! qu'y verrai-je, qui ne soit pour „ moi un Sujet d'Ennui? Qu'y enten-„ drai-je, qui puisse me plaire autant, „ que les tendres & aimables Entretiens, „ que j'avois avec le cher Comte? Ho! „ pour cela, *me répondit* CHRISTINE,

je

„ je croi bien, qu'il y aura quelque
„ petite Différence ; mais auſſi n'allez
„ pas vous imaginer, que le Païs, où
„ nous allons, ſoit affreux à faire
„ peur.

„ D'abord vous y trouverez nombre
„ de petites Figures jolies, mais jolies
„ à faire plaiſir, dont le continuel Ba-
„ bil peut amuſer quelque fois, &
„ quelque fois auſſi ennuïer. Car il
„ eſt bon de vous dire, que là veil-
„ les & jeunes ne déparlent point: &
„ ſi vous voulez ſavoir le Tems, où
„ l'on parle le plus, c'eſt le Tems, où
„ l'on devroit parler le moins. Peut-
„ être croïez-vous, que dans ce Mon-
„ de nouveau, (puiſqu'il vous plait de
„ l'appeller ainſi) l'on ignore les Cou-
„ tumes, les Modes, les Uſages de
„ celui, que nous quittons? Ho! c'eſt-
„ ce, que l'on y fait le mieux. Il eſt
„ vrai, qu'à l'extérieur l'on crie un
„ peu contre, & qu'on les condamne,
„ mais chacune, à bon compte, ſelon ſa
„ petite Façon, ne laiſſe pas, que de les
„ ſuivre. Une Guimpe, par éxemple,
„ un Voile, il y a de l'Art à les placer
„ avec grace; & l'on ne manque pas
„ de ſe piquer, que l'on y réüſſit mieux
„ qu'une autre. L'on peut dire enfin, que

la

„ la Toilette eſt, pour une jeune None „ aimable, l'Affaire la plus intéreſſante, „ & qui ne demande pas peu de Tems „ & de Soin. Mais, je m'apperçois, „ *ajouta-t-elle*, que je prends ici une „ Peine aſſés inutile; car vos Yeux ne „ traderont pas à vous en apprendre „ bien plus, que je ne pourrois vous en „ dire. „

CHRISTINE parloit encore, lorſque l'on vint m'aider à deſcendre de Carroſſe. C'eſt alors, que, par quelques Soupirs, accompagnés de tendres Regards, que je jettai au Comte, je lui exprimai le Regret, que j'avois de m'éloigner de lui. Madame l'Abbeſſe, qui étoit à la Porte, me reçut entre ſes Bras, m'embraſſa tendrement, & voulut bien prendre la Peine de me conduire ellemême dans l'Appartement, qui m'avoit été préparé. Peut-être aurois-je pû prendre plaiſir à en admirer la charmante Propreté, qui avoit été même pouſſée à l'excès, ſi j'avois été moins livrée à ma Triſteſſe. Mais, mes Yeux cherchoient le cher Comte, & ils pleuroient de ne pouvoir le trouver. Madame l'Abbeſſe s'en aperçut, & elle me dit: „ Ne contraignez point vos Larmes, „ Mademoiſelle. (Et il eſt vrai, que je

„ pa-

„ paroiſſois alors me faire violence, pour „ n'en pas répandre.) Il n'eſt pas étonnant, que vôtre bon Cœur vous en „ faſſe verſer ; mais croïez, que nous „ donnerons tous nos Soins à les eſſuïer, & que nous ſommes trop ſenſibles „ à l'Honneur, que nous avons de vous „ poſſéder, pour rien oublier de tout „ ce qui pourra vous rendre ce Séjour „ moins ennuïeux. „

Il me falloit un Remerciment, & je le fis le moins mal, que ma Douleur put me le permettre. On en parut content, du moins me valut-il encore quelques Careſſes de la part de Madame l'Abbeſſe, qui, après m'avoir donné mille nouvelles Aſſûrances de ſon Amitié & de l'Empreſſement, que l'on auroit dans toute ſa Communauté à prévenir mes Deſirs, me demanda, ſi je n'étois point fatiguée, & ſi je voulois repoſer un moment, ou ſi j'aimois mieux venir avec elle dans ſon Parloir, où j'étois attenduë. Quelque beſoin, que j'euſſe de Repos l'on peut coire, que je le ſacrifiai volontiérs au Plaiſir, que devoit me cauſer la Vûë du cher Comte. Je croi même, que Madame l'Abbeſſe, qui étoit déja inſtruite de mon Inclination, ne doutoit pas du Parti, que je pren-

prendrois, puisque, sans attendre ma Reponse, elle commença à me prendre par la Main, & à me conduire avec elle.

Me voilà donc pour la prémiere fois de ma Vie obligée de parler à travèrs des Grilles, qui me separoient de mon Grand-Pere, du Marquis, & du cher Comte; car, c'étoient eux, qui m'attendoient au Parloir. Je ne sais, quel Air de Gêne & de Contrainte ces malheureuses Grilles donnent aux Paroles, mais les miennes s'en ressentoient si fort, que je paroissois avoir peine à parler. Cette Gêne même s'étendit jusques sur ma Figure, qui devoit paroître bien déconcertée: mais, l'Experience m'a fait connoître dans la suite ce, que peut la Force de l'Habitude; car, je me souviens, que jamais Discours plus vifs, plus passionnés, & plus tendres, que ceux, que je tins, quelque tems après, au cher Comte à travèrs de ces mêmes Grilles. Je suis même assûrée, que c'est parce qu'elles gênent la Tendresse, qu'elles la rendent plus animée.

Mais, je reviens à la Compagnie, qui m'attendoit. Dèsque mon Grand-Pere m'eut aperçuë, il me demanda, si j'étois contente du petit Appartement, que je

je devois occuper. „ Il faudroit, *lui*
„ *répondis-je*, Monſieur, pour que je
„ ne m'en accommodaſſe pas, que je
„ fuſſe d'un Goût bien difficile à con-
„ tenter. Mais, *ajouta-t-il*, à vuë
„ d'œil jugez-vous, que cette charman-
„ te Retraite ne vous ennuïra point.
„ L'on m'a bien promis au reſte, que
„ l'on donneroit tous ſes Soins pour
„ vous en rendre le Séjour agréable, &
„ ſouvenez-vous, que je ne veux, que
„ vous y demeuriez, qu'autant de Tems,
„ que vous ne vous y déplairez point.
„ Peut-être eſt ce-là un peu trop nous
„ promettre, *reprit Madame l'Abbeſſe*,
„ *en s'addreſſant à mon Grand-Pere*;
„ car, ſur ce pied-là, nous pouvons e-
„ ſpérer de ne jamais perdre Mademoi-
„ ſelle, du moins nous ferons nous tou-
„ tes une agréable Etude de ſon Plaiſir.
„ Ce ſont-là, Madame, *répondis-je*,
„ des Bontéz, dont je ne ſuis point aſſû-
„ rement digne, mais que je tâcherai
„ de mériter par mon Ardeur à ne me
„ régler jamais, que ſur vos Volontés.

La Converſation devint enſuite géné-
rale, & ce fut d'abord par les Nouvelles
Déhors, que l'on débuta. L'on en dit
tant & de toutes les façons, que ce pré-
mier Entretien auroit ſuffi pour me con-
vaincre,

vaincre, que c'eſt dans un Parloir, qu'une Perſonne, empreſſée de ſçavoir tout ce qui ſe paſſe dans une Ville, doit aller, ſi elle veut ſatisfaire ſa Curioſité: car, point de Religieuſe, qui ne puiſſe être regardée comme une véritable Gazette vivante & toûjours également menteuſe, puiſque la Démangeaiſon de parler, qui eſt extrême dans toute None, fait que, plutôt que de ſe taire, elle dit indifféremment, & ce que'elle ſçait, & ce qu'elle ne ſçait pas.

J'ai oublié de dire, que Madame l'Abbeſſe avoit emmené avec elle, pour que la Converſation ſans doute eut plus d'Enjouëment, deux Meres Anciennes, très-vénérables par leur Age, mais fort importunes par leur Babil. Je me dédommageois de l'Ennui, que j'avois à les entendre par le Plaiſir, que nous avions le Comte & moi de nous entretenir enſemble. Il eſt vrai, qu'il n'y avoit, que nos Yeux, qui parlaſſent, mais ils tenoient un Langage aſſés tendre, pour ne pas nous en laiſſer deſirer un autre.

Comme je n'étois guéres encore au fait des Coutumes Monacales, je ne me flattois pas, que je deuſſe avoir la Joïe de diner encore avec l'aimable Comte. Ain-

Ainſi, ce fut avec une agréable Surpriſe, que je vis, que l'on ſe diſpoſoit à mettre le Couvert dans le Parloir. Bon, me diſois je en moi-même, ce ſeront-là quelques Heures retranchées de celles, que j'aurois été obligée de donner à l'Ennui.

L'on ſervit enfin, & ce fut avec une Propreté, une Delicateſſe, & un Goût, qui ne peut ſe trouver, que dans un Repas apprêté par des Mains dévotes. Madame l'Abbeſſe cependant ne laiſſoit pas, que de s'excuſer ſur la prétenduë mauvaiſe Chere, qu'elle nous faiſoit, tandis qu'elle triomphoit en ſecret, & qu'elle ne pouvoit cacher la Joïe, que lui cauſoient les Louanges, qu'elle recevoit pour ſa Maniere de traiter.

Malgré le peu d'Envie, que j'avois de manger, il fallut cependant me faire quelque Violence pour exciter par mon Exemple l'Appétit du cher Comte, qui, ne mangeant point, paroiſſoit un peu embarraſſé de la Figure, qu'il auroit eu à faire à Table. La Fin du Repas étoit aſſûrement ce qui devoit m'en plaire davantage, mais il me plut par un Divertiſſement d'autant plus amuſant, que je n'avois aucun lieu de m'y attendre.

Je ne ſçais, ſi ce fut de CHRISTINE, que

que l'on apprit, que les belles Voix & les Instrumens me plaisoient infiniment, mais enfin on le sût, on voulut, que j'eusse le Plaisir d'entendre un Concert charmant. Sans doute, que l'on en avoit demandé l'Agrément à Madame l'Abbesse, & ce fut pour elle une petite Occasion de me procurer quelques Momens de Joïe, dont elle profita volontiérs.

Nous vimes donc entrer, lorsque l'on se disposoit à sortir de Table, six jeunes Nones aimables, & faites véritablement pour plaire, & qui toutes avoient la Phisionomie la plus gracieuse & la plus avenante. Elles me plurent enfin de façon, que je ne pouvois m'imaginer, que ce fut de leur plein Gré, que de jeunes Personnes si aimables eussent pû se resoudre à venir s'ensévelir toutes vivantes dans une sombre & obscure Retraite. Leur Sort excita ma Pitié, parce que je ne les regardois, que comme autant de Victimes infortunées de l'Avarice & de l'Ambition de leurs Parens, & peut-être ne me tormpai-je pas. Mais, je reviens au Plaisir, qu'elles vouloient nous donner.

Après qu'elles eurent fait un petit Compliment gracieux à la Compagnie, & que chacune d'elle m'eut embrassée,

trois

trois commencérent à nous faire entendre les Voix les plus douces, les plus harmonieuſes, & les plus touchantes du Monde, tandis que les autres touchoient de divers Inſtrumens, mais avec une Propreté & une Délicateſſe infinie. Je remarquai avec plaiſir, que ce, que j'entendois, faiſoit ſur le Cœur du Comte la même Impreſſion, que ſur le mien. C'étoit un Dialogue de deux jeunes Amans, qui ſe juroient une Fidélité conſtante. Je ne ſais, ſi c'étoit par la Connoiſſance, que l'on avoit des Diſpoſitions de nos Cœurs, ou ſi ce fut par hazard, que l'on avoit choiſi un Sujet, qui les exprimoit ſi bien.

Le Plaiſir de la Muſique fut ſuivi de celui de la Promenade, & c'étoit-là encore un Plaiſir inattendu pour moi. Comme il n'y avoint point de Clôture dans le Couvent, parce qu'on y travailloit à un grand Bâtiment, Madame l'Abbeſſe invita les Meſſieurs à venir faire quelques Tours de Jardin. Y eut-il jamais Invitation, qui me fut plus agréable! C'étoit-là un Entretien ineſpéré, qui me revenoit avec le cher Comte; & jamais je ne me ſentis plus diſpoſée à en bien profiter.

Peut-être la Bienſéance vouloit-elle, que je fiſſe compagnie à Madame l'Ab-

besse ; mais, ces sevéres Loix de la Bienséance, ne croit-on pas, quelque fois pouvoir s'en dispenser, lorsque l'Amour en doit trop souffrir ? Ainsi, sans trop d'Affectation cependant, nous trouvâmes moïen le Comte & moi de nous séparer insensiblement du reste de la Compagnie.

Nous avions trop de choses à nous dire pour savoir par où commencer. C'etoient toûjours les Soupirs, qui entamoient nos Discours, & ceux, qui nous échaperent dans ces Momens, furent plus tendres & plus frequents, que de coutume. L'un & l'autre nous entendions leur Langage, & que de choses tout à la fois ne disoient-ils pas ! C'étoit cependant alors le Regret, que nous avions de nous quitter, qu'ils exprimoient le mieux.

„ Ah ! ma chere GERTRUDE, *me dit*
„ *le passionné Comte, après que nous eûmes gardé pendant quelque tems le*
„ *Silence*, helas ! que vais-je devenir !
„ Ah ! puis-je y songer sans frémir !
„ Quoi ! mes Yeux, accoutumés au doux
„ Plaisir de nous voir toûjours, vont
„ bientôt vous chercher vainement, ils
„ ne vous retrouveront plus. „

„ Hé bien ! cher Comte, *lui répondis-je,*

„ *je*, tâchons l'un & l'autre de trouver,
„ quelque Consolation à nos Maux. Vous
„ vous entretiendrez de mon Idée, & je
„ ne m'occuperai que de la vôtre. Vous
„ entendrez les tendres Protestations,
„ que je vous ferai de mon Amour, &
„ j'entendrai celles, que vous me ferez
„ de vôtre Constance. Vous vous direz
„ mille fois en vous-même: Oui, ma
„ tendre GERTRUDE, autant affligée
„ de mon Absence, que je le suis de la
„ sienne, en compte tous les Momens.
„ Comme moi, elle se plaint de leur
„ cruelle Lenteur, & comme moi, elle
„ ne se console, que par le doux Espoir,
„ que nous avons de nous revoir bientôt.
„ Mais, peut-être helas! que ce *bien-*
„ *tôt*, *reprit le Comte*, se sera longtems
„ attendre, & avant qu'il soit arrivé,
„ que de Larmes, que de Soupirs, ne
„ va-t-il pas me couter! Non, non,
„ cher Comte, *repris-je*, espérons, que
„ ce Moment n'est pas bien reculé. C'est
„ avec Madame l'Abbesse, que l'on doit
„ régler les Visites, que vous pourrez
„ me rendre. Dans deux jours je vous
„ promets des Nouvelles, qui vous ap-
„ prendront, & les Mesures, que l'on
„ aura prises, & sur quel pied seront
„ ici les choses. Je ne vous cacherai

„ pas cependant une chose, qui commence à m'iniquiéter. C'est avec peine, que j'envisage les Importunités, que j'aurai à souffrir du Marquis.„

„ Outre l'Appuï de Madame l'Abbesse, dont il est assuré, le Voisinage encore (car son Château n'est pas éloigné de ce Couvent) lui donnera sans doute une grande Facilité de multiplier ses Visites. Mais, ou les vôtres pourront être aussi fréquentes, ou je le recevrai de façon à ne le rendre guéres content de celles, qu'il me rendra. Non, non, ma chere GERTRUDE, *me répondit le Comte*, non, je ne mérite pas, que vôtre Amour vous expose aux petites Mortifications, que vous auriez peut-être ici à essuïer, si vous vous fassez quelque violence pour souffrir sans murmure, les Importunités du Marquis. Mais, charmante GERTRUDE, *ajouta-t-il*, si ces Importunités vous effraïent si fort, quoi de plus facile, que de vous en affranchir? Pourquoi craindre de nous assûrer dans ma Patrie un Bonheur, que nous ne pouvons peut-être espérer ici, ou que nous ne pouvons nous promettre qu'après les longues & ennuïeuses Epreuves, où aura été

„ mise

„ mise nôtre Constance ? Ah ! cher Com-
„ te, *lui répondis-je*, vous connoissez
„ mes Sentimens, ne me parlez plus,
„ je vous prie, d'un Projet, que je
„ ne croi pouvoir accorder avec mon
„ Devoir. Souffrez, que je m'épargne
„ les Reproches, que j'aurois à me fai-
„ re, si je l'avois moins consulté, que
„ mon Amour.

Je lui réïtérai encore les Promesses, que je lui avois faites, qu'avant deux jours il auroit de mes Nouvelles, & nous nous rejoignîmes ensuite à la Compagnie. Le Marquis, qui n'avoit pû encore me parler, voulut m'en détacher, pour avoir un Entretien particulier avec moi. Mais, outre que mon Cœur ne parloit pas en sa faveur, comme en celle du Comte, quel auroit été le Sujet de nôtre Conversation ? Peut être n'avois-je, que des Reproches à lui faire, & je voulus les lui épargner. Il me falloit cependant quelque Prétexte pour lui rendre suportable le Refus, que j'avois à lui faire ; mais ces Prétextes manquent-ils jamais, lorsque c'est à l'Amour à les trouver ? Je savois, que peut-être étois-je intéressée à ne pas mortifier le Marquis, mais je me ressouvenois encore plus, que je devois ne pas attrister le Comte,

& ne l'auroit-il pas été, si livré, comme je devois l'être, à la Douleur, que devoit me causer son Départ, j'avois donné quelques Momens à m'entretenir avec son Rival?

On fit donc encore quelque Tour de Promenade, pendant lesquels la Conversation n'eut rien de particulier, que ce que le Comte & moi pûmes nous dire par nos Regards & nos Soupris; & c'est dans les Adieux sur-tout, où leur Langage dit des choses bien plus tendres, que les plus passionnés Discours.

Il y avoit déjà près de deux Heures, que l'on se promenoit, & il fallut enfin se séparer. Mon Grand-Pere & le Comte prirent le Chemin de Rouën, & le Marquis celui de son Château. Je donnai quelques Larmes, & tandis que je faisois des Efforts pour les retenir, je me consolois par l'Esperance, que j'avois d'en pouvoir répandre à mon aise, lorsque seule, renfermée dans ma Chambre, je n'aurois pour témoin de mes Foiblesses, que la seule CHRISTINE. Peut-être les Religieuses, qui nous faisoient compagnie, furent-elles assés bonnes pour croire, que les Larmes, que je versois, je les donnois au Départ de mon Grand-Pere; mais, que les Liens

de

de l'Amour sont bien plus forts, que ceux du Sang ! Songe-t-on à pleurer l'Eloignement d'un Parent, lorsque l'on a à pleurer celui d'un Amant tendrement chéri ?

„ Hé bien ! ma chere GERTRUDE, „ *me dit Madame l'Abbesse*, voilà des „ Adieux, qui vous coutent bien des „ Larmes ; mais, pour vous consoler, „ attendez tout du Soin, que nous au- „ rons de les essuïer. Peut-être ne re- „ gardez vous cette Retraite, que com- „ me un Exil affreux ; rassûrez-vous ce- „ pendant, & croïez, que les Plaisirs ne „ sont pas bannis de ce Séjour. Je ne „ mettrai d'abord auprès de vous, que „ des Personnes dont la Compagnie puis- „ se vous plaire infiniment, & pour com- „ mencer à tenir ma Parole, je veux, „ que vous fassiez connoissance avec Mon- „ sieur nôtre Directeur. C'est un Hom- „ me d'un vrai Mérite, & vos petits „ Chagrins seroient bien opiniâtres, s'ils „ pouvoient tenir contre les amusantes „ Saillies de son Esprit enjoué. „

C'étoit en m'accompagnant jusques à ma Chambre, que Madame l'Abbesse me tenoit ces consolants Discours. N'y avoit-il pas bien-là assûrément de quoi me tranquiliser ? Les Entretiens, que

j'avois avec un Amant aimable, devoient être remplacés par ceux d'un Moine crasseux. C'est sur l'Idée, que j'ai prise de celui-ci, que j'ai réglé celle, que je pouvois avoir de tous ceux de son Etat; & je me suis couvaincuë dans la suite, que cette Régle de Jugement n'étoit certainement point fausse.

On me laissa la Liberté de me renfermer seule chez moi, & c'étoit-là l'unique Consolation, que ma Douleur demandoit. J'avois même tant de choses à me dire à moi-même, que peut-être aurois-je souhaité, que CHRISTINE eut voulu me laisser livrée à toutes les Pensées, qui devoient m'occuper. Mais, son Zêle extrême pour moi lui faisoit trop partager mes Chagrins pour ne pas chercher à m'en distraire. Ainsi, je ne fus pas plutôt rentrée, que, sans faire attention, que ma Douleur ne me permettoit guéres de l'entendre, elle commença à m'addresser la Parole, & voulut me faire part des Découvertes, qu'elle avoit faites. „ Je vous en avois bien averti, *me dit-„ elle*, qu'une None est un Animal bien „ secret. On avoit défendu à toutes de „ vous faire connoître, que l'on ne vous „ avoit conduit ici, que pour favoriser „ les Desseins, que le Marquis a sur vôtre

„ vôtre Cœur, & aucune, qui n'ait dé-
„ jà pris soin de m'en instruire, & tou-
„ tes, s'il vous plait, sous la même
„ Condition, qui est, que je leur gar-
„ derois le Secret. Non, ma chere
„ CHRISTINE, *lui répondis-je*, cette
„ Nouvelle n'a rien, qui me surprenne;
„ car, sans beaucoup de Pénétration,
„ j'ai pû aisément juger, que les Vûës
„ de mon Grand-Pere n'avoient point
„ d'autre But. Mais, quel Fruit en ti-
„ rera-t-il? Qu'il soit assûré, que les
„ Efforts, qu'il fait pour m'engager au
„ Marquis, ne serviront qu'à m'attacher
„ toûjours plus au cher Comte. Ho!
„ de cela, *me répondit* CHRISTINE,
„ je n'en doute point du tout. Je con-
„ nois vôtre petit Cœur, & ce n'est pas
„ dès aujourd'hui, que je sais la Con-
„ stance dont il se pique.„

„ Mais, raisonnons un peu. Ce cher
„ Comte, vous ne voulez pas sans dou-
„ te être toûjours privée du Plaisir de
„ le voir, & l'on ne paroît guéres dispo-
„ sé ici à souffrir ses Visites. Mais,
„ pour Monsieur le Marquis, ha! c'est
„ une autre chose; il sera toûjours le
„ bien-venu. L'on vient même de me
„ dire, que dès demain il doit commen-
„ cer à venir ici vous faire sa Cour.

 „ Et

„ Et demain, *répondis je*, je saurai ses „ Intentions, & il ne doutera plus des „ miennes. Peut-être pourra-t-il bien „ arriver, que la Façon, dont je recevrai sa prémiere Visite, l'engagera à „ m'en épargner une seconde. Hé! de „ grace, ma belle Maîtresse, *me répondit* CHRISTINE, n'allons pas si vîte; „ les choses ne sont rien moins, que „ désespérées. Laissez faire au Tems „ & à mes Soins, & comptez, que l'on „ ne tirera pas de nous aussi bon Marché, que l'on se l'imagine. „

Nous en étions-là, lorsqu'une jeune Religieuse, qui étoit celle dont la Physionomie m'avoit le plus charmé, vint me demander, si je voulois, que l'on m'apportât à manger dans ma Chambre, ou si je voulois descendre au Refectoire.

Je ne sais par quel Noeud secret je me sentis d'abord liée aux Intérêts de l'aimable CECILE, (c'est le Nom de cette jeune None;) mais sa Vûë avoit déjà fait dans mon Cœur les plus vives Impressions, & je ne pus lui cacher, combien elle commençoit à m'être chere. Je la priai de s'asseoir un Moment, & elle le fit en me répondant par le Compliment le plus gracieux. Elle en usa d'abord avec moi d'une Façon si aimable

&

& si engageante, & me parla avec un Air si franc & si ouvert, que je ne pus lui refuser toute ma Confiance.

Comme elle me parût surprise des Soupirs, qui m'échapoient quelque fois malgré moi, & qu'elle n'oublioit rien pour me consoler par l'Esperance d'un Avenir plus heureux. „ Ah! *lui dis-je*, „ ma chere Sœur, si, comme moi, „ vous aviez éprouvé les Peines & les „ Perils, où un tendre Engagement ex„ pose, que vous conviendriez aisement, „ qu'il n'est point de Sort plus infortu„ né, que le mien! Cette prémiere E„ preuve, où l'on met mon Amour, ne „ doit-elle pas m'en faire craindre de „ plus affreuses, que peut-être l'on „ me prépare? Hé! vous croïez peut„ être, Mademoiselle, *me répondit la* „ *charmante* CECILE, *en laissant écha-* „ *per quelques Soupirs, qu'elle ne pût* „ *retenir*, que mon jeune Cœur ne sa„ che pas encore combien il en coute „ de voir à chaque Instant son Amour „ menacé de mille nouveaux Dangers? „ Helas! *ajouta-t-elle*, condamnée „ à passer le reste de mes Jours dans „ cette triste Demeure, que ne puis„ je réüssir à oublier les cruelles „ Epreuves, que j'ai faites de tout

„ ce, que l'Amour a de plus affreux!

La chere CECILE prononça ces dernieres Paroles avec les Marques d'une ſi vive Douleur, que je ne doutai point, que ſon Sort ne fut plus à plaindre encore, que le mien. La Part, que je prenois à ſes Malheurs, fit, que je lui demandai avec inſtance, qu'elle voulut m'en faire le Récit; mais elle s'éxcuſa, & ſur le peu de Tems, qu'elle avoit à demeurer avec moi, & ſur les Larmes qu'elle auroit à répandre, ſi elle étoit obligée de me raconter ſes Diſgraces, dont elle cherchoit depuis longtems à perdre le Souvenir. Je ne crûs pas devoir la preſſer davantage, & comme elle voulut s'en aller, je la laiſſai partir en lui donnant mille Marques de mon Amitié, & en la priant, qu'elle me fit ſouvent la Grace de me venir voir; ce qu'elle me promît volontiers. CHRISTINE demanda, que l'on m'apportât à manger dans ma Chambre, ainſi l'on me laiſſa ſeule avec elle.

„ Me permettez vous de vous repré-
„ ſenter, Mademoiſelle, *me dit* CHRI-
„ STINE, *dès que l'aimable* CECILE *fut*
„ *ſortie*, qu'un Défaut d'Expérience &
„ d'Uſage du Monde vous empêche d'ê-
„ tre auſſi défiante, que vous le devriez.

„ Peut-

„ Peut-être avez-vous fait une verita-
„ ble Faute de vous être ainsi ouvert a-
„ vec une Personne, que vous ne connoisſ-
„ ſez pas. Car, je vois, que vous n'ètes
„ pas pour en demeurer-là. Sans doute,
„ que vous lui ferez une Confidence en-
„ tiere de tous les Secrets de vôtre Cœur,
„ & êtes-vous aſſûrée qu'elle n'en abuſera
„ pas? Qui ſait, ſi ce n'eſt pas-là une Con-
„ fidente adroite, que Madame l'Abbeſſe
„ aura miſe dans ſes Intérêts & dans ceux
„ de ſon Neveu? Nous ſommes ici, ſi vous
„ ne le ſavez pas, dans un Païs ennemi,
„ où tout doit vous paroître ſuſpect. Non,
„ non, CHRISTINE, *lui répondis-je*,
„ non, je ne ſaurois pouſſer la Défiance
„ ſi loin. Les Manieres & les Façons de
„ l'aimable CECILE ont un Air de Sin-
„ cérité & de Franchiſe trop marqué, pour
„ que j'oſe la ſoupçonner, qu'elle ne
„ veuille ſe ſervir des petites Confiden-
„ ces, que je pourrai lui faire, que
„ pour me trahir. Je profiterai cepen-
„ dant, *ajoutai-je*, de vôtre Conſeil, &
„ ce ne ſera, qu'après qu'elle m'aura fait
„ part des Secrets de ſon Cœur, qu'elle
„ ſera inſtruite des miens. Ouï, fort bien,
„ *reprit* CHRISTINE, mais ne devez-
„ vous pas craindre, que par de fauſſes
„ Confidences, que peut-être elle vous

 „ fera,

„ fera, elle ne vous engage à lui en faire de ſinceres? Encore une fois, *ajouta-t-elle*, je vous le répéte, tenez vous ſur vos gardes & ne dites, que ce qu'il vous ſera indifferent, que tout le Monde ſache. Nous avons bien des Meſures à prendre pour la Réüſſite de vos Vœux, craignez, qu'elles n'échûent par le peu de Soin, que vous auriez eu à les tenir ſecretes. „

Je promis à CHRISTINE de ne me régler que ſelon ſes Avis, & je dois reconnoître ici, que dans bien des Occaſions j'en ai reſenti l'Utilité. Je ne pus m'empêcher de lui parler de la Promeſſe, que Madame l'Abbeſſe m'avoit faite de me donner la Connoiſſance du Directeur du Couvent, & dont elle m'avoit fort vanté le Mérite, auſſi bien, que l'Eſprit amuſant & enjoüé.

„ Ho! pour le coup, *me dit* CHRISTINE, je ne doute pas, que ce ne ſoient-là autant de Machines diſpoſées par Madame l'Abbeſſe, & toutes prêtes à joüer. Sans doute qu'elle auroit Mauvaiſe-Grace, ſi elle vous preſſoit ſur les Sentimens, qu'elle voudroit, que vous priſſiez pour Monſieur le Marquis; & ce ſera ſans doute Monſieur le Directeur, qui ſera

„ char-

„ chargé de ce Soin, & croïez, que „ l'Affaire ne pouvoit tomber dans de „ meilleures Mains. Car, qui dit Moi- „ ne, dit un Intriguant rusé & dange- „ reux, à qui les subtiles Resources ne „ manquent jamais pour arriver à ses „ Fins. Peut-être ne me seroit-il pas „ bien difficile de vous apporter bien des „ Exemples, qui vous prouveroient com- „ bien l'on doit s'en défier. Mais, don- „ nez-leur seulement quelque Accés „ auprès de vous, & vous ne tarderez „ pas d'en faire, peut-être à vos Dé- „ pens, la triste Expérience. „

C'est-là un Essai, que j'aurois bien voulu ne pas faire, & que je ne fis cependant, que trop tôt. Que de Fourberies, de Trahisons, de Noirceurs affreuses, & de Déréglemens honteux, cachés ordinairement sous un Froc!

La chere CECILE cependant, suivie de deux Sœurs Converses, nous avoit fait apporter à souper, & avoit obtenu de Madame l'Abbesse la Permission de nous faire compagnie pendant le Repas.

„ Je ne sais, Mademoiselle, *me dit-* „ *elle en entrant*, si vous aurez assés de „ Bonté pour me pardonner la petite „ Importunité, que je vais peut-être „ vous causer: mais elle finira, dès que

„ j'aurai

„ j'aurai pû m'appercevoir, que ma Compagnie commencera à vous ennuïer. „ Hé bien! ma chere, *lui répondis-je*, „ si vous dites vrai, vous voilà condamnée à ne me quitter jamais. Ah! mon „ Dieu, *me répondit-elle*, que je souscrirois bien volontiers à une si douce „ Condamnation; car, Mademoiselle, „ *ajouta-t-elle*, excuserez-vous la Liberté „ de l'Aveu, que j'ai à vous faire?

„ Vous savez qu'en Amitié, comme „ en Amour, il y a des Sympathies, „ dont les Effets sont bien prompts. A „ peine ai-je encore l'Honneur de vous „ connoître, & mon Cœur se trouve „ uni à vous par les Liens de la Tendresse la plus vive & la plus sincere. „ Vous l'approuverez, si vous voulez, „ Mademoiselle, cette Amitié, qui „ m'unit à vous, & vous me trouverez „ toûjours disposée à vous en donner „ les Preuves les plus marquées. Croïez, charmante CECILE, *lui répondis-je*, que vôtre Cœur ne s'est point addressé à une ingrate, & que „ cette secrete Sympathie, dont vous „ me parlez, n'a pas opéré dans mon „ Ame des Effets moins vifs & moins „ prompts, que dans la vôtre; &, pour „ commencer à vous le faire connoître, „ je

„ je veux, que nous nous engagions à „ nous faire une Confidence mutuelle „ des Secrets de nos Cœurs. Je vois „ bien, Mademoiselle, *me répondit l'aimable* CECILE, que vous voulez, „ qu'il m'en coute le triste Recit de „ mes Avantures. Ce seront bien des „ Larmes, que j'aurai à répandre, mais „ elles seront adoucies par le Plaisir, „ que j'aurai de voir, que vôtre bon „ Cœur vous engagera peut-être à y „ prendre quelque part. Ce n'est pas „ à present, *ajouta-t-elle*, que je puis „ entamer ce Récit. Nôtre Liberté gê- „ née ne nous permet pas toûjours de „ disposer du Tems à nôtre Gré; mais „ demain, si je puis, je me ménage- „ rai quelques Heures de Loisir, & j'en „ profiterai, pour satisfaire l'Envie, que „ vous avez de savoir les Evénemens d'u- „ ne Vie, passée dans bien des Disgra- „ ces & des Allarmes „

Je remerciai la chere CECILE de sa Complaisance, & je lui promis, qu'à mon Tour je ne lui cacherois aucune des Avantures de la mienne. Je la priai ensuite de me mettre un peu au fait du Caractere de Madame l'Abbesse, que j'avois à connoître pour m'arranger sur les Ménagemens, que je devois prendre avec elle.

„Vous

„ Vous me demandez là, *me répondit* CLCILE, un Portrait, qui ne vous „ donnera pas des Idées fort avantageuses de celle, que vous voulez, que „ je vous depeigne; mais, un Mois d'Habitude avec elle vous fera convenir, que „ le Portrait, que je vais vous tracer, est „ fait d'après Nature. „

„ Madame l'Abbesse paroît n'avoir „ rien, que de franc & de sincere dans „ ses Façons, & rien cependant de plus „ dissimulé que son Esprit. Aussi n'est-ce „ jamais, que par des Détours & des Ruses indignes, qu'elle arrive à ses Fins. „ Implacable dans son Resentiment, elle „ sacrifie tout à sa Vengeance, & sa Vengeance est d'autant moins inévitable, „ qu'elle a plus d'Adresse à cacher sa Haine sous les Dehors trompeurs de l'Amitié. Mais, ce n'est-là encore qu'une Partie de ses Défauts. A des Manieres fieres & hautaines elle joint encore une Bizarerie d'Humeur, qui la „ rend insupotable. Il y a cependant „ une chose, qui est toûjours de son „ Goût. Ce sont les Louanges. Elle souffre avec plaisir, que l'on encense jusqu'à ses Caprices; mais, c'est en particulier sur ses Charmes surannées, „ qu'elle se plait à être louée. Rien

„ cer-

„ certainement de moins avenant, que
„ sa Figure, & elle se croit cependant
„ toute pétrie de Graces, & ces Graces
„ imaginaires l'occupent si fort, que la
„ Moitié de la Journée est emploïée à
„ les rélever par le Secours de l'Art:
„ &, pour donner le dernier Coup de
„ Pinceau à mon Tableau, j'ajouterai,
„ que Madame l'Abbesse est d'une Ja-
„ lousie si étrange, que sa Haine est
„ toûjours le Partage de celles, qui o-
„ seroient lui disputer le Prix de la
„ Beauté. Car, la bonne Dame, quoi-
„ qu'agée de plus de quarante Ans, se
„ fait une Etude sérieuse de plaire, &
„ c'est en quoi elle se flatte de réüssir
„ mieux, que personne „

„ Voilà, Mademoiselle, *me dit* CE-
„ CILE, Madame l'Abbesse renduë Trait
„ pour Trait. On ne peut pas dire, *lui*
„ *répondis-je*, que ce Portrait ait rien
„ de flatteur. Non, *me dit-elle*, mais
„ vous même, Mademoiselle, vous a-
„ voüerez dans peu, qu'il est très-res-
„ semblant à l'Original. Je vous plains en
„ vérité, charmante CECILE, *lui dis-je*,
„ d'avoir à plier sous les Ordres d'une Su-
„ périeure si odieuse; car, je ne doute pas,
„ qu'elle ne vous fournisse bien des Occa-
„ sions d'éxercer vôtre Patience. „

CE-

CECILE alloit me répondre, lorſque Madame l'Abbeſſe, qui venoit me ſouhaiter une heureuſe Nuit, entra dans ma Chambre, accompagnée de quelques Religieuſes, ſes Confidentes. Qu'elle fut nôtre Surpriſe, lorſqu'elle s'offrit à nos Yeux! CECILE ne pût cacher ſon Trouble. Quelle Fraïeur en effet ne devoit-elle pas avoir, que l'on n'eut écouté ce qu'elle venoit de nous dire! Et elle ne ſe raſſûra, que lorſque Madame l'Abbeſſe lui témoigna, qu'elle étoit charmée de l'Empreſſement, qu'elle avoit eu à nous faire compagnie, & elle invita celles, qui l'accompagnoient à en faire de même. Le Compliment, qu'elle me fit, fut heureuſement aſſés court; car, j'avouë que tout Entretien un peu long de ſa façon m'auroit cruellement fatiguée. Malgré l'Envie, qué j'aurois, „ *me dit-elle*, de paſſer une Heure ou „ deux avec vous, je vois, que le Be„ ſoin, que vous avez de Repos, veut, „ que je renonce aujourd'hui à ce Plai„ ſir: mais, j'eſpére, que vous voudrez „ bien ne pas me refuſer demain une „ Partie de la Journée, & nous la paſ„ ſerons, *ajouta-t-elle*, avec le Mar„ quis. Quoi! Madame, *lui répon„ dis-je*, demain encore Monſieur le

„ Mar-

„ Marquis? Je ne mérite point assûrement, qu'il ménage si peu ses Pas. „ Ce Mot *encore*, dit avec un Air de Surprise & d'un Ton un peu trop vif, marquoit assés, que c'etoit-là une Visite dont bien volontiers je le tenois quitte. Mais, ou Madame l'Abbesse ne m'entendit pas, ou elle feignit de ne pas m'entendre. „ Ah! croïez, Mademoiselle, *me dit-*„ *elle*, que, pour rendre le Marquis „ heureux, il suffiroit, que ses Visites „ vous fissent autant de Plaisir, qu'il en „ a à vous les faire. Mais, j'espére, *ajou-*„ *ta-t-elle*, que bien-tôt vous rendrez „ plus de justice à la Tendresse & à „ l'Ardeur de ses Sentimens. J'ai crû, „ Madame, *lui répondis-je*, que c'étoit „ assés d'y répondre par la plus parfai-„ te Estime, & je ne pense pas, qu'il y „ ait personne, qui puisse refuser la si-„ enne toute entiere à Monsieur le Mar-„ quis. La vôtre seule, *me répondit Ma-*„ *dame l'Abbesse*, lui suffiroit; mais, il „ la faudroit mêlée d'un peu de Ten-„ dresse. Et c'est-là, *répondis-je*, une „ Chose dont nôtre Cœur ne dispose „ pas toûjours selon le Mérite. Rien „ de plus fréquent, que de convenir, „ qu'un Objet est aimable, sans que le „ Cœur sente du penchant à l'aimer. „

Je me sûs un Gré infini de cette sincere Déclaration, que je venois de faire des Dispositions de mon Ame. Il étoit bon, que Madame l'Abbesse commençât à connoître, que, constante dans mes Sentimens, rien ne pouvoit les ébranler. Ce que je venois de lui dire n'étoit guéres propre à flatter les Espérances, qu'elle avoit conçûës pour le Marquis; aussi en parût-elle si déconcertée, qu'après m'avoir fait un fort sot Compliment, & d'un Air très-embarrassé, elle me fit la Grace de me quitter.

„ Ce n'est point-là en vérité, *me dit* „ Christine, *désqu'elle fut sortie*, „ déguiser ce que l'on a sur le Cœur; „ &, si vous ne tenez pas dans la suite „ un autre Langage à Madame l'Abbesse, je ne croi, qu'elle se montre fort „ empressée à avoir de longs & fréquents „ Entretiens avec vous. Mais quoi? „ *répondis-je*, peut-être encore falloit-„ il me contraindre jusqu'à masquer mes „ Sentimens? Et quel Intérêt auroit dû „ m'y engager? Les vôtres, Mademoi-„ selle, *répondit* Christine, & ceux „ de Monsieur le Comte. Aprés le beau „ Portrait, que l'on venoit de vous „ faire de Madame l'Abbesse, ne de-„ viez-vous la connoître assés, pour „ voir

„ voir ce que vous allez avoir à essuïer „ de son Resentiment, & ce que vous „ devez craindre de sa Dissimulation? „ Et pour Monsieur le Comte, je vous „ en avertis, attendez-vous à ne le voir, „ que lorsque l'on vous croira parfai- „ tement détachée de lui. Hé quoi! „ *m'écriai-je*, l'on pousseroit la Cruau- „ té jusques-là contre moi? J'aurai à „ emprunter les froids Dehors de la plus „ injuste Indifférence, si je veux revoir „ l'Objet le plus aimable? Non, ma „ chere CHRISTINE, non, jamais mon „ Cœur, peu instruit dans l'Art de dis- „ simuler, ne pourra se faire une si cru- „ elle Violence. Ho! si cela est, *me ré-* „ *pondit* CHRISTINE, faites donc tout „ comme vous l'entendrez. Je vous ai „ dit, *ajouta-t-elle*, que la Feinte est „ presqu'ici vôtre unique Résource, & „ vous ne voulez pas l'emploïer. Ma „ Foi, je m'en lave les Mains. Mais, „ peut-être que la Nuit vous donne- „ ra Conseil. Il est Tems de vous cou- „ cher: aussi bien le Repos vous vaudra „ mieux, que ce que je pourois vous „ dire, & que vous ne voulez pas en- „ tendre. „

La mauvaise Humeur de CHRISTINE ne me fit point changer d'Avis. Je demeurai

meurai déterminée à ne point vouloir acheter par une honteuse Dissimulation & par de lâches Complaisances le Plaisir de revoir le Comte ; & ce fut dans cette Resolution, que je me couchai.

L'on peut allés s'imaginer, que je ne passai pas une Nuit fort tranquille. Le Jour suivant devoit me faire voir des Evénemens trop intéressants, pour ne pas les attendre avec une Impatience, qui m'empêchât de goûter les Douceurs du Sommeil. Je ne me levai cependant, que très tard, peut-être même aurois-je encore été plus paresseuse, si la chere CECILE ne fut venu m'avertir, que depuis plus de deux Heures j'étois attenduë au Parloir. J'avouë, que ce ne fut pas-là une Raison pour m'engager à me hâter davantage ; car, je ne doutois pas, que ce ne fut le Marquis dont on m'annonçoit la Visite, & je voulois, que par ma Lenteur à descendre il jugat du peu d'Empressement, que j'avois de le voir. Ainsi ce fut tout à l'aise, que je me fis habiller. Je passai ensuite à ma Toilette, où je demeurai plus de Tems, qu'il n'en falloit pour éxercer toute Patience, moins éprouvée, que celle du Marquis.

Me voilà donc enfin, après deux Heures d'une Lenteur affectée, renduë au Par-

Parloir. Je m'attendois aux Reproches, que je méritois, & que j'étois bien aise de mériter ; mais, le respectueux Marquis ne songea, qu'a me faire des Excuses sur les Importunités, qu'il craignoit de me causer.

„ Ne me voudrez - vous pas mal, „ *me dit-il en m'abordant*, de ce que „ sans doute, par une Visite importu„ ne, je me suis exposé à troubler vô„ tre Repos? Peut-être aurois-je dû „ choisir une Heure moins incommo„ de, & c'est ce que je ferai dans la „ suite. J'espére, *ajouta-t-il*, Ma„ demoiselle, que vous ne refuserez pas „ de m'accorder chaque jour quelques „ Momens de l'Après-dinée, où vous „ me laisserez jouïr de l'Honneur de vô„ tre Entretien? „

J'avoue, que ces Mots: *chaque jour*, commencérent à me mettre de mauvaise Humeur, parc qu'ils m'apprenoient, comme je l'avois déjà conjecturé, que je n'avois été mise dans le Couvent, que pour que le Marquis eut seul la Facilité de me continuer ses Visites, sans que le Comte eut la même Liberté, ce qui ne pouvoint, que m'irriter infiniment. Voici donc la Réponse, que je lui fis.

„ C'est-là, Monsieur, me demander peut-être plus, que vous ne voudriez obtenir, Vous savez, qu'il n'est rien dont on ne prenne du Dégoût. Outre que je craindrois, que des Visites si multipliées ne vous fatiguassent, peut-être bientôt, pour être trop frequentes, commenceroient-elles, & pour vous, & pour moi, à n'avoir plus le même Attrait. Non, non, Mademoiselle, *me répondit le Marquis*, ce n'est point-là ce que vous pensez. Vous savez trop, qu'occupé de vous seule, il ne peut y avoir de Plaisir pour moi, que celui de vous voir. Mais, avouëz, que c'est-là un Plaisir, qu'il vous couteroit trop à m'accorder. Dites-moi, que peut-être suis-je déja pour vous un Objet odieux, dont vout ne supportez plus la Vûë, qu'avec une Répugnance extréme. C'est-là, Monsieur, *lui répondis-je*, connoître bien peu la Justice, que je rends à vôtre Mérite, & le Souvenir, que je conserve de vos Bontés. Non, Monsieur, *ajoutai-je*, vos Visites n'auroient jamais pû me déplaire, mais une raison me fait souhaiter, que vous les rendiez moins fréquentes. Cette Rai-

„ son,

„ ſon, ſouffriez vous, que je vous la „ diſe ſans Déguiſement ? Ah! Mademoiſelle, *me répondit le Marquis*, c'eſt „ une Grace, que vous me ferez de „ vouloir bien m'ouvrir vôtre Ame toute „ entiere. Non, *repris-je*, je ne vous „ cacherai rien. „

„ Vous ſavez le tendre Amour, qui „ nous unit depuis longtems le Comte „ & moi, & que c'eſt moins, comme „ un Amant, que comme un Epoux „ futur, dont la Foi m'eſt engagée, que „ je dois le regarder. Ce ſont, comme „ vous ne l'ignorez pas, nos Parens eux-„ mêmes, qui, dès nôtre Berceau, ont „ formé pour nous ces Liens indiſſolu-„ bles, que rien ne pourra jamais rom-„ pre ; & ces Liens cependant on veut „ par la Violence, que l'on fait à mon „ Amour, me forcer à les changer „ contre d'autrés Chaines. Car, *ajoutai-„ je*, ai-je pû ne pas voir, que c'eſt „ pour favoriſer vos Deſſeins, & tra-„ verſer ceux du Comte, que j'ai été „ ici conduite ? Mais, que l'on con-„ noiſſoit bien peu la Conſtance de „ mon Amour, ſi l'on a pu croire, „ que l'Abſence d'un Amant fut capa-„ ble de l'ébranler!

„ Je ne desavouërai pas, que cette
„ Absence est pour moi l'Epreuve la plus
„ cruelle; mais, à qui dois-je m'en
„ prendre? A moi peut-être, Made-
„ moiselle, *reprit le Marquis.* Ouï,
„ Monsieur, *lui répondis-je*, à vous,
„ & à vous seul. Car, pourquoi vous
„ le deguiser? O Ciel! *s'écria-t-il*,
„ quelle étrange Injustice! Oser me
„ soupçonner! Non, non, Monsieur,
„ *lui répondis-je*, ce ne sont point-là
„ de frivoles Soupçons, ce sont des
„ Faits, qui ne sont que trop évidents,
„ & peut-être ne s'accordent-ils gué-
„ res avec cétte Droiture, éloignée de
„ tout Détour, dont vous auriez dû
„ ne pas vous écarter. Car enfin,
„ *ajoutai-je*, oseriez-vous me soutenir,
„ que c'est peut-être sans dessein, que
„ l'on ma conduite dans cet Entroit, où
„ le Voisinage de vôtre Château, où
„ l'Appui d'une Tante, empressée à
„ faire valoir vos Intérêts, vous don-
„ nera la Facilité de me parler & de
„ me voir, dans cet Endroit enfin, où
„ tout me parlera en vôtre faveur, &
„ où l'on ne laissera auprès de moi,
„ que des Personnes zê'ées, où inté-
„ ressées à séconder vos Intentions? Ce
„ sont

„ ſont donc-là, Mademoiſelle, *me ré-*
„ *pondit le Marquis*, les ſolides Raiſons
„ ſur les quelles vous appuïez vos Soup-
„ çons? Mais, me permettriez-vous
„ de me juſtifier? Non, Monſieur, *lui*
„ *répondis-je*, ne l'entreprenez pas;
„ ce ſeroit-là prendre une Peine dont
„ vous ne tirerirez aſſûrement aucun
„ Fruit; mais, je vais vous offrir un
„ Moïen plus facile pour me convain-
„ cre de vôtre Innocence. Voïez, ſi
„ vous voulez vous en ſervir. O Dieux!
„ ſi je le veux! *me répondit-il*, hé!
„ pouvez-vous en douter? Ouï, Ma-
„ demoiſelle, je m'en ſervirai, dût-il
„ m'en couter tout mon Sang. Non,
„ Monſieur, *lui répondis-je*, il ne vous
„ en coutera pas tant. Mais, voici en
„ deux Mots ce, que j'éxige de vous,
„ ou ne me voïex plus, ou, ſi vous me
„ voïez, emploïez vôtre Crédit à obte-
„ nir, que le Comte ait la même Li-
„ berté. C'eſt-là l'unique Moïen, que
„ vous aïez de me perſuader, que ma
„ Retraite en ces Lieux n'eſt point l'Ou-
„ vrage de vôtre Jalouſie. „

C'étoit-là jetter le Marquis dans un Embarras, d'où je prevoïois, qu'il auroit peine à ſe tirer. L'Alternative, que

je lui propofois, ne pouvoit être plus fâcheufe. Il falloit cependant opter, & de quelque Côté, qu'il fit tomber fon Choix, il voïoit, qu'il auroit pareille Violence à fe faire. Renoncer au Plaifir de voir une Amante, qu'on adore, quelle Néceffité plus cruelle pour un Amant bien paffionné! Mais, pour joüir de ce Plaifir, être obligé de le procurer à un Rival chéri, autre Extrêmité encore plus affreufe! Ainfi, je ne fus aucunément furprife de la Lenteur du Marquis à fe décider fur des Points fi embarraffants. Il me dit bien, que fon Crédit ne s'étendoit pas jufqu'à pouvoir faire changer les Arrangemens, que mon Grand-Pere avoit peut-être pris avec Madame l'Abbeffe; qu'il n'oublieroit rien cependant pour l'engager à accorder au Comte ce que je fouhaitois; mais, qu'il ne pouvoit fe flatter d'être affés heureux pour réüffir. Il ajouta, qu'inftruit, comme il étoit depuis longtems, du Caractere infléxible de fa Parente, il n'ofoit fe promettre de la faire changer aifément de Sentiment, & que, fi elle avoit promife à mon Grand-Pere d'oter au Comte la Liberté de me voir, elle ne feroit, que trop éxacte à tenir fa Parole. „Et

„ moi,

„ moi, Monſieur, *répondis-je au Mar-*
„ *quis, ennuïée des inutiles Raiſons, qu'il*
„ *m'apportoit,* je me diſpoſe à faire voir
„ dans peu à Madame l'Abbeſſe, que
„ je ne ſerai pas moins éxacte à tenir
„ la mienne. Voilà ſur quoi vous pou-
„ vez hardiment la prévenir. „

Le Marquis voulut encore continuer l'Entretien; mais je le quittai, même aſſés bruſquement, & je me retirai dans ma Chambre, où je trouvai CHRISTINE, à qui je fis un Récit de tout ce qui venoit de ſe paſſer.

Après m'être ainſi ſoulagée d'un Fardeau, qui me péſoit depuis longtems ſur le Cœur, je me trouvai dans une Tranquilité d'Eſprit charmante. Mes Irréſolutions étoient enfin fixées. Ce que le Marquis venoit de me dire des Arrangemens pris par mon Grand-Pere avec Madame l'Abbeſſe avoit achevé de me déterminer ſur le Parti, que j'avois à prendre, & je ne m'occupai plus avec CHRISTINE, que des Moïens, que nous pourrions emploïer, pour donner au Comte de mes Nouvelles, & pour nous procurer le doux Plaiſir de nous revoir. Mais, il y avoit dans tout cela bien des Difficultés

à surmonter, & peut-être n'aurions-nous pas réüssi à les vaincre, sans le Secours de la chere CECILE; ainsi qu'on le verra dans la Partie de ces *Mémoires*.

Fin de la troisieme Partie.

MEMOIRES
DE LA
MARQUISE
DE COURTANVILLE.

QUATRIEME PARTIE.

JE voulus cependant, avant que d'écrire au cher Comte, être assûrée des Nouvelles, que j'aurois à lui marquer. Il falloit pour cela, que j'eusse quelque Eclaircissement avec Madame l'Abbesse, & que j'apprisse d'elle-même, si elle ne s'opposeroit pas aux Visites, que le Comte avoit à me faire. Quoique je peusse aisément conjecturer la Réponse, que j'en devois attendre, je crûs cependant, qu'un Entretien, que j'aurois

avec elle, me mettroit plus au fait de ses Intentions, & cet Entretien je ne tardai pas à l'avoir.

Il me fallut cependant attendre, que le Marquis, devant qui je ne voulois plus paroître, fut sorti du Parloir, où il s'entretenoit depuis plus de deux Heures avec sa Parente. Il la quitta enfin, &, aïant été avertie, que Madame l'Abbesse venoit de rentrer dans son Appartement, j'allai lui parler.

Peut être s'imagina-t-elle, qu'un Air sévére, accompagné de Regards, où il y entroit autant de Dépit, que de Colére, seroit capable de m'intimider; mais, sans me déconcerter de l'Accueil froid, & même incivil, qu'elle me fit, je commençai moi-même à lui parler avec une noble Hardiesse, à la quelle elle ne s'attendoit aucunément.

„ Je ne doute point, Madame, *lui* „ *dis je en l'abordant*, que Monsieur „ le Marquis ne vienne de vous faire „ part de l'Entretien, que j'ai eu avec „ lui. Ouï, Mademoiselle, *me répon-* „ *dit d'un Ton fier & dédaigneux Mada-* „ *me l'Abbesse*, & je suis bien aise de „ vous apprendre, que je ne suis point „ du tout satisfaite de l'Accueil, que „ vous lui avez fait. Cela est en vérité,

„ Ma-

„ Madame, *lui répondis-je*, très mor-
„ tifiant pour moi; car, je fais assés,
„ *ajoutai-je d'un Ton railleur, accom-*
„ *pagné d'un Souris malin*, de quelle
„ Conséquence il est pour moi, de mé-
„ nager l'Honneur de vos Bonnes-Gra-
„ ces. Un peu plus, que vous ne croïez,
„ *me dit, en élévant sa Voix, la courrou-*
„ *cée Abbesse, qui souffroit impatiemment*
„ *ce Ton railleur dont j'avois accompa-*
„ *gné ma Réponse*, & souvenez-vous, que
„ ce n'est qu'à la Considération de mon
„ Neveu, que je vous pardonne ces pe-
„ tits Airs de Suffisance, qu'il vous arrive
„ de prendre avec des Personnes à qui
„ vous devez quelque Respect. Peut-
„ être saura-t-on vous apprendre dans
„ peu, *ajouta-t-elle*, que vôtre Bon-
„ heur dépend des Efforts, que vous fe-
„ rez pour les contenter. Mais enfin, Ma-
„ dame, *lui répondis-je*, pour réüssir à
„ vous plaire, me feriez vous la Grace de
„ me dire, quels seront ces Efforts, qu'il
„ me faudra faire? Dois-je montrer au-
„ tant d'Ardeur à recevoir les Visites,
„ dont Monsieur le Marquis voudra
„ bien m'honnorer, que d'Eloignement
„ pour celles, que j'attends de la Ten-
„ dresse du cher Comte, à qui des Liens
„ autorisés depuis longtems par l'A-

„ venu de mes Parens, doivent m'unir „ bientôt? Ouï, Mademoiselle, *me répodit Madame l'Abbesse*, c'est-là précisement ce que l'on attend de vôtre „ Obeïssance. De mon Obéïssance! *repris-je avec un Air de Surprise, qui* „ *marquoit, que c'étoit-là un Terme assés nouveau pour moi, & auquel mes* „ *Oreilles auroient peine de se faire.* „ Ouï, Mademoiselle, de vôtre Obéissance, *me répondit-on.* Mais, cette Obéissance me dira-t-on, Madame, *repris-je*, à qui je la dois? Aux Ordres de Monsieur vôtre Grand-Pere, „ *me repondit la fiere Abbesse, toûjours plus irritée du Ton, tantôt ferme, & tantôt dédaigneux, dont j'accompagnois toutes mes Réponses.* C'est lui, si vous „ ne le savez pas, dont je ne fais ici „ qu'éxécuter les Ordres, qui m'a déclaré, qu'il ne prétendois pas que vous „ eussiez aucune Liaison avec Monsieur „ le Comte. Ce sont-là des Ordres, „ qui me surprennent sans doute, *repris-je*, & qui ne s'accordent guéres avec la Parole, que l'on ma donné, de ne me point gêner dans mon „ Choix: & ces Ordres mêmes, *ajoutai-je*, me paroissent si êtonnants, que „ j'oserois presque craindre Madame, que vous

„ vous ne confondiez un peu vos Inten-
„ tions avec celles de mon Grand-Pere. „

Ce fut alors, que Madame l'Abbesse ne sût plus modérer les Transports de Couroux, dont elle étoit agitée. Elle s'échappa en Invectives, aux quelles je ne daigne pas repondre; & ce Silence méprisant l'offensa peut être plus vivement, que tout ce que j'aurois pû lui dire de plus piquant.

„ Hé bien! Mademoiselle, *me dit-*
„ *elle, lorsque sa Colere fut un peu cal-*
„ *mée*, je vous laisse la Maîtresse de
„ croire tout ce qui vous plaira le plus.
„ Ce ne seront pas, si vous voulez, les
„ Ordres de Monsieur vôtre Grand-Pe-
„ re, ce sont les miens, que je vous an-
„ nonce: mais, ils n'en seront pas pour
„ cela moins éxactement suivis. Vous
„ n'avez plus de Visites de Monsieur le
„ Comte à recevoir; voilà tout ce que
„ j'avois à vous dire. Ni d'Importuni-
„ tés à essuïrer de la part de Monsieur
„ le Marquis, *repondis-je*, & voilà, Ma-
„ dame, ce que j'étois bien aise de ne
„ pas vous cacher; voilà sur quoi, *ajou-*
„ *tai-je*, nous réglerons mutuellement les
„ Arrangemens, que nous avons à pren-
„ dre. Allez Mademoiselle, *me dit Ma-*
„ *dame l'Abbesse, en me congédiant d'un*

„ *Air*

„ *Air brusque*, vous ne tarderez pas à „ être instruite de ceux, que j'aurai „ pris. „

Ho! pour le coup, me dis-je en moi-même, en me retirant dans ma Chambre, voilà mes Doutes parfaitement éclaircis. Il ne tiendra pas à Madame l'Abbesse, que je n'aïe fait au cher Comte d'éternels Adieux, Mais, ou tous mes Efforts & ceux de la fidelle CHRISTINE seront inutiles, ou demain nous aurons la Consolation de nous donner de nouvelles Assûrances d'une inviolable Constance. C'est en m'occupant de ces différentes Pensées, que je rentrai dans mon Appartement.

Je fus assés heureuse pour y rencontrer l'aimable CECILE, qui, par la Part, qu'elle prenoit à mes Intérêts, vouloit savoir, quel auroit été le Succès de la Visite, que je venois de faire à Madame l'Abbesse. Je lui avois parlé avec une Vivacité bien opposée à la Douceur de mon Caractere, & j'en étois encore assés émuë, pour que l'on pût s'en appercevoir aisément. Mais, l'on pouvoit ignorer la Cause de ce Trouble, dont je paroissois encore un peu agitée, & j'étois bien aise de n'en pas faire un Mistére.

„ Ah!

„ Ah! charmante Cecile, *dis je* „ *en rentrant*, que je vous trouve ici „ bien à propos, pour vous raconter „ la petite Scène, qui vient de ſe paſſer „ entre Madame l'Abbeſſe & moi! Peut- „ être, *ajoutai-je*, vous en parois-je „ encore un peu émûë, mais, croïez „ que vôtre bonne Supérieure a tout „ Sujet de l'être bien plus que moi. Ne „ s'eſt-elle pas aviſée de vouloir d'abord „ le prendre avec moi ſur le haut Ton? „ Et vous vous êtes bien gardé de le „ ſouffrir? *me dit* Christine. Ho! „ pour cela, non, *lui répondis-je.* Mais, „ vos Affaires, *reprit-elle*, eſpérez-vous, „ qu'elles en iront mieux? Du moins, „ ſi je n'ai rien gagné, *répondis-je*, je „ ſuis bien aſſûrée de n'avoir rien „ perdu.

„ Les Ordres, m'a t-on dit, étoient „ déjà donnés, qui m'ôtoient tout Eſpoir „ de revoir le cher Comte, & j'ai ré- „ pondu, que ſans avoir d'Ordres, ni à „ donner, ni à ſuivre, j'étois bien aſſû- „ rée, que l'on ne me forceroit point à „ eſſuïer les Importunités du Marquis. „ On ne peut rien de mieux, *reprit la* „ *chere* Cecile, & je vous ſais un „ Gré infini, *me dit-elle*, de vôtre Fer- „ meté. Il y a des Perſonnes, dont on

„ ne

„ ne vient guéres à bout, qu'en abbaiſ-
„ ſant un peu leur Fierté, & nôtre che-
„ re Abbeſſe (ſoit dit entre nous) eſt
„ aſſés de Caractere.„

„ Mais, ma chere Amie, *ajouta la*
„ *charmante* CECILE, voïons quelles
„ Réſolutions prendrez vous? Car, vous
„ ne voulez pas, ſans doute, que le
„ cher Comte ſoit privé du Plaiſir de
„ vous voir? Mais, comment lui mé-
„ nager quelque Entrevûë avec vous?
„ Ah! c'eſt-là juſtement, *lui répon-*
„ *dis-je*, le point qui m'inquiete le
„ plus; car, comment eſpérer quelque
„ Viſite ſecrete de l'aimable Comte, ſi
„ je ſuis même embarraſſée de la Voïe,
„ que j'ai à emploïer pour lui faire
„ tenir de mes Nouvelles? De ſorte,
„ *me répondit la chere* CECILE, que ce
„ ſeroit vous obliger ſenſiblement, que
„ de vous tirer de cet Embarras? Hé
„ bien! *ajouta-t-elle*, ce ſera moi, qui
„ commencera à vous donner cette pre-
„ miere Marque de mon Zéle. Vous, ma
„ chere Amie! *lui répondis-je en me*
„ *jettant à ſon Col, & en lui faiſant les*
„ *plus vives Carreſſes.* Ouï, moi, *me*
„ *répondit-elle*, & la choſe eſt ſi facile,
„ qu'elle ne peut manquer de réüſſir.„

„ Un des Fermiers de mon Pere,

„ *ajou-*

„ *ajouta-t-elle*, ne demeure pas loin
„ d'ici; je vais le faire avertir, qu'il vi-
„ enne inceſſamment me parler. Vous
„ me donnerez une Lettre, & il l'a
„ portera à Monſieur le Comte, qui
„ pourra, en attendant la Nuit, de-
„ meurer caché chés ce Fermier, & ve-
„ nir enſuite vous parler dans vôtre Ap-
„ partement, ſi vous voulez bien le lui
„ permettre. Comment donc, *répondis-*
„ *je avec Etonnement*, qui, le Comte,
„ lui, il pourroit...... Ouï, Made-
„ moiſelle, *me répondit la zêlée* CECI-
„ LE, *en ne me laiſſant pas le Tems*
„ *d'achever*, ouï, dès demain, ſi vous le
„ voulez, moi-même je m'engage à vous
„ l'emmener ici; &, pour ne vous laiſ-
„ ſer aucun Doute, que je ne tienne
„ ma Promeſſe, je vous dirai, qu'il y a
„ dans cette Maiſon une porte dérobée,
„ dont je Conſerve la Clef, & c'eſt par-
„ là, qu'il me ſera facile de faire en-
„ trer le Comte. Ah! trop aimable
„ CECILE, *lui répondis-je en l'embraſ-*
„ *ſant tendrement*, que d'Obligations ne
„ vous aurai-je point, & qu'il me feroit
„ doux ſi vous me mettiez dans l'Occaſion
„ de vous donner des Marques de ma
„ vive Reconnoiſſance! Hé mon Dieu!
„ *me répondit cette généreuſe Amie*, laiſ-

„ ſez-

„ sez-là, s'il vous plait, ces vains Ter„ mes de Reconnoissance, & croïez, „ que je serai trop récompensée par le „ Plaisir, que j'aurai de vous rendre un „ si foible Service. Mais, *ajouta-t-elle*, „ les Momens vous sont chers ; ne „ songez, qu'à en profiter. Hâtez-vous „ d'écrire vôtre Lettre, & je me char„ ge du Soin de la faire remettre à „ Monsieur le Comte. „

On me faisoit espérer, que j'aurois le ravissant Plaisir de lui parler & de le voir ; ainsi, ma Lettre fut bientôt écrite, parce que je n'avois, qu'à lui marquer de suivre celui,qui la lui remettroit, & d'attendre mes Ordres dans le même Endroit où il seroit conduit.

Tout fut heureusement éxécuté. La chere Ce. ile se chargea de ma Letre, le Fermier la remit à son Addresse, & avec quelle Ardeur le passionné Comte ne vola-t-il pas au Rendez-vous, que ma Tendresse lui assignoit !

Que les Instans, que l'on passe dans l'Attente d'un Amant tendrement chéri s'écoulent lentement ! Jusques au Moment heureux qui devoit offrir le mien à mes Yeux, mon Esprit ne fut occupé que des choses, que j'avois à lui dire, tandis que mon Cœur goûtoit par

avance

avance le Plaisir, qu'il auroit de pouvoir exprimer les tendres Sentimens, dont il étoit rempli.

J'étois livrée toute entiere à ces douces Réveries, lorsque j'en fus distraite par une Religieuse, qui vint m'avertir, que j'étois attenduë avec Impatience au Parloir. „ Seroit-ce encore Monsieur le „ Marquis? *répondis-je à cette bonne „ Religieuse.* Ho! non, non, *me dit-„ elle*, ha! c'est bien vraiment une Per-„ sonne d'un autre Mérite. Mais, cet-„ te Personne, *répondis-je*, pourroit-on „ m'en dire le Nom? C'est nôtre Révé-„ rend Pere, *me dit d'un Ton niais cet-„ te bonne Agnès, dont l'Esprit ne me „ parût guères moins épais que la Figure.* „ Descendez vîte seulement, *ajouta-t-„ elle*, & vous me direz ensuite, si „ nous ne sommes pas bien heureuses „ d'avoir un si bon Pere. Il faut voir „ aussi comme il est aimé de nos jeunes „ Sœurs, & respecté de nos Meres. „

C'étoit-là assûrément une Visite, que j'étois bien resoluë de ne pas recevoir. J'avois même dit à la bonne Sœur, qui etoit venu me l'annoncer, qu'elle remerciât Monsieur leur Directeur de l'Honneur, qu'il vouloit me faire, mais que des Occupations, qui me retenoient

dans

dans ma Chambre, m'empêchoient d'en profiter.

On ne ſe rebuta pas de ce prémier Refus, & ce n'eſt pas-là auſſi ordinairement de quoi un Moine paroiſſe s'embarraſſer beaucoup. A-t il un Front fait pour rougir? On revint donc à la charge; & en partie entrainée par la Curioſité de voir un Homme, dont on m'avoit ſi fort vanté le Mérite, & vaincûë en parrie par les Inſtances de CHRISTINE, qui me prioit de deſcendre, pour ne pas enflammer davantage contre moi le Couroux de Madame l'Abbeſſe, je me rendis au Parloir.

Je ne ſais ſi ma Vûë eut quelque choſe de bien frapant pour le bon Pere, mais je crûs lire dans ſes Yeux un Etonnement d'Admiration, dont ma petite Vanité ne manqua pas de s'applaudir. Car, fut-on jamais fâché de paroître aimable? Cette Juſtice, que nous nous imaginons, que l'on rend à nos Charmes, flatte trop nôtre Amour-propre, pour que nous n'en ſachions pas Gré à ceux, qui nous la rendent.

Dèsque ce Moine m'eut ſalué, il me dit, en ne détournant pas les Yeux de deſſus moi: „ Je ne ſuis point ſurpris, „ Mademoiſelle, du Bruit que vôtre

„ Beau-

„ Beauté commence à faire dans ce Cou-
„ vent. Vous méritez bien assûrément,
„ que des Rivaux se disputent avec Cha-
„ leur la Conquête de vôtre Cœur ; &
„ je ne croi pas, qu'il fut facile de me la
„ ravir, si j'étois assés heureux pour la
„ méritier. „

Un Début, si extraordinaire & si cavalier, me surprit, & je ne sûs guéres d'abord comment j'y devois répondre, tant étoit grand mon Etonnement, qui ne venoit sans doute, que de ce que j'ignorois, que parmi les Moines, comme dans tous les autres Etats, il y a des Petits-Maîtres achevés : & tel étoit celui, qui me parloit, comme il fut aisé de m'en appercevoir.

„ Mais, *ajouta-t il, voïant, que j'étois*
„ *surprise de façon à ne pouvoir lui ré-*
„ *pondre*, parlons d'autre chose. Ma-
„ dame l'Abbesse m'a dit ses Raisons ;
„ vous me dites les vôtres, & je tra-
„ vaillerai ensuite à vous remettre bien
„ ensemble ; car vous êtes trop aima-
„ ble, pour que je ne sois pas dispo-
„ sé à vous servir. „ Je vous suis obli-
„ gée, mon Révérend Pere, *lui dis-je*,
„ de cette Bonne-Volonté ; mais, pour
„ ne vous rien cacher, je vous dirai, qu'el-
„ le me paroît assés inutile. Inutile ! *ré-*

péta-

„ *péta-t-il avec un Air étonné*; vous n'y „ penſez pas, Mademoiſelle. Je le vois; „ vous ignorez ſans doute, que j'ai tou„ te la Confiance de Madame l'Abbeſ„ ſe, & que je puis vous ſervir, plus „ que vous ne croïez. Mais, en quoi, „ je vous prie, *lui répondis-je*, ces Ser„ vices, que vous m'offrez, peuvent-ils „ m'être néceſſaires? Hé mon Dieu! „ *reprit-il*, acceptez les toûjours, puiſ„ que je vous les préſente, & vous en „ ſentirez l'Utilité. Peut-être croïez„ vous, *ajouta-t-il*, que je ne ſois pas au „ fait des Diſpoſitions de vôtre Cœur; fai„ tes-moi la Grace de m'entendre, & je vais „ vous convaincre du contraire. „

„ Vous aimez; rien de plus certain, „ & c'eſt aſſûrément à vôtre Age ce „ que vous avez de mieux à faire. „ Mais, on voudroit bien, que vous „ puſſiez changer l'Objet de vôtre A„ mour, c'eſt à dire, que vous priſſiez „ pour Monſieur le Marquis les Senti„ mens, que vous avez pour Monſieur „ le Comte. Dites-moi, je vous prie, „ Mademoiſelle, y a-t-il rien en tout „ cela, que vous puiſſiez deſavouër. „ Non, *lui répondis-je*; j'avouë, „ qu'on ne vous a point trompé. „ Laiſſez-moi donc achever, ſi vous „ le trouvez bon. Madame l'Ab-

„ beſſe,

„ beſſe, qui vient de me parler, me
„ paroît être dans une épouvantable
„ Colére contre vous, & l'unique Mo-
„ ïen de l'appaiſer, ce ſeroit de donner
„ quelque Eſpérance à Monſieur le Mar-
„ quis, & c'eſt à quoi je m'étois enga-
„ gé de vous éxhorter. Et c'eſt-là, mon
„ Révérend Pere, *lui répondis-je*, une
„ Commiſſion, dont vous pouviez fort
„ bien vous diſpenſer de vous charger;
„ &, ſi vous n'en avez point d'autres
„ à faire, vous ne trouverez pas mau-
„ vais, que je me retire. „ Hé! de grace,
„ Mademoiſelle, *me dit ce Moine, qui*
„ *voïoit, que je me diſpoſois à le quitter*,
„ écoutez-moi encore, je vous prie,
„ un Moment, & croïez que ce, que je
„ vais vous dire ſera peut-être plus de
„ vôtre Goût. Ne ſerez-vous pas con-
„ tente, ſi je m'engage à vous ſervir,
„ même contre Madame l'Abbeſſe? Ses
„ Ordres ſont donnés, elle ne veut
„ point abſolument, qu'il vous ſoit per-
„ mis de revoir Monſieur le Comte. Hé
„ bien! ce ſera moi, *ajouta-t-il*, qui
„ m'engage volontiers à vous procurer
„ le Plaiſir de pouvoir vous entretenir
„ avec lui.

Je ne ſavois guéres, qu'elle Réponſe faire à des Offres, qui s'accordoient ſi

bien

bien avec les Dispositions de mon Cœur. Les Visites de l'aimable Comte ne pouvoient être trop multiplées, & celles, que l'on me promettoit, ne derangeoient point celles, que j'espérois par le Secours de la chere CECILE. Mais, d'un autre Côte, je ne connoissois pas assés le Moine, qui me parloit, pour pouvoir compter sur ses Promesses. Je savois en général, que ce n'est pas sous un Froc, que logent ordinairement la Droiture & la Probité; ainsi je craignois, que, livré aux Intérêts de Madame l'Abbesse, ce Moine ne cherchât à me surpendre, & qu'il ne me tendit un Piége, où il vouloit me faire tomber. Je ne sais, s'il s'apperçut de ma Défiance; mais, comme il me vit incertaine sur ce que j'avois à lui répondre, il me dit:

„ Je vois, Mademoiselle, que vous êtes „ sans doute surprise, que n'äïant presque „ pas l'Honneur de vous connoître, je „ montre cependant une Ardeur si prompte „ te & si vive à vous servir, & c'est-là une „ Ardeur, dont peut-être vous vous défiez. „ ez. Mais, ne regardez, que comme l'Effet „ fet des Impressions, que la Vûë de vos „ Charmes a fait sur mon Cœur. Sur vôtre „ Cœur, dites-vous! *lui répondis-je avec*

„ *Eton-*

„ *Etonnement*; voilà une petite Declara-
„ tion, qui ne laisse pas, que d'être bi-
„ en tendre. Ouï, Mademoiselle, *me*
„ *dit il*, sur mon Cœur, *en attachant*
„ *sur moi des Regards, qui ne commen-*
„ *çoient déja, que trop à être enflammés,*
„ *& dans lesquels on pouvoit lire toute*
„ *la Brutalité de la Passion, dont un Moine*
„ *peut-être capable*, & ce Cœur, *ajou-*
„ *ta-t-il*, si vous n'en dédaignez pas
„ les Hommages, saura brûler pour
„ vous d'un Feu bien discret & bien vif.
„ Ce sont, Mademoiselle, *me dit-il*, les
„ Eclats, qui sont le plus à craindre en
„ Amour, & c'est-là aussi ce, que nous
„ évitons avec le plus de Soin. „

J'avoue, que j'eus besoin de toute ma Modération, pour ne pas éclater, & ce ne fut qu'avec une Violence extrême, qu'au lieu de la Confusion, dont je pouvois le couvrir, je me contentai de le prendre sur un Ton railleur avec lui. Je voulus cependant finir cet Entretien, que je n'aurois pû continuer sans augmenter la Pétulence de ce Moine insolent. Ainsi, je me retirai en lui, disant; C'en est trop, mon Révérend Pere, souffrez que je vous quitte; car vous êtes si dangereux, qu'il n'y a pas en vérité Seureté pour mon Cœur avec vous.

Peut-être fut-il assés bon, pour croire, que c'étoit-là un Compliment gracieux, que je lui faisois; du moins m'en remercia t-il si sérieusement, qu'il me laissa juger, qu'il croïoit bien mériter quelque chose d'approchant de ce, que je venois de lui dire.

Je sortois du Parloir, lorsque je rencontrai CHRISTINE, qui venoit me chercher, & qui me dit, que j'étois attenduë dans ma Chambre par la chere CECILE, qui avoit les plus heureuses Nouvelles du Monde à m'apprendre. „ Et j'en ai moi, *répondis-je*, de très „ amusantes à vous dire. Ma chere A-„ mie, *me dit l'aimable* CECILE, *en se* „ *jettant à mon Col dès que je fus ren-* „ *trée*, ah! que je suis charmée de ce, „ que nos petits Projets ont si bien réüssi. „ Tout a été éxécuté à merveille. Vous „ allez être enfin la Personne la plus heu-„ reuse du Monde. Le cher Comte n'est „ pas loin d'ici. Tenez, lisez cette Lettre, „ elle vient de m'être renduë, mais lisez-„ là à Voix haute, je vous prie, *me dit* „ CECILE; car je meurs d'Envie de sa-„ voir, comment Monsieur le Comte é-„ crit Tendresse. „

Je lûs donc ce Billet, qui étoit conçu en ces Termes:

Que ne vous dois-je point, trop aimable GERTRUDE, *pour la ravissante Nouvelle, que vous venez de m'apprendre! Quoi! mes Yeux auront donc le doux Plaisir de vous revoir, & ce doux Plaisir, je le devrai tout entier à l'Ardeur de vôtre Amour, qui vous a fait surmonter les prémiers Obstacles, que l'on opposoit à nos Vœux. Ah! si vous connoissez tout l'Excès de mon Ardeur, jugez avec quelle vive Impatience j'attends ici le Moment heureux où je pourrai vous exprimer les tendres Sentimens de mon Cœur. Mais, ces Sentimens, si mon Cœur a peine à les contenir, comment ma foible Voix pourra-t-elle les exprimer? Ce seront donc mes Soupirs, mes Regards, & mes Larmes, qui supléeront à l'Impuissance de ma Voix; mais jamais pourront-ils vous dire tout ce que resent pour vous le Cœur du passionné* DE STINFORD.

„ Il faut en convenir, *me dit* CECI-„ LE, il n'y a que l'Amour seul, qui „ puisse écrire d'un Stile si tendre. Je „ ne m'y fierois cependant pas toûjours, „ *répondis-je*; car, ce Langage peut-être „ quelquefois trompeur; cependant je „ suis bien assûrée, que celui du Comte „ ne l'est point. Mais, aimable CECILE, „ *ajoutai-je*, peut-être serois-je vé-„ ritablement fâchée contre vous, si

„ vous m'aviez flatté d'une Eſpérance, „ qui ne dût pas être remplie. Etes-„ vous bien ſûre du moins, que vous „ ne trouverez point d'Obſtacles au „ Bonheur, que vous nous promettez? „ Mon Dieu, que vous êtes craintive, „ *me répondit-elle*; mais je vous le par-„ donne, car je ſais, que c'eſt-là un „ Défaut aſſés ordinaire dans une Aman-„ te bien tendre. Plus un Bien, que „ nous attendons, nous eſt cher, & „ plus nous craignons d'en être privés. „ Mais raſſurez-vous, & croïez, que „ je ne promets, que ce que je puis „ certainement tenir.

„ L'Heure du Rendez-vous eſt mar-„ quée, & on y ſera éxact. A Minuit „ (c'eſt le Moment aſſigné) CHRISTI-„ NE & moi, je vous le promets, nous „ vous amenons le Comte ici: mais, à „ cette Condition, *ajouta-t-elle*, que „ longtems avant le Jour vous aurez „ ſoin de le renvoïer. C'eſt-là, ma che-„ re CECILE, *lui répondis-je*, une „ Précaution trop néceſſaire, pour qu'il „ ſoit beſoin de m'en avertir. Néceſſaire, „ tant qu'il vous plaira, *reprit-elle*, mais „ on ne laiſſe pas cependant, que d'y „ manquer aſſés ſouvent; car, y a-t-il „ rien qui s'écoule plus rapidement, que

„ le

„ le Tems, que les Amants paſſent en-
„ ſemble. Vous le ſavez, combien de fois
„ ne leur arrive-t-il pas de confondre
„ les Heures avec les Momens. Hé
„ bien! *repris-je*, je vous donne ma
„ Parole, que cela ne m'arrivera point
„ avec le Comte: mais, *ajoutai-je*, j'ai
„ à vous faire rire.

„ Savez-vous, qu'il eſt ſurvenu au
„ Comte un ſecond Rival, dont il ne
„ ſe défie point, & un Rival vraïment
„ dangereux. Auſſi me voïez vous tou-
„ te fiere de cette brillante Conquête,
„ que mes Charmes viennent de faire.
„ Mais, je veux, ma chere CECILE,
„ que vous la deviniez. Voilà, *me ré-
„ pondit-elle*, ce que je ne puis certaine-
„ ment faire. Et voilà, *répondis-je*, ce
„ que vous pouvez aiſément. Ne cher-
„ chez pas cette Conquête hors du Cou-
„ vent; eſt-ce-là vous en dire aſſés?
„ Ho! j'y ſuis, *reprit* CECILE. Ne ſe-
„ roit-ce pas hazard l'effronté Moine,
„ qui nous dirige? Mais, gardez-vous
„ bien, ma chere, *ajouta-t-elle*, de
„ paroître ſenſible aux tendres Vœux,
„ qu'il vous addreſſe; car vous vous
„ feriez ici un Nombre de Rivales
„ dangereuſes, qui vous feroient aſ-
„ ſés mal paſſer vôtre Tems, & Ma-

 „ dame

„ dame l'Abbeſſe en particulier, qui ſe „ croit la Sultane favorite, ne manque- „ roit pas de vous accabler de toute ſa „ Haine, s'il vous arrivoit de lui ravir „ un Cœur, qui lui eſt cher. C'eſt ce- „ pendant contre elle même, *répondis-* „ *je*, que l'on a promis de me ſervir. „ Car, ſavez-vous, que vôtre paſſionné „ Directeur pouſſe la Tendreſſe dans „ toutes les Régles? Croiriez-vous, qu'il „ a appuïé ſes Déclarations d'Offres de „ Services très engageantes, & ſi enga- „ geantes, que je ſerois aſſés diſpoſée à „ les accepter?

„ Ho! ceci commence à me ſurpren- „ dre, *reprit* CECILE; achevez, je „ vous prie. Ces Offres ſi flatteuſes, „ pourroit on les ſavoir? C'eſt ſans „ doute, *répondis-je*, ce que vous n'au- „ riez-jamais deviné. On me promet, „ que malgré les ſéveres Défenſes de „ Madame l'Abbeſſe, je pourrai, auſſi „ ſouvent, que je le ſouhaiterai, voir „ le cher Comte. Ce ſont-là, j'en con- „ viens, *me répondit* CECILE, des Pro- „ meſſes bien ſéduiſantes; mais je vous „ conſeille cependant de ne les regarder, „ que comme les Ruſes d'un Moine „ habile, qui, inſtruit de vôtre Foible, „ veut ſe ſervir de cette Connoiſſance

„ pour

„ pour pouffer brufquement fes Affaires „ auprès de vous.

„ Mais, peut-être ignorez-vous à „ quoi tout ceci aboutira ? C'eft à re- „ gret, que je vous l'apprends ; mais en- „ fin, vous êtes intéreffée à le favoir. „ C'eft ce que, quelque méprifable, que „ foit cet Infolent, vous ferez cependant „ obligée de le ménager, fi vous ne vou- „ lez pas vous voir expofée à la plus cruel- „ le Perfécution. „ Pouvois-je, hélas ! deviner, que j'étois deftinée à en faire dans peu la plus fatale Expérience !

Il me reftoit encore une Heure avant le Souper. Je voulus defcendre au Jardin, & je priai CECILE de venir s'y promener avec moi : mais, elle s'en excufa fur la Crainte, qu'elle avoit, *difoit-elle*, qu'une trop grande Affectation de fuivre par tout mes Pas ne la rendit fufpecte à Madame l'Abbeffe. Elle me dit même, qu'elle ne pourroit me voir pendant tout le refte de la Journée, mais qu'un peu avant Minuit je fuffe éxacte à lui envoïer CHRISTINE, dont le Secours lui étoit néceffaire pour éxécuter ce, qu'elle m'avoit promis.

Etoit-ce trop de tous les Sentimens de la plus vive Reconnoiffance, pour me revancher de toutes les Obligations,

que j'avois au Zêle généreux de l'aimable CECILE! Pouvois-je ne pas voir les Périls, où son Attachement pour moi l'exposoit, & tout ce qu'elle avoit à redouter de l'implacable Couroux de l'inéxorable Abbesse, si elle avoit pû soupçonner, que c'étoit à ses Soins, que je devois le Plaisir, que j'aurois, de revoir l'aimable Comte! J'étois si vivement pénétrée de ces Sentimens de Gratitude, & de si forts Liens d'une Simpathie naturelle m'attachoient à la chere CECILE, que pendant tout le Tems, que dura nôtre Promenade avec CHRISTINE, je ne pus m'entretenir, que d'elle seule, & je remarquai avec plaisir, que CHRISTINE, loin de chercher, comme elle l'avoit fait auparavant, à me rendre suspect le Zêle desintéressé & généreux de l'aimable CECILE, en parloit elle-même avec autant d'Eloge, que moi.

„ Non, *me dit-elle*, jamais je n'ai vû „ tant de Qualités également charmantes „ & respectables réünies dans une même „ Personne! Quelle Droiture, quelle „ Sincérité, quelle Grandeur de Senti- „ mens, quelles Maineres plus obligean- „ tes & plus gracieuses, quelle Ardeur „ plus empressée de faire plaisir, dans „ tous les Services, que vous avez déjà

„ reçu

„ reçu de ſon Zêle ! Ne diroit-on pas, que „ ce n'eſt point vôtre Satisfaction, mais la „ ſienne ſeule, qu'elle cherche ? Là violà „ cependant, ma chere CHRISTINE, *lui* „ *répondis-je*, cette Perſonne, dont vous „ avez voulu, que je me défiaſſe, & dont „ je devois ſuſpecter l'Empreſſement, „ qu'elle temoignoit à m'obliger. Et je „ m'apperçois, Mademoiſelle, *me ré-* „ *pondit* CHRISTINE, que vous ne laiſ- „ ſez pas tomber l'Avantage, que vous „ pouvez avoir ſur les autres.

„ Hé bien ! pour vous ſatisfaire, faut- „ il vous avouër, que j'ai eu tort ? C'eſt- „ là un Aveu, que je fais en vérité „ avec plaiſir. Mais, vous-même, s'il „ vous plait, convenez, que ſi, au „ lieu de la généreuſe CECILE, vous „ vous fuſſiez addreſſée à une Fourbe „ & à une Diſſimulée (& ce ſont-là „ des Meubles, qui ne ſont pas bien „ rares dans les Cloitres,) peut-être au- „ riez-vous païé aſſés chérement la Fau- „ te, que vous vous expoſiez de faire, „ en vous ouvrant un peu trop à une „ Perſonne, que vous ne connoiſſiez „ pas ? „ Qu'avois-je à répondre à un ſi juſte Reproche ? J'en compris toute l'Equité, & je puis dire, qu'il m'a fait dans la ſuite éviter bien des Fautes.

Nous, nous promenions cependant toûjours CHRISTINE & moi, lorsque les Religieuses & les Pensionaires vinrent prendre leur Récréation dant le Jardin où nous étions. Mais, quelle fut mon Indignation & ma Surprise, lorsque je remarquai dans toutes une grossiere Affectation à m'éviter! Cela ne s'accordoit guéres avec les Promesses, que Madame l'Abbesse m'avoit faites de l'Empressement, que chacune aurois à me plaire. Elles poussérent même l'Impolitesse si loin, qu'elles détournoient, ou affectoient de detourner, la Tête, pour s'épargner la Peine de répondre aux Civilitéz, que je leur faisois.

Madame l'Abbesse cependant, suivie d'une riante & aimable Cour, sembloit triompher en secret de cette humiliante Solitude, où l'on me laissoit, & il me fut aisé de m'appercevoir, que cette Affectation incivile, que l'on avoit de me fuïr, étoit une Suite des Ordres, qu'elle avoit donné; parce que sans doute elle espéroit par-là de me faire sentir, combien j'étois intéressée à recouvrer ses Bonnes-Graces. Aussi ne voulus-je pas lui laisser longtems l'Avantage de s'applaudir de la Confusion, dont je me croïois couverte. Je me retirai presque aussitôt

avec

avec CHRISTINE; mais, ce qui acheva de me mortifier, & de me confondre, c'eſt, que ma Retraite fut ſuivie de pluſieurs Eclats de rire, que je crûs n'être faits, que pour m'inſulter.

Il eut été difficile à CHRISTINE de ne pas s'appercevoir combien cette Scéne outrageante m'avoit mortifiée; & je crûs d'abord, qu'elle donneroit ſes Soins à m'en conſoler. Mais, elle avoit à me corriger de mes Defauts, & étoit bien éloignée de les entretenir par une indigne Complaiſance. Ainſi, ſans chercher à me flatter, elle me dit: „Vous voilà, Mademoiſelle, inconſolable; & vous n'en „ avez aucun Sujet. Car, raiſonnons, je „ vous prie. Eſt-ce vous, ou Madame „ l'Abbeſſe, qui doit êtré humiliée? „ Vous, de ce que vous venez d'eſſuïer de „ ſon injuſte Reſentiment, ou elle, de „ ce que ſon bizare Couroux vient de „ vous faire ſouffrir? Et penſez-vous, „ que parmi celles, qui lui font le plus „ ſervilement leur Cour, il y en ait aucune, qui ne la condamne & ne la „ mépriſe en ſecret? Ainſi accoutumez-„ vous à ne craindre point d'autre Confuſion, que celle, qui vient de nos Défauts, ou des Fautes, que nous faiſons, „ & à ne rechercher point d'autres

„ Louänges, que celles, qui ſont fon-
„ dées ſur de ſinceres Sentimens d'E-
„ ſtime. „

C'eſt ainſi, que dans toutes les Occaſions la fidelle CHRISTINE s'appliquoit à me former par de ſolides Maximes, qui ont été dans la ſuite la Régle de ma Conduite. J'avois un grand Fond de Docilité, qui, joint au Cas, que je faiſois de ſes Leçons, m'engageoit à profiter de toutes celles, qu'elle me donnoit.

„ Mais, c'eſt aſſés moraliſer, *me dit-*
„ *elle.* Une Heure de Promenade a pû
„ vous donner de l'Appétit, il eſt Tems
„ de ſouper, & je vais ordonner, que l'on
„ ſerve. „

L'on eut beau me preſſer de manger, & vainement je tâchois moi-même de m'y exciter. La ſeule Idée du Plaiſir, que devoit me cauſer la Vûë du cher Comte m'occupoit ſi fort, que j'entrai à Table, & que j'en ſortis preſque ſans m'en être apperçu. CHRISTINE voulut, que je me couchaſſe pendant deux Heures, en me promettant, qu'elle me réveilleroit, lorſqu'il ſeroit Tems, qu'elle allât joindre l'aimable CECILE, & je lui obéïs.

Quels Momens plus agréablement écoulés, que ceux, que je paſſai en attendant l'Arrivée du cher Comte! Car, l'on

l'on peut bien s'imaginer, que ce Tems, que l'on croïoit, que je donnerois au Repos, je ne pouvois l'emploïer, qu'à m'entretenir des tendres Sentimens de mon Cœur. Que de flateufes Idées n'avois-je pas à repaffer dans mon Efprit! De tout Côté l'on fembloit travailler de concert pour ébranler ma Conftance. C'étoit une violente Perfécution, dont j'avois déjà reffenti les injuftes Effets. C'étoient cent Obftacles différents, que j'avois eu à furmonter, & rien de tout cela, qui n'eut fervi à accroître plutôt, qu'à diminuer mon tendre Amour. Quel Motif de la plus douce Confolation pour une Amante, lorfqu'elle peut faire valoir auprès de fon Amant tant de Preuves de la plus inviolable Fidélité!

C'étoient-là des chofes, que je me plaifois à repaffer en moi-même, & le Moment vint enfin où j'eus le Plaifir de les dire au cher Comte. - CHRISTINE, avec l'aimable CECILE, étoit allé l'attendre à cette Porte dérobée, où il devoit être conduit par le Fermier, dont j'ai parlé. Quel Excès de Joïe pour cet Amant paffionné, lorfqu'il entendit le Bruit fourd, que l'on fit en ouvrant la Porte où il attendoit peut-être depuis longtems, & qu'il vit la fidelle

CHRISTINE venir à lui, le prendre par la main, & le faire monter dans un Corridor, qu'elle lui dit conduire à mon Appartement! Mais, ma Joïe futelle moins excessive, lorsque je vis la chere CECILE entrer, se jetter à mon Col, & qu'elle m'annonça l'Arrivée de l'aimable Comte, qui entra presque dans le même Moment!

J'avoue, que je ne fus pas Maîtresse de retenir le Transport de Tendresse, dont sa Vuë me saisit. Sans consulter, si l'austere Bienséance pouvoit en murmurer, je vole à lui, je me jette entre ses Bras, & j'y demeure longtems sans avoir la Force de prononcer d'autres Paroles, que celles ci, que je répétai souvent: Ah! mon cher & aimable Comte, ah! mon cher & aimable Comte, est ce vous, tendre & fidelle Amant, qu'il m'est permis de revoir encore? Le passionné Comte, saisi du même Transport, n'avoit guéres la Force de m'en dire davantage. „ Charmante & adorable GERTRUDE! „ *répétoit-il plusieurs fois en tenant ses* „ *Levres collées sur mes Mains, qu'il ar-* „ *rosoit de ses Larmes.* Non, les „ Dieux ne me laissent plus de Vœux „ à former! C'est par l'Excès du „ Plaisir, que je vais mourir. „ Quel

Transf-

Transport, quel Ravissement, quelle Extase! Peut-être aurions-nous demeuré encore plus longtems dans cet Etat, si CHRISTINE, qui craignoit pour moi quelque Foiblesse, causée par un Excès de Joïe, n'étoit venu me retirer d'entre les Bras du Comte.

On nous fit asseoir, & nous demeurâmes encore quelque tems, où, n'aïant pas la Force de parler, nous laissâmes à nos Soupirs & à la Tendresse de nos Regards, le Soin d'exprimer la Vivacité de nos Sentimens. L'aimable CECILE avoit pris une Place auprès du Comte, & je remarquai avec plaisir, qu'elle le considéroit avec des Yeux pleins d'une Admiration si marquée, qu'elle justifioit assés mon Choix, & qui sembloit me dire, que je ne devois pas rougir du Foible, que j'avois pour l'aimable Comte, qui, de son côté, ne pût voir la charmante CECILE, sans admirer dans elle ces mêmes Attraits, dont la prémiere Vûë avoit fait tant d'Impression sur mon Cœur. Il est vrai, que la chere CECILE sembloit n'être faite, que pour charmer & pour plaire. Mais, à un Extérieur si charmant elle joignoit tant de Qualités du Cœur & de l'Esprit, qu'elle ne méritoit guéres moins d'Admiration que d'Amour.

Le Comte ignoroit les Obligations communes, que nous lui avions. Il en fit à la chere Cecile des Remercimens si gracieux & si reconnoissants, il se montra si poli & si aimable dans ses Façons, que ce fut dans la suite autant l'Amitié, qu'elle prit pour le Comte, que celle qu'elle avoit pour moi, qui parût animer l'Ardeur, qu'elle avoit de nous obliger.

La Présence d'une Amie si généreuse & si aimable ne pouvoit certainement nous gêner: aussi n'oubliâmes-nous rien le Comte & moi pour la retenir. Mais, nous ne pûmes y réüssir, & elle se retira en chargeant Christine de lui rapporter la Clef de la Porte par où le Comte devoit sortir.

Me voilà donc demeurée seule avec un Amant, qui ne pouvoit se rassasier du Plaisir de me voir, & je puis dire, que ce Plaisir étoit bien égal de mon côté. Je m'étois bien proposé de lui faire valoir ce que j'avois eu à souffrir durant son Absénce. Aussi ne manquai-je pas de lui rapporter tout ce que j'avois essuïé du Ressentiment de Madame l'Abbesse, les vifs Entretiens, que j'avois eu avec elle, & le Couroux furieux dont elle étoit encore animée contre moi.

„ Mais,

„ Mais, que son implacable Couroux, „ *ajoutai-je*, est bien peu capable de „ m'effraïer, & que pouvoir de plus sa „ sévere Vengeance, que de vouloir nous „ ôter le Plaisir de nous voir ! Elle l'a „ voulu, y a-t-elle réussi ? N'est-ce pas „ l'Amour lui-même, qui, touché de „ mes Maux, m'a aidé à braver sa Co- „ lere, & à tromper sa Vigilance ? Qu'el- „ le continuë, si elle le souhaite, à dé- „ fendre, que l'on n'ait plus ici de Com- „ merce avec moi ; que par ses Ordres „ l'on évite ma Compagnie ; que l'on „ ne cesse de me donner mille Sujets de „ Confusion & de Chagrin, rien de tout „ cela pourra-t-il rallentir mon Amour ? „ Ah ! fidelle GERTRUDE, *me dit le* „ *passioné Comte en se jettant à mes Ge-* „ *noux*, non, cet Amour, & si tendre, „ & si constant, non, je ne le mérite „ pas cet Amour. Je n'ai rien oublié „ pour l'enflammer dans vôtre Cœur. „ J'en ai fait le Bonheur de mes Jours, „ mais il trouble le Repos des vôtres ; „ mais, à chaque instant, il va vous at- „ tirer quelque Disgrace, ou quelque Per- „ sécution nouvelle. Ah ! pour assûrer vô- „ tre Bonheur, pour vous soustraire aux „ Maux, qui vous menacent, défaites-vous, chere

„ chere GERTRUDE, défaites vous d'un „ Amour, qui seul s'oppose à vôtre Félicité. Abandonnez un Misérable „ plus desespéré pour les Malheurs, qu'il „ vous attire, que pour ceux, qui l'accablent. Rendez-vous aux Violences, „ que l'on vous fait pour vous énlever „ à mes Vœux. Devenez le glorieux „ Partage d'un Amant, moins passionné „ & moins tendre. Non, je ne survivrai point a la Douleur, que j'aurai „ de vous perdre: mais, j'emporterai „ du moins avec moi cette Consolation „ dans le Tombeau, que je ne serai „ plus l'Auteur des Maux, que la Constance de mon Amour auroit continué à vous attirer. „

C'étoit avec un Emotion si vive & si tendre; c'étoit en poussant tant de Soupirs, accompagné d'une si grande Abondance de Larmes, c'étoit enfin avec toutes les Marques d'un Cœur pénétré d'une si violente Douleur, que le triste Comte me tint ce passionné Discours, que moi même je ne pûs m'empêcher de me réprocher vivement de lui avoir inspiré tant de Compassion pour l'Etat où j'étois réduite.

Il fallut donc, que je donnasse tous mes Soins à essuïer ses Pleurs & à le consoler par l'Espérance, que je lui donnai, que

que la Perſécution, que l'on me faiſoit, finiroit peut-être bientôt, ou que du moins nous pouvions nous promettre, qu'elle ſeroit toûjours bien adoucie par le Plaiſir, que nous aurions de nous voir. „ Mais, ce Plaiſir, *me dit le* „ *Comte, à qui mes Paroles avoient ren-* „ *du une Partie de ſa Tranquilité*, que „ de Revers imprévûs, que de Diſgra- „ ces inopinées, que de Contretems fâ- „ cheux, & contre leſquels nous n'au- „ rons ſû nous précautionner, peuvent „ nous l'énlever! Hé! pourquoi, *lui ré-* „ *pondis-je*, chercher, dans un Avenir „ incertain des Maux, qui n'arriveront „ peut-être jamais? Oüi, cher Comte, „ *ajoutai-je*, eſpérons, que le Marquis, „ rebuté par ma conſtante Indifference, „ que Madame l'Abbeſſe, toûjours plus „ certaine de ne pouvoir ébranler mes „ Réſolutions, que mon Grand-Pere en- „ fin, vaincu par mes Soûmiſſions & „ par mes Larmes, n'oppoſeront plus „ d'Obſtacles à nos Vœux. „

„ Mais pourquoi, puiſque nous le „ pouvons, *me répondit le Comte*, ne „ pas emploïer un Moïen plus facile & „ plus prompt, qui nous reſte pour nous „ délivrer des Fraïeurs, qui continue- „ ront peut-être à nous allarmer, & pour „ avan-

„ avancer les Momens de nôtre Bonheur? Croïez vous, *ajouta t-il*, mon „ aimable GERTRUDE, que, moins jaloux que vous même de vôtre propre „ Gloire, je puisse me laisser aveugler „ par ma Passion, au point de vous proposer un Dessein dont l'Honneur le „ plus severe pût s'offenser? Hé! de grace, cher Comte, *lui répondis-je*, ne „ me pressez pas davantage, & mon „ Amour & mon Devoir, je vous l'ai „ déja dit, me sont également chers. „ Laissez moi attendre, que, sans manquer, ni à l'un, ni à l'autre, je puisse les accorder tous les deux. Peut-être que le Moment, où je le pourrai, n'est pas bien éloigné. Que les „ Assûrances, que nous nous sommes „ données l'un & l'autre d'une mutuelle „ Constance, servent à nous faire attendre sans murmure l'heureux Instant, „ qui doit combler nos Vœux. „

Le Comte connoissoit ma Fermeté, & il comprit, qu'il lui seroit inutile de me parler davantage d'un Dessein, auquel je paroissois déterminée à ne jamais consentir. Mais, un Point l'embarrassoit. Il prévit, qu'il ne pourroit guéres me continuer ses Visites nocturnes, sans en donner quelque Soupçon à mon Grand-Pere,

Pere, qui n'auroit pas pû n'être pas inquiet, s'il s'étoit apperçu, que le Comte, qui logeoit chés lui, en eut été abſent toutes les Nuits.

Il falloit obvier à cet Inconvénient; &, après bien des Réflexions, nous convinmes enfin, que le Comte prétexteroit un Voïage à Paris, & que tandis que l'on le croiroit bien éloigné de moi, il demeureroit chés le Fermier, où il attendroit, que mon Grand-Pere donnât enfin pour nôtre Mariage ſon Conſentement, qu'il nous avoit ſi ſouvent promis. Et, pour que l'on ne doutât point du prétendu Voïage du Comte, il fut arrêté, qu'il iroit faire ſes Adieux au Marquis, à qui il étoit encore lié d'une Amitié étroite, toûjours fondée ſur les mêmes Sentimens d'Eſtime, que ces deux Rivaux avoient l'un pour l'autre.

Tout étant ainſi arrêté, nous continuâmes le Comte & moi à nous renouveller les tendres Proteſtations d'une inviolable Fidélité, juſqu'à ce que CHRISTINE vint nous avertir, que le Jour ne tarderoit pas à paroître, & qu'il étoit Tems, que le Comte ſe retirât. Quelle cruelle Séparation! Quoique nous fuſſions aſſûrés de nous revoir le Lendemain, nos Adieux ne laiſſérent pas, que de nous

couter

couter bien des Soupirs & bien des Larmes.

Le Comte ne se fut pas plutôt retiré, que, sans attendre le Retour de CHRISTINE, qui étoit allé le reconduire, je me couchai à la hâte; &, après quelques Momens donnés à de douces Rêveries, je m'endormis d'un Sommeil si profond, qu'il fallut, que la chere CECILE vint me réveiller, & qu'elle me fit sortir du Lit.

„ On ne peut rien de mieux, *me* „ *dit-elle en m'embrassant.* La Nuit vous „ a ôté trois ou quatre Heures de Som- „ meil, & vous en prenez sept à huit „ sur le Jour, c'est-là savoir se dédoma- „ ger à merveille des petites Pertes, que „ l'on peut faire. Mais, levez-vous „ promptement, car je m'invite au- „ jourd'hui à diner avec vous, & il est „ Tems de se mettre à Table. „

„ Ah! ma chere, *lui répondis-je,* „ quelle heureuse Nouvelle m'annon- „ cez-vous là! Mais, que je suis mor- „ tifié de ne pouvoir vous régaler, com- „ me je le souhaitterois! Bon, *me ré-* „ *pondit-elle*, n'allez-vous pas le prendre „ sur le Ton complimenteur avec moi? „ Les Charmes de vôtre aimable Com- „ pagnie, la Vivacité enjouée de vôtre

„ Con-

„ Converſation, voilà la meilleure Chere, „ que je puiſſe deſirer. „

Christine cependant étoit allé donner ſes Ordres à la Cuiſine; car, mon Grand-Pere avoit voulu, que j'euſſe une Cuiſiniere pour moi ſeule, & qui eut à me ſervir ſelon mon Goût. Peut-être cette Précaution ne fût-elle pas inutile; car, Madame l'Abbeſſe eut bien pû pouſſer ſa mauvaiſe Humeur contre moi juſqu'à me faire faire très-maigre Chere; &, ſans doute, ce n'étoit pas ſans Chagrin, qu'elle voïoit, que j'étois ſervie, & plus proprement, & plus délicatement, qu'elle. Heureuſement ce Jour-là, peut être pour n'avoir pas ſû modérer la Colere, qui l'animoit contre moi, elle étoit incommodée de façon à n'avoir pû ſe lever, & c'eſt ce, qui me procura le Plaiſir de pouvoir diner avec l'aimable Cecile.

Nous nous trouvâmes toutes deux, auſſi bien que Christine, de la meilleure Humeur du Monde; & que d'agréables Sujets de Converſation n'avions-nous pas! L'Addreſſe, que nous avions eu, de tromper la Vigilance de Madame l'Abbeſſe, les Tours, que nous nous diſpoſions encore à lui jouër, auſſi bien qu'au Moine inſolent, qui s'étoit enhardi à me

me faire de tendres Déclarations, tout servit à répandre l'Enjouement le plus amusant dans nôtre Conversation.

Mais, je n'avois pas oublié la Promesse, que l'aimable CECILE m'avoit faite. Je savois, qu'il me revenoit l'Histoire de ses Avantures; &, plus par la Part, que je prenois à ses Intérêts, que par Curiosité, j'étois trop empressée de la savoir, pour ne pas la prier instamment de me la raconter. Ainsi que, dèsque nous fumes hors de Table, je lui dis: „Je viens, ma chere Amie, „de vous régaler assés mal à la vérité; „mais enfin, vous me ferez bien, je „croi, la Grace de m'excuser? Voilà, „*me répondit-elle*, une Excuse, que vous „pouviez fort bien vous dispenser de „me faire. Mais, savez vous, *repris*-„*je*, que je veux, qu'à vôtre Tour, „vous me fassiez le Plaisir de me régaler? Peut-être ignorez-vous quel est „le Régal, que je vous demande? Ré-„pondez-moi seulement, *ajoutai-je*. „Voïez si vous avez deux Heures de Loi-„sir, dont vous puissiez disposer en ma „faveur. Non seulement deux Heures, „*me répondit-elle*, mais le Reste de la „Journée j'aurai l'Avantage de le passer „avec vous. Car, je croi Madame l'Ab-

„besse

„ besse trop occupée de son Mal pour „ songer à s'embarrasser de ce, qui peut „ se passer dans le Couvent. Hé bien! „ ma chere, *lui répondis-je*, songez, s'il „ vous plait, à dégager la Parole, que „ vous m'avez donnée. Il me revient, „ comme vous savez, une Histoire trop „ intéressante, pour que je n'aïe pas une „ Envie extrême de la savoir. Je le vois, „ *me répondit* CECILE, envain me dé- „ fendrois je de me rendre. Il va m'en „ couter quelques Larmes & l'Aveu hu- „ miliant de bien des Foiblesses. Mais, „ vous connoissez, *ajouta-t-elle*, la „ Force de l'Amour; ainsi j'espere, que „ vous en aurez moins de Peine à les „ excuser.

HISTOIRE
DE
CECILE.

MA Naissance, *dit* CECILE, *en commençant son Recit*, fut la premiere Source de mes Malheurs, parce qu'elle couta la Vie à ma Mere, qui auroit pu me faire éviter les differentes Infortunes,

dont ma Vie a été traversée. Le BARON DE GRAND-FONTAINE mon Pere, un de plus riches Gentils-hommes de cette Province, ne tarda pas à se consoler de la Perte de sa prémiere Epouse, & n'attendit pas même la Fin de son Deuil, pour contracter un second Mariage.

La jeune MARQUISE DE LORME, âgée seulement de vingt-deux Ans, fut l'Epouse, qu'il se choisit, & la Belle-Mere, qu'il me donna. Malheureusement pour moi, au bout d'une Année, elle accoucha d'un Fils, & ce fut sur lui, qu'elle ramassa toute sa Tendresse. Je commençai même dès-lors à n'être plus si chere à mon Pere, parceque sa nouvelle Epouse, naturellement fiere & impérieuse l'avoit accoutumé à plier sous ses Loix, & à n'avoir d'autres Inclinations, que les siennes. Il craignoit son Humeur capricieuse, qui la rendoit insuportable; &, pour ne pas avoir à l'essuïer, il falloit, qu'il se priva du Plaisir de me faire des Carresses, dont elle eut été jalouse, & qu'elle eut regardé comme autant de Larcins, qu'on eut fait à son Fils.

Vous jugez bien, Mademoiselle, *me dit la chere* CECILE *en continuant son Récit*, qu'avec une Belle-Mere d'un pareil

pareil Caractere je n'avois guéres de Douceurs à espérer dans mon Enfance. C'étoient à chaque instant mille Rebuts, mille mauvais Traitemens, mille Mortifications nouvelles, que j'avois à essuïer, & que j'essuïois cependant sans murmure, parce que dans un Age encore si tendre connoissois-je assés le Malheur de mon Etat, pour pouvoir m'en plaindre?

Je grandissois cependant, & la Raison commença enfin à développer mon Esprit; mais, ce ne fut, que pour me rendre plus sensible à ce, que j'avois chaque jour à souffrir d'une Espece d'Antipathie naturelle, qui, sans qu'elle pût peut-être s'en dire la Raison à elle-même, me rendoit odieuse aux Yeux de ma Belle-Mere.

J'avois déjà atteint ma dixiéme Année, & je ne sais, si l'on me flattoit, mais l'on paroissoit trouver dans moi une Vivacité d'Esprit assés amusante, qui, joint à un grand Fond d'une Douceur naturelle, faisoit, que je plaisois à tous ceux, qui avoient quelque Habitude avec mes Parens. L'on me louoit même sur bien des Charmes naissants, que l'on disoit se développer dans moi, à mesure, que mes Traits se formoient. Autant de Loüanges, que l'on me donnoit, autant de

Mortifications pour ma Belle-Mere, qui ne servoient qu'à animer toûjours davantage sa mauvaise Humeur contre moi, & dont j'avois toûjours plus à souffrir. Mais, ce qui excitoit encore plus sa Haine contre moi, c'est qu'il s'en falloit de beaucoup, que l'on fut empressé à faire autant de Carresses, & à donner au jeune Baron son Fils autant de Loüanges, qu'à moi. Aussi n'en méritoit-il assûrement point, & peut-être jamais n'a-t-on vû Enfant plus haïssable, que lui, & rempli de Défauts plus marqués & plus rampants.

Quoiqu'agé seulement de neuf Ans, on voïoit dejà dans lui le Commencement d'une véritable Passion pour le Vin & pour la Débauche. Accoutumé à ne faire, que ses capricieuses Volontés, parce que l'on avoit toûjours craint de lui déplaire au moindre Obstacle, qu'il trouvoit à ses bizares Desirs, on le voïoit passer à des Transports d'une Colere, que l'on prevoïoit devoir être, dans la suite, cruelle & sanguinaire. A tous ces Défauts il en ajoutoit encore un autre, qui lui avoit sans doute été transmis avec le Sang par ma Belle-Mere, c'étoit une Fierté, qui se faisoit déjà remarquer dans toutes ses Façons brusques & hautaines. C'étoit-là cependant cet Enfant cheri, à qui mes Parens

rens prodiguoient leurs plus tendres Carresses, tandis que je n'avois pour mon Partage, que des Duretés & des Rebuts.

Cette persecution cependant, que j'avois à souffrir, se rallentit un peu par l'Absence de mon Frere. Son Eloignement faisoit, que l'on n'avoit plus occasion de faire de Comparaison de lui à moi, & c'est cette Comparaison, qui desepéroit ma Mere, & qui animoit sa Colere contre moi.

On envoïa le jeune Baron à Paris, où il devoit demeurer pendant plusieurs Années pour s'y perfectionner dans les differents Exercices, propres à former un jeune Gentil-homme de sa Naissance & de son Rang. Pour moi, je demeurai encore quelques Années dans la Maison paternelle; & si, pendant ce Tems-là, je n'eus pas à me louër des Bontés de ma Belle-Mere, j'eus du moins la petite Consolation d'avoir moins à souffrir de sa capricieuse Humeur. Mais, ce Tems de Calme, ou plutôt cette Espece de Trêve, devoit finir bientôt.

Madame la Barone, âgée de plus de trente-six Ans, puisque j'en avois déjà près de treize, n'avoit pas encore songé à se défaire d'une certaine Humeur coquette, qui l'a accompagnée jusqu'au

Tombeau. Elle vouloit plaire, c'étoit-là sa Marotte, & plaire à quelque Prix, que ce fut. Il est vrai, elle avoit encore quelques Graces, mais c'étoient des Graces surannées, qui crioient: *à la Retraite!* & laquelle cependant n'étoit pas de son Goût.

Elle ne fit d'abord aucune Difficulté de me conduire avec elle dans les Compagnies les plus brillantes. Peut-être ne s'offensa-t-elle pas dans les Commencemens de l'Accueil gracieux, que l'on faisoit à mes Charmes naissants; mais, dans la suite on commença à me louër un peu trop, & il n'y avoit pas un petit Mot de Loüange pour elle. On s'empressoit à me faire une Cour galante, tandis que l'on la laissoit dans une Solitude humiliante. Tous les Cœurs enfin sembloient voler à moi, & pas un seul, qui lui restât. En falloit-il davantage pour exciter sa Jalousie contre moi? Qu'avoit-elle à faire pour se tranquiliser? C'étoit de ne plus me produire, pour se garantir par-là des Larcins, qu'elle croïoit, que je lui faisois, & c'est-là le Parti, qu'elle prit. Me voilà condamnée à une Retraite, d'où je ne devoit plus sortir. Mais, je ne doutois pas, que l'on ne me fit la Grace de m'y venir visiter, & je ne me trompai point.

Les

Les Visites, les plus frequentes, que j'eusse renduës avec m'a Belle-Meré, étoient à la PRESIDENTE DE BECOUR, qui avoit un Fille très aimable, nommée Mademoiselle DE RENAN, à qui je m'étois liée de la plus étroite Amitié. Mais, dans cette même maison j'y formai une Liaison, qui intéressoit encore mon Cœur. La chere DE RENAN avoit un Frere, qui me plut autant, qu'il méritoit de plaire, &, par le Portrait, que je vais en faire, vous jugerez, s'il m'étoit facile de demeurer insensible.

Le CHEVALIER DE BECOUR, outre l'Extérieur le plus charmant, la Figure la plus aimable, la Physionomie la plus heureuse, ramassoit encore dans lui toutes les Qualités du Cœur & de l'Esprit, qui peuvent rendre un Jeune-Homme accompli. C'étoit une Politesse affable & gracieuse dans ses Façons, une Vivacité charmante dans l'Esprit, une Grandeur & une Générosité dans les Sentimens, une Délicatesse dans les Pensées, un Tour fin & aisé, qu'il savoit donner à tout ce, qu'il disoit; que vous dirai-je enfin, rien dans lui, qui ne me parut digne de mon Estime, ou capable de captiver ma Tendresse.

Je lui cachai cependant pendant quel-

que tems les Impressions, qu'il avoit fait sur mon Cœur; mais, je ne pus pas ne point voir celles, que j'avois fait sur le sien. Ses Regards, ses Soupirs, ses Attentions, & ses Soins, m'avoient déjà instruit de toute la Vivacité de son Amour, avant qu'il eut osé permettre à ses Discours de me l'exprimer. Mais, une Partie de Plaisir, que ma Belle-Mere & moi allâmes faire à la Campagne chés Madame de Becour, donna occasion au Chevalier de me laisser voir toute la Tendresse de ses Sentimens.

L'on avoit proposé, qu'avant le Souper l'on iroit se promener dans une riante Prairie, environnée d'un Canal charmant. Le Hazard voulut, que, m'étant arrêtée pour cueillir quelques Fleurs, je me trouvasse éloignée de la Compagnie, qui avançoit toûjours. Le Chevalier, qui s'en apperçut, autant par Politesse, qu'entrainé par son Inclination, crût devoir me venir au devant; &, m'aïant rejoint, il m'offrit son Bras, que je ne pouvois refuser. Peut-être jamais n'auroit-il pu espérer une Occasion plus favorable pour m'entretenir; aussi en profita-t-il.

„ Je ne sais, Mademoiselle, *me dit-il,* „ si vous pourrez me pardonner la „ Liberté de l'Aveu, que je vais vous „ faire;

„ faire ; mais, mes Regards, & mes Soupirs, *ajouta-t-il*, ne vous ont-ils pas déjà appris mille fois ce, que ma timide Voix craint encore de vous déclarer? Ainsi, Mademoiselle, si c'est un Crime d'oser dire, que je vous adore, c'est un Crime, dont je me suis rendu coupable dès le prémier Moment, que j'ai eu le ravissant Plaisir de vous voir. C'est-là, Chevalier, *lui répondis-je*, une Déclaration, à laquelle, sans que je la méritasse, j'avois cependant quelque lieu de m'attendre, puisque vous vous trouvez seul avec moi. La Politesse veut, que vous me disiez, que vous me trouvez aimable, & que vous m'aimez. Vous me le dites, & je l'entends ; mais, vous me permettrez bien, je pense, de n'y pas ajouter plus de Foi, que l'on en doit à de pareils Discours. Non, non, Mademoiselle, *me répondit-il*, je ne croirai point, qu'un Amour aussi tendre, aussi respectuex, & aussi vif, que le mien, puisse ne pas se distinguer aisément d'un autre, qui n'en a que les Semblants. Mais, Mademoiselle, cet Amour si parfait & si pur, oserois-je espérer, que vous n'en dédaignerez pas les Hommages? Non,

„ je ne puis, *ajouta-t-il*, me promet„ tre uu tel Excès de Bonheur & de „ Gloire! Défendez-moi, si vous le vou„ lez, d'oser vous en entretenir. Il ne „ perdra rien pour cela de sa Vivacité „ & de son Ardeur, & jusques au Tom„ beau je saurai bruler d'un Feu si re„ spectueux & si discret, que vous ne „ pourrez vous en offenser.

J'avoue, que je me laissai bien moins persuader par un si tendre Discours, que par le Ton vif & touchant avec lequel il étoit prononcé. C'étoit l'Air du Visage, c'étoient les Regards & les Soupirs, qui m'exprimoient toute la Tendresse des Sentimens du passionné Chevalier. Il falloit cependant une Reponse. Helas! que je me plaignis alors de cette austere Bienséance, qui nous fait souvent un Crime des Aveux les plus innocents & les plus légitimes. Ah! si l'aimble Chevalier eut pu alors lire dans mon Cœur, ou si un trop craintif Respect lui eut permis de tenir ses Regards attachées sur les miens, avoit-il pu ne pas connoître, que nos deux Cœurs, presque dans le même Tems, avoient été blessés du même Trait? Mais encore une fois, je le répéte, il me falloit une Réponse.

Le Chevalier, qui peut-être s'étoit déjà apperçû de mon tendre Embarras, ne me parloit plus, que par ses Regards, & peut-être lisoit-il déjà dans les miens. J'aurois cependant bien voulu cacher ma Défaite, mais un Soupir me trahit, & l'amoureux Chevalier n'en comprit, que trop le Sens. Il affecta cependant de l'attribuer à la Pitié, qu'il disoit, que je lui portois, ou au Regret, que j'avois de ne pouvoir l'aimer. Mais, c'étoit pour m'engager plus adroitement à ne pas lui refuser l'Explication de ce Soupir, qui ne lui avoit déjà, que trop exprimé les tendres Sentimens de mon Cœur. Enfin, ma chere & aimable Amie, *me dit alors la charmante* CECILE, *dont le Visage se couvrit d'une modeste Rougeur*, que voulez-vous, que je vous dise, j'aimois, & je ne pus m'empêcher d'en faire l'Aveu.

Je ne vous rapporterai point, *ajouta-t-elle*, quels furent alors les Transports & les Ravissemens du passionné Chevalier. Vous connoissez l'Amour, & il ne vous sera pas difficile de vous en former une juste Idée.

Nous avancions cependant le Chevalier & moi pour rejoindre la Compagnie; mais, que nous étions tous deux dans des Dispositions de Cœur bien différentes!

Lui, transporté de Joïe pour le tendre Aveu, que je venois de lui faire, triomphoit du Succès de ses Vœux, & moi, un peu confuse de n'avoir pu tenir cachés plus longtems les Sentimens de mon Cœur, je craignois de rencontrer les Yeux du Chevalier, & je craignois, que, s'il rencontroit les miens, il n'y trouva des Assûrances encore plus marquées, & de sa Victoire, & de ma Défaite.

Depuis ce Moment (l'appellerai-je heureux, ou malheureux? Mais, ce que j'ai à raconter vous fera juger, *me dit l'aimable* CECILE, quel Nom j'ai dû lui donner) le Chevalier ne manqua pas de me faire la Cour la plus assiduë, & nous ne passions presque pas un seul Jour, sans avoir le doux Plaisir de nous parler & de nous voir. Ou ma Belle-Mere me conduisoit chés Madame DE BECOUR, ou le Chevalier, avec son aimable Sœur Mademoiselle DE RENAN, venoit chés mes Parens. La Sœur étoit trop au fait des tendres Sentimens de son Frere, pour ne pas lui ménager, dans les Visites, qu'elle nous faisoit, le Tems de me les exprimer.

C'est ainsi, que deux ou trois Années de ma Vie se sont écoulées; Années trop heureuses, pour que je ne les

re-

regrette pas toûjours ! Que de vives Proteftations de l'Amour le plus tendre, que de Promeffes, que de Sermens d'une inviolable Fidélité, que d'Affûrances d'une éternelle Conftance ! Mais, nous attendions-nous le Chevalier & moi aux cruelles Epreuves où devoit être mis nôtre Amour, & à ce que nous aurions à fouffrir des jaloux Caprices de ma Belle-Mere !

Dans le même Tems à peu près, que le Chevalier m'avoit engagé à confentir, qu'il follicitât l'Aveu de mes Parens & des fiens pour nôtre Hymen, ma jaloufe Belle-Mere, offenfée de ce que mes Charmes obfcurciffoient les fiens, & me regardant comme l'unique Obftacle, qui arrêtât les Hommages, qu'elle fe croïoit dûs, & que l'on ne rendoit qu'à moi feule, me condamna à la Retraite, dont j'ai parlé. Elle continua cependant fes Vifites à Madame DE BECOUR, mais il n'étoit plus queftion de moi, & je ne devois plus reparoître. Mon Abfence commença à allarmer vivement le paffionné Chévalier. Comme j'étois véritablement chérie de la Préfidente, elle demanda de mes Nouvelles, & pour toute Réponfe ma Belle-Mere lui dit, qu'elle avoit fes Raifons pour ne plus me

produire. On eut beau la presser de s'expliquer davantage, c'est-là tout l'Eclaircissement, que l'on pût tirer d'elle.

Mais helas ! je ne savois encore qu'une Partie de mes Disgraces. Ce n'en étoit pas assés, que je fusse privée du Plaisir d'aller chés la Présidente, je devois encore être condamnée à ne plus recevoir de Visites de l'aimable Chevalier. Il se présenta bien plusieurs fois pour obtenir la Permission de me voir, mais toûjours inutilement. C'étoient chaque jour de nouveaux Prétextes, que l'on trouvoit, pour me rendre invisible à ses Yeux. Il s'imagina, que peut-être la serois-je moins pour sa Sœur, & il la pria de me faire une Visite de sa part. Il n'eut pas besoin de lui expliquer ses Sentimens, car il y avoit longtems, que la chere de Renan avoit la Clef des Secrets de nôtre Cœur.

Elle vint donc, & elle profita du Tems où l'Absence de ma Belle-Mere lui laissoit la Liberté de m'entretenir plus à son aise. „ Il faut bien, ma chere Amie, vous „ venir voir, *me dit-elle en m'abordant*, „ *& en m'embrassant de la Maniere la* „ *plus vive & la plus tendre.* Quoi ! „ passer des Semaines entieres sans nous „ donner de vos cheres Nouvelles ? Voilà

en

„ en vérité ce que je n'approuve point „ du tout. Et j'approuve encore moins, „ *lui répondis-je*, que l'on vienne ainſi „ inſulter à mes Malheurs. Si c'en eſt un, „ *me répondit-elle*, de ne pas nous voir, „ je puis bien dire, que le Chevalier & „ moi nous y ſommes peut-être plus ſen- „ ſibles encore, que vous. Mais, *ajouta-t-* „ *elle*, il y a du Miſtere ici, que je ne „ comprends point. Me feriez-vous la „ Grace de l'expliquer? Madame la Ba- „ ronne a voulu pendant longtems, que „ vous accompagnaſſiez par-tout ſes Pas, „ vous a-t-elle donné quelque Raiſon de „ la Retraite à la quelle elle voùs con- „ damne, & qui deſeſpére le paſſionné „ Chevalier? „

Quelque Peine que j'euſſe à découvrir ce, que je prévoïois ne devoir pas certainement ſervir à la Gloire de ma Belle-Mere, il le falloit cependant. Je ne cachai donc pas les Soupçons, que j'avois de ſa jalouſe Humeur, & la chere DE RENAN juga, que ces Soupçons n'étoient, que trop bien fondés.

„ Mais, ma chere, *me dit-elle*, conſo- „ lez vous par l'Eſpérance, que vous avez „ de toucher de près à la Fin de la „ Gêne dans laquelle l'on vous tient.

Helas!

» Helas ! *m'écriai je*, quel Espoir peut-» il me rester ! Peut-être mon Sort se-» roit-il moins malheureux, si mon » Pere pouvoit laisser parler sa Bonté en » ma faveur. Non, je ne doute point » de sa Tendresse, mais qu'en puis-je » espérer, si ma fiere Belle-Mere, dont » il craint la bizare Humeur, l'empêche » de m'en donner des Marques ? C'est » donc d'elle seule, que je dépends, & » puis-je me flatter, qu'elle mettra fin à » la Haine, qui l'anime contre moi, & » que je n'en serai pas toûjours la triste » Victime ? Oui, ma chere, *me répon-» dit l'aimable* DE RENAN, espérez, que » bientôt vous n'aurez plus rien à crain-» dre, ni de son Autorité, ni de son » Couroux, & ce sont ici les heureuses » Nouvelles, que j'ai à vous annon-» cer. »

» Sans doute ne savez vous pas, que » le Chevalier, pressé par la Violence » de son Amour, a fait de si fortes In-» stances auprès de mes Parens, qu'-» aujourd'hui, ou demain, ils doivent » venir parler au Baron vôtre Pere, pour » le prier, qu'il consente, que vous unis-» siez vôtre Sort à celui du Chevalier. » Hé bien ! mon aimable Sœur, *ajou-» ta-t-elle en se jettant à mon Col*, » (car,

„ (car, je croi bien pouvoir vous appeller déjà de ce cher Nom) qu'en pensez-vous ? Cetre Nouvelle n'a-t-elle pas bien de quoi remettre le Calme dans vôtre Esprit ? Ouï, *lui répondis-je*, peut être ne verrois-je plus d'Obstacle à mes Vœux, si mon Pere, complaisant Adorateur des Volontés d'une Epouse, qui le maîtrise, pouvoit espérer de disposer de ma Main à son Gré; mais, c'est de ma Belle-Mere seule dont il faudra obtenir l'Aveu, & cet Aveu, ne suis-je pas bien assûrée, qu'elle le refusera? Non, non, ma chere Amie, *me dit Mademoiselle* DE RENAN, *qui cherchoit à me tranquiliser*, espérons, qu'elle se rendra aux Efforts redoublés, que l'on fera pour la fléchir. Je le souhaitte, *répondis-je*, bien plus que je ne l'espére. Mais, *ajoutai-je*, je ne vous ai point fait, ma chere, un Mistere des Secrets de mon Cœur, vous en connoissez tous les Sentimens, assûrez bien le Chevalier, que, quelque Violence, que l'on se prépare à me faire, ce ne sera jamais qu'en sa faveur, que l'on pourra disposer de mon Cœur & de ma Main. „

MADEMOISELLE DE RENAN avoit pour

pour ſon Frere toute la Tendreſſe, qu'il méritoit. Auſſi fut-elle ſi tranſportée de Joïe pour les tendres Diſpoſitions, où j'étois à l'égard du Chevalier, qu'elle m'en rendit les plus vives Actions de Graces, & me donna mille Marques de la plus ſincere Amitié.

L'on ne manqua pas de venir le Lendemain, ainſi que j'en avois été avertie, parler à mon Pere, & je ſuis aſſûrée, que l'on n'auroit pas eu de peine à en obtenir le Conſentement, que l'on ſouhaittoit, s'il avoit dépendu de lui ſeul. Mais, pouvoit-il l'accorder ſans qu'il eut auparavant conſulté les Intentions de ſon impérieuſe Epouſe, dont il ſuivoit aveuglément les bizares Caprices; & les Intentions de cette jalouſe Belle-Mere pouvoient-elles m'être favorables?

On lui parla donc, & un Réfus opiniâtre, qui étoit tout ce que l'on pouvoit attendre d'elle, fut auſſi tout ce que l'on en reçut. Il ne falloit pas eſpérer, que, fiere comme elle étoit, elle s'abbaiſſât juſqu'à vouloir juſtifier ce Réfus. C'étoit ſa Volonté ſeule, qui tenoit ordinairement lieu de Raiſons; auſſi, n'en apporta-t-elle point d'autre.

Mais, elle n'en demeura pas-là. Elle comprit, que l'on reviendroit ſouvent à la charge,

charge, que les Parens du Chevalier feroient encore de nouvelles Inftances, & que peut-être feroit-elle obligée de s'y rendre ; ce qui ne s'accorderoit pas avec les Vûës d'Intérêt & d'Ambition, qu'elle avoit formées pour l'Etabliffement du jeune Baron fon Fils. J'avois un opulent Héritage à receuïllir, de riches Prétentions du Côté de ma Mere, je pouvois être enfin regardée comme un Parti confidérable, fi les Richeffes feules fuffifent pour donner ce Tître. Ma Belle-Mere fe mit donc en Tête, & le mit dans celle de mon Pere, qu'il falloit, que je fuffe renfermée dans un Couvent, pour n'en plus fortir ; en un Mot, que je fuffe Religieufe.

Ma chere Amie, *me dit alors* CECILE, *en interrompant fon Récit*, tout ce que je viens de vous raconter vous fait-il juger, que j'euffe bien des Difpofitions pour la Vocation à laquelle l'on vouloit me forcer ? Ne font-ce pas-là cependant fouvent les feuls Motifs de Vocation de celles, que l'on renferme dans les Cloitres ? L'Avarice, l'Ambition, que de Victimes, que l'on facrifie à ces deux Paffions !

Mais, peut être ma Belle-Mere ne s'imagina-t-elle pas, qu'il y avoit une plus grande Diftance, qu'elle ne le croïoit, entre le Projet, qu'elle venoit de former, & l'Exécution de ce même Def-

fein.

sein. Peut-être comptoit-elle sur une entiére Docilité de ma part à suivre aveuglément ses Avis. Mais, l'Entretien qu'elle eut avec moi servit bien à réformer ses Idées.

Dépuis plus de deux Mois, ou elle ne me parloit point, ou elle ne le faisoit, que lorsqu'une Nécessité indispensable l'y engageoit. Les nouvelles Vûës, qu'elle avoit, demandoient, que ce fut par elle-même, que je fusse instruite des Desseins, qu'elle avoit formés pour mon Monacal Etablissement. Car, ce n'étoit point-là une Commission dont elle pût se décharger sur mon Pere. Sa Bonté naturelle, sa Tendresse pour moi, dont on l'empêchoit de me donner de trop fréquentes Marques, le rendoit peu propre à m'annoncer des Ordres si contraires à ses Vœux & aux miens.

Là voilà donc cette barbare Belle-Mere, qui me fait appeller dans son Appartement. J'y vais, sans savoir encore ce qu'elle avoit à m'apprendre, mais bien resoluë de lui parler avec une respectueuse Fermeté, qui lui fit connoître, que je savois fort bien distinguer ce que le Titre de *Belle-Mere* pouvoit exiger de ma Déférence, plutôt que d'une aveugle Soumission.

J'entre, & Madame la Barone me

fait,

fait, contre sa Coutume, un Accueil assés gracieux. Elle se contraignit même jusqu'à me dire certains Mots de Douceur, dont la Nouveauté ne pouvoit que me surprendre infiniment. „Mon aimable EUPHROSINE, *me dit-elle*, (c'est le „Nom, dont elle m'appelloit, & il n'y a que „ce petit Terme d'*aimable* ajouté, qui me „parût un peu extraordinaire dans sa Bouche) peut être ne savez-vous pas pourquoi je vous ai fait appeller? Non, Madame, *lui répondis-je*, & il faut sans „doute, que ce soient des Affaires bien intéressantes, puisqu'elles me procurent „l'Honneur de vous parler. Ho! pour intéressantes, *me répondit-elle*, elles le „sont infiniment, & elles ne regardent, que „vous seule. Je le croi, Madame, *lui répondis-je*, & je vous rends grace de la „Part, un peu nouvelle, que vous voulez „bien y prendre. Je vais vous montrer, *me dit-elle*, que vos Intérêts me sont plus „chers, que vous ne croïez. Ecoutez-moi „seulement un moment, & mettez bas „cette Contrainte trop timide avec laquelle vous avez vecû jusqu'à présent avec „moi. Çà, parlez-moi comme à une „Amie, & non comme à une Belle-Mere, à qui vous devez une aveugle Obéïssance. „

J'avoue

J'avoue, que ces Mots de *Belle-Mere, à qui je devois une Obéïssanse aveugle*, ne laissoient pas, que de me rebutter ; mais le Début d'un pareil Discours avoit piqué ma Curiosité, & j'en voulois voir la Fin. Ainsi, je ne fis point sur ces Mots de Quérelle à ma Belle-Mere, que je n'aurois certainement point laissé passer dans une autre Occasion, & je la priai de continuer.

„ Ouvrez-moi, *ajouta-t-elle*, vôtre „ Cœur tout entier, & ne me cachez „ rien de ses Sentimens. Le CHEVALIER „ DE BECOUR, comment êtes-vous avec „ lui, ou comment est-il avec vous ? L'ai-„ mez-vous, ou vous aime-t il ? Je sais, „ *ajouta-t-elle, sans me donner le Tems de* „ *lui répondre*, qu'il a quelques Qualités „ bien aimables ; mais, ces Qualités sont, „ comme l'on sait, obscurcies par de ter-„ ribles Défauts. Mais, n'importe, vo-„ ïons. Dites moi seulement, s'il vous est „ cher ? Hé mon Dieu! Madame, *lui ré-„ pondis-je*, pourquoi exiger de moi un „ pareil Aveu, comme si vous n'êtiez pas „ instruite de mes Intentions, & de cel-„ les du Chevalier ? Ouï, Madame, *ajou-„ tai-je*, je n'ai pas tardé à admirer „ dans lui les Qualités les plus charman-„ tes, sans remarquer, qu'elles fussent

ternies

„ ternies par aucun des Défauts, dont „ vous parlez, & pour ne vous rien dé„ guiser, puisque vous le souhaittez, je „ vous dirai, que si je lui ai paru digne „ de son Amour, je n'ai pu de mon cô„ té lui refuser mon Estime toute entiere. „ Voilà un Aveu, *me répondit-elle*, qui „ n'a rien d'obscur, & qui fait, que je „ suis encore plus fâchée contre Mon„ sieur le Baron. Contre mon Pere! *re„ pris-je.* Ouï, *me répondit ma Belle-Me„ re*, contre lui-même. Car, vous ne „ savez peut-être pas, que l'on vient de „ lui demander son Consentement pour „ vôtre Mariage avec le Chevalier, & qu'il „ n'a pas voulu l'accorder. Mais, ce „ n'est point-là encore, *ajouta*-t-*elle*, ce „ qui m'afflige le plus pour vous, & je „ puis vous dire, que ce n'est qu'à re„ gret, que je me suis chargée de vous „ l'apprendre. Sans doute, que le Cou„ vent n'a pas grand Attrait pour vous? „ C'est-là cependant l'unique Parti, que „ l'on vous laisse à prendre. Voilà Ma„ dame, *lui répondis-je*, un *On* qui „ semble demander quelque Explica„ tion. Le Cloitre doit donc devenir „ mon partage? Rien de plus certain; „ l'Arrêt en est prononcé, & je ne

„ puis

„ puis en appeller. Mais, Madame, me „ feriez-vous à vôtre tour, la Grace de „ me dire, si ce ne feroit pas par hazard à „ vôtre Tribunal où j'aurois été con- „ damnée? Car, ce n'est point certaine- „ ment à celui de mon Pere. Non, sa „ Tendresse pour moi n'est pas éteinte; „ & s'il ne m'en a pas donné plus de Mar- „ ques, je ne suis pas à présent à ignorer „ à qui je dois m'en prendre.

„ C'est donc vous, Madame, qui avez „ prononcé ce févere Arrêt, dont vous ve- „ nez de me parler? Je n'en suis point sur- „ prise; il s'accorde même si fort avec „ bien des Vûës, que vous pouvez avoir, „ & que je n'ignore pas. Que je suis éton- „ née, que vous n'aïez pas formé ce Des- „ sein plutôt! Peut être y auriez-vous „ trouvé moins d'Obstacles de ma part. „ Des Obstacles de vôtre part, ma petite „ Demoiselle? *me répondit ma dédai-* „ *gneuse Belle-Mere en prenant un Ton* „ *fier & insultant, qui me disoit, que* „ *je n'avois d'autre Parti à prendre avec* „ *elle, que celui d'une servile Obéïssance.* „ Ouï, Madame, *lui répondis-je*, des Ob- „ stacles de ma part. Peut-être que mes „ Desseins, *ajoutai-je*, dérangeront un peu „ les vôtres; mais, vous savez, que

„ tout

„ tout ne prospére pas toûjours égale-
„ ment selon nos Vœux.

Ho ! ce fut alors, que la fiere Baronne ne sût plus se modérer. Je m'attendois à des Invectives. J'en essuïai de toutes les façons, & je n'en fus point surprise. Je dedaignois même de lui répondre ; & , sans en paroître plus émûë, je lui laissois évaporer sa Bile tout à son aise. Mais, il lui arriva de vouloir me faire quelques froides Plaisanteries sur mes prétenduës Graces, qu'elle disoit me donner un Air de Fierté, qui ne me convenoit du tout : & ses fades Railleries lui valurent quelques Reparties, qui achevérent de la déconcerter.

„ Hé ! laissons-là, de grace, Mada-
„ me, *lui répondis-je*, de si foibles A-
„ vantages, qui ne servent souvent, qu'à
„ nous rendre méprisables, lorsque nous
„ nous occupons trop à les faire valoir,
„ & lorsque sur-tout ils ne sont pas
„ soutenus par d'autres Qualités plus
„ estimables. Peut-être moi-même,
„ *ajoutai-je*, aurois-je coulé des Jours
„ moins malheureux, si les foibles At-
„ traits, dont la Nature m'a pourvûë,
„ ne m'avoient pas rendue l'Objet de
„ la Jalousie d'une Personne, dont je ne
„ me suis peut-être attiré l'Indignation,

„ que parce que mes jeunes Appas lui „ deroboient les Hommages, qu'elle croïoit dûs à ſes Charmes ſurannés.

Je reconnois toute la bruſque Vivacité d'une pareille Repartie, *me dit* CECILE, mais auſſi, ma bonne Amie, *ajouta-t-elle*, avouëz avec moi, que l'indigne Procédé de la Baronne à mon égard, que le barbare Deſſein, qu'elle venoit de former contre moi, & ſurtout, que ſes inſultantes Railleries pouvoient bien ſervir d'Excuſe à cette vive Sortie de ma mauvaiſe Humeur.

Ce furent alors de nouvelles Injures dont je fus accablée, mais qui n'eurent point de Réponſe de ma part, parce qu'heureuſement je ne ſentois plus rien, qui me péſât ſur le Cœur, & qui m'aigrit contre la Baronne. Nous euſſions pu même nous quitter les meilleures Amies du Monde; mais, ce qu'elle me dit, en m'ordonnant de me retirer, étoit trop accablant pour ne pas exciter tout mon Reſentiment. „ Allez, allez, Ma„ demoiſelle, *me dit-elle, en remuant* „ *dédaigneuſement la Tête, & en ne me* „ *regardant, que du Coin de l'Oeil*, ſor„ tez d'ici, & retirez-vous dans vôtre „ Chambre. Dans peu vous apprendrez, „ ſi vous devez quelque Reſpect à mes

„ Or-

„ Ordres, & attendez-vous à aller de-
„ main dans le Couvent; & si ce n'est
„ pas pour y demeurer toûjours, sou-
„ venez-vous, que ce sera du moins pour
„ n'en pas sortir tant, que je vivrai.

Helas! j'étois bien assûrée, que je ne verrois, que trop-tôt l'Effet de ces redoutables Menaces. Il me restoit à implorer la Miséricorde de mon Pere; mais, quand même j'aurois pû réussir à le toucher par mes Prieres & par mes Larmes, une seule Parole de mon impérieuse Belle-Mere, prononcée d'un Ton absolu & menaçant, ne suffisoit-elle pas pour lui faire changer toutes les Resolutions, qu'il auroit pû former en ma faveur? Je m'attendois bien cependant, qu'il n'en viendroit pas à éxécuter ce dont je venois d'être menacée, sans me faire la Grace de m'en parler auparavant; & ce, que j'avois prévû, arriva.

Lui-même il vint me trouver dans ma Chambre. L'Air triste & embarrassé, avec lequel je le vis entrer, me fit conjecturer aisément, que sa Bonté naturelle souffroit des Ordres sévéres, qu'i l'avoit à m'annoncer. „ Je ne sais, *me*
„ *dit-il*, ma chere Fille, ce que vous a-
„ vez fait à vôtre Belle-Mere, mais
„ vous l'avez mise dans une Colere

 „ épou-

„ épouvantable contre vous. Il m'eut „ été cependant facile, *répondis-je*, de „ mériter ses Bonnes-Graces. Je n'a„ vois qu'à consentir d'être la Victime de „ l'Antipathie, qui l'anime contre moi, „ & de la Tendresse, qu'elle a pour un „ Fils, qu'elle idolâtre. En un Mot, „ pour enrichir ce Fils chéri, & lui fai„ re, à mes Dépens, une Fortune bril„ lante, je n'avois, qu'à me resoudre à „ passer toute ma Vie dans un Cloitre. „ Peut-être, à ce prix, aurois-je été „ assés heureuse pour ne pas encourir „ l'Indignation de Madame la Baronne. „ Mais, ce sont-là des Sacrifices, qu'elle „ ne doit pas attendre de ma Complai„ sance, comme aussi je ne croi pas, „ Monsieur, que vous les exigiez de „ mon Obèïssance. Car je suis, *ajou-* „ *tai-je*, Monsieur trop certaine de vô„ tre Tendresse, pour ne pas croire, „ que vous-même vous vous plaignez „ d'être gêné de ne pouvoir m'en don„ ner autant d'Assûrances, que vous sou„ haiteriez. Non, ma chere EUPHROSINE, „ *me répondit mon Pere*, non, ne crai„ gnez pas, que je veuille vous contrain„ dre dans le Choix de vôtre Vocation; „ Mais, faites-vous cette Violence, de „ donner quelque chose à la Paix, que

je

„ je voudrois voir regner dans ma Mai-
„ son. Et cette Paix, Monſieur, l'on
„ vous a dit ſans doute, que c'eſt moi
„ ſeule, qui la trouble? Que cela ſoit,
„ ou non, *me répondit mon Pere*, ce
„ n'eſt point ce, que j'examine. Mais,
„ vous voïez, que par l'Effet d'une A-
„ verſion naturelle, que je condamne,
„ vôtre Belle-Mere ne peut vous ſouf-
„ frir. Par quelques Mois, ou tout au
„ plus, par une Année ou deux d'Ab-
„ ſence, délivrez-moi des Plaintes &
„ des Criailleries continuelles dont mes
„ Oreilles ſont chaque jour fatigués.
„ Peut-être même vôtre Eloignement
„ ſervira-t-il à faire prendre à mon E-
„ pouſe des Sentimens pour vous, moins
„ contraires.

„ Non, non, Monſieur, *répondis-*
„ *je*, non, ce n'eſt point-là ce, que
„ j'eſpere. C'eſt dès le Breceau, que
„ j'ai commencé à être la Victime in-
„ forunée de ſon injuſte Haine, & cette
„ Haine, qui l'anime contre moi, elle la
„ conſervera juſqu'au Tombeau. Mais,
„ mon cher Pere, *ajoutai-je*, c'eſt vô-
„ tre Volonté ſeule, que je conſulte, &
„ que je reſpecte. Ma Tendreſſe ſouffri-
„ ra de cette Abſence, à laquelle l'on
„ me condamne, & qui me privera du

„ doux Plaisir de vous voir. Mais, ma „ Soumission à vos Ordres veut, que je „ sacrifie ce Plaisir à celui de vous obéïr. „ Hé bien! chere Euphrosine, *me* „ *répondit mon Pere*, sôïez assûrée, que „ de mon côté je vous tiendrai compte „ de la petite Violence, que vous vous „ faites, & que, pour vous en récom- „ penser, je ne vous gênerai point dans „ le Choix, que vous ferez pour disposer „ de vôtre Cœur & de vôtre Main.

C'étoit-là une Occasion favorable de parler à mon Pere de la Demande, que Monsieur & Madame de Becour étoient venus lui faire. Aussi eus-je soin d'en profiter; mais, toute la Réponse, que je pus en obtenir, c'est que les Vœux, que le Chevalier m'addressoit ne lui déplaisoient point, & qu'il consentoit, que je continuasse à les recevoir. Mais, *ajouta-t-il*, laissez faire au Tems, & à mes Soins, & esperez, que vous verrez vos Vœux éxaucés plutôt même, que vous ne pensez. Ce fut en me disant ces dernieres Paroles, qu'il se retira, en ajoutant cependant, que je me disposasse à aller le Lendemain dans le Couvent.

Cet Ordre n'eut rien, qui m'allarmat, ou du moins j'en fus consolée par l'Assû-

ran-

rance, que l'on me donnoit de ne point me gêner dans mon Choix, & par la Liberté, que l'on me laissoit, de recevoir les Visites, que me feroit l'aimable Chevalier. Cette seule Considération pouvoit même me faire trouver dans le Couvent des Attraits, qui devoient m'en rendre le Séjour bien charmant.

J'y entrai donc le Lendemain, ainsi, qu'il avoit été conclu. Ma Belle-Mere me tint quitte des Adieux, que j'avois à lui faire, parceque sans doute elle prévit, qu'ils auroient pu être mêlés de certains petits Mots piquants, dont sa Fierté eut pu s'offenser, & c'est ce qu'elle voulut s'épargner.

Mon prémier Soin, dès que je fus renfermée dans ma nouvelle Solitude, fut d'écrire à ma chere Amie, Mademoiselle de Renan, pour la prier de m'honnorer d'une prompte Visite. Elle ne pût l'être davantage; car cette fidelle Amie, accompagnée du cher Chevalier, monta aussi-tôt en Carrosse, & suivit de près celui, qui lui avoit remis ma Lettre.

Il n'y avoit pas deux Heures, que j'étois dans ma Chambre, lorsqu'une jeune Religieuse y entra, qui, après m'avoir salué, me dit; „Il paroit bien, „ Mademoiselle, que l'on ne veut pas,

„ que l'Ennui vous saisisse si-tôt ici. „ Vous ne faites qu'y arriver, & voilà „ déjà une Compagnie charmante, qui „ vient pour vous amuser. Vite au Par- „ loir, Mademoiselle, *ajouta-t-elle*, „ car vous y trouverez les plus jolies „ Figures du Monde, qui vous y at- „ tendent.

C'étoit cependant la seule Visite de la chere DE RENAN, que j'esperois, & je ne pouvois guéres deviner de qui elle pouvoit être accompagnée. Mon Cœur même, dont les Présentimens auroient dû me faire songer au Chevalier, ne m'en prédit rien. Son Silence me valut donc le Plaisir d'une agréable Surprise. Comme j'étois descendu à la hâte, je fus bientôt au Parloir, & j'y arrivai même toute hors d'haleine.

„ Ah! ma chere Amie, *me dit l'aimable* DE RENAN, *en semblant vouloir se jetter à mon Col, sans qu'elle fit attention, que de gênantes Grilles s'opposoient aux Marques, qu'elle vouloit me donner de sa Tendresse*, nous ne „ nous serions en vérité jamais avisé de „ venir vous chercher ici, si vôtre Let- „ tre ne nous avoit instruit du Lieu de „ vôtre Rétraite. Sans doute, *lui répondis-je*, qu'elle vous surprend; Mais, il

„ falloit

„ falloit delivrer Madame la Baronne d'une „ Préſence, qui lui étoit odieuſe. Elle a „ crû enfin, que j'étois pour elle un Fardeau trop péſant, & elle a voulu s'en „ décharger. Mais, Monſieur le Baron, „ *reprit avec Etonnement le Chevalier*, „ comment a-t-il pu conſentir...... Ho! „ pour mon Pere, *répondis-je*, ce n'eſt „ point lui, comme vous ſavez, qui donne les Ordres. Son Autorité ne va pas „ juſque-là, mais il ſe contente de les recevoir. Il eſt venu me les annoncer, & „ vous voïez, que je les ai éxécutés. Ah! „ charmante EUPHROSINE, *me dit la* „ *chere* DE RENAN, puis-je refuſer toute ma Pitié au Malheur de vôtre Sort! „ Quelle Deſtinée plus triſte, que la vôtre! Ho! s'il vous plait, *lui répondis-* „ *je*, laiſſons-là toutes ces inutiles Plaintes, & ſouvenez-vous, que vous êtes „ venu ici pour me conſoler, & non pour „ m'attriſter, en me repréſentant trop „ vivement des Sujets de Chagrin, que „ je voudrois me cacher à moi-même. Pour les oublier je ne me rappelle, que les Promeſſes, que mon „ Pere m'a faites; &, s'il les tient, je „ puis dire, qu'il ne me laiſſe plus de „ Vœux à former. Mais, ces Promeſſes, „ *reprit le Chevalier*, me feriez-vous la

„ Grace de m'apprendre si elles favori„ sent mon Amour ? Eh ! pouvez-vous „ en douter, *lui répondis-je.* Qu'au„ roient-elles en effet de flatteur pour „ moi, si elles ne me laissoient espérer, „ que peut-être bientôt nous ne trouve„ rions plus d'Obstacles à nos Souhaits ? „ Car, outre que par la Parole, que mon „ Pere ma donnée, il s'est engagé à ne „ point me gêner dans mon Choix, il n'a „ pu me cacher, que c'étoit avec plai„ sir, qu'il voïoit l'Honneur, que vous „ me faisiez de m'addresser vos Vœux. „ Mais helas ! *reprit le Chevalier, en* „ *attachant sur moi les Regards les plus* „ *passionnés & les plus tendres,* que d'An„ nées peut-être s'écouleront, avant „ que je voïe le Succès de ces Vœux ar„ dents ! Mais, n'est-ce pas pour nous, „ *lui répondis-je,* une consolante Re„ source dans nos Maux de pouvoir nous „ flatter de cette douce Espérance, que „ nôtre Constance triomphera un jour „ de tous les Efforts, que l'on fait pour „ l'ébranler ? Et n'avoüerez-vous pas „ encore, que nos Disgraces sont bien „ adoucies par le Plaisir, que l'on nous „ laisse de nous voir ? Ouï, ma chere „ Amie, *me dit Mademoiselle* DE RENAN, „ ce sont-là des Motifs de Consolation

bien

„ bien capables de rendre à de tendres A-
„ mants leurs Maux moins insuportа-
„ bles ; mais cette Liberté de vous par-
„ ler & de vous voir, pensez-vous qu'on
„ vous la laissera toûjours toute entiere,
„ & que rien jamais ne la gênera? He-
„ las! *reprit le Chevalier*, c'est-là la seule
„ Pensée, qui m'effraïe. Ah! mes Yeux,
„ divine EUPHROSINE, *me dit-il*, pour-
„ roient-ils se faire à la cruelle Douleur
„ de ne plus vous voir ? Pourrois-je,
„ sans mourir, me voir privé du doux
„ Plaisir de vous laisser voir, dans mes
„ Soupirs, dans mes Regards, & dans
„ mes Larmes, toute la Tendresse de
„ mon Amour ? Non, cher Chevalier,
„ *reprit l'aimable* DE RENAN, cela n'ar-
„ rivera pas, & c'est moi, qui me char-
„ ge de dissiper les Fraïeurs, qui pour-
„ roient vous allarmer. Je ne demande pas,
„ au reste, que vous me teniez grand com-
„ pte du Dessein, que je forme en vôtre
„ faveur ; car, je serai assés récompensée,
„ *ajouta-t-elle*, par le Plaisir, que j'au-
„ rai de satisfaire la tendre Inclination,
„ qui m'unit à l'aimable EUPHROSINE.
„ Pour vous expliquer enfin mon Pro-
„ jet, je veux dès aujourd'hui prier mes
„ Parens, qu'il me soit permis de venir
„ ici tenir compagnie à nôtre chere

K 6 „ Amie,

„ Amie, & de ne la point quitter. Par-
„ là j'efpere de vous conferver à tous
„ deux la Facilité de vous parler & de
„ vous voir. Car, les Vifites, je croi,
„ d'un Frere à une Sœur ne peuvent
„ être, ni fufpectes, ni trop fréquen-
„ tes, & pourroit-on trouver mauvais,
„ que la chere EUPHROSINE ait part
„ à ces Vifites? Il eft vrai cependant,
„ que j'en ferai que le Prétexte, mais,
„ que ne fait-on pas pour un Frere &
„ pour une Amie tendrement chérie!

Non, jamais, *dit* CECILE, je ne faurois exprimer tous les vifs Remercimens & les tendres Carreffes, que le Chevalier fit alors à fon aimable Sœur. Pour moi, j'avois à m'acquitter des mêmes Devoirs de Reconnoiffance, & je le fis de la Maniere la plus touchante. Je pris une de fes Mains, qu'elle me donna à travers les Grilles; mille fois je la baifai tendrement, & je l'arrofai de quelques Larmes.

„ Peut-être, ma chere Amie, *me*
„ *dit l'aimable* DE RENAN, convien-
„ droit-il, que je mêlaffe un peu mes
„ Larmes aux vôtres; mais, je n'en veux
„ répandre, que de Joïe, & la mienne
„ ne fera extrême, que lorfque j'aurai ob-
„ tenu de mes Parens le confentement,

„ que

„ que j'ai à leur demander. Ainſi, ſouffrez, que je vous quitte. Ce n'eſt que „ pour hâter le Plaiſir de me réünir à „ vous. J'eſpére, qu'aujourd'hui même „ l'on voudra bien permettre, que j'occupe ici une Chambre près de la vôtre, & nous aurons alors tout le Tems „ de nous parler & de nous voir. „ Je fis encore quelques Remercimens à cette généreuſe Amie, qui me quitta poûr aller travailler à l'Exécution de ſon Projet.

J'avois véritablement la Tendreſſe de Monſieur & de Madame DE BECOUR; ainſi, ils n'eurent pas de peine à accorder à Mademoiſelle DE RENAN leur Fille ce qu'elle leur demanda avec l'Ardeur la plus vive, & ce qu'elle obtint avec toutes les Marques d'un Contentement extréme. Le mien ne pût être plus grand, lorſqu'elle me fit ſavoir, que le Lendemain elle viendroit prendre une Place parmi les Penſionaires. Manquoit-il rien à ma Joïe? Elle fut telle, qu'elle m'ôta le Sommeil. Occupée cependant des plus agréables Idées, je demeurai ſi long tems au Lit, que ce fut la chere DE RENAN elle-même, qui vint m'en faire ſortir.

„ C'eſt fort bien fait, *me dit-elle en* „ *m'embraſſant tendrement*; on ne „ peut rien de mieux. Quoi! attendre

„ ainsi dans une tranquille Indolence „ l'Arrivée d'un Amie, qui a donné la „ Nuit toute entiere à s'entretenir du „ Plaisir, qu'elle auroit de vous voir ? Ho! „ cela ne se pardonne point du tout. J'e- „ spere cependant de vôtre Bonté, *lui ré-* „ *pondis-je*, qu'elle me fera la Grace de „ m'excuser. Mais, le cher Chevalier, „ *ajoutai-je*, me ferez-vous le Plaisir de „ m'en donner des Nouvelles? Faute nou- „ velle encore, *me répondit la* DE RRNAN, „ Quoi! l'Idée d'une Amie ne peut vous „ occuper un moment, que vous ne l'in- „ terrompiez par celle d'un Amant? „ Mais, ce même Amant est un Frere, „ que j'aime tendrement; ainsi, en fa- „ veur du Frere la Sœur veut bien vous „ pardonner de ce, qu'elle vous occupa si „ foiblement. Songez seulement à vous „ lever, & pour vous engager à le faire „ à la hâte, apprenez que depuis plus „ d'une Heure le Chevalier vous attend „ au Parloir.

Me falloit-il un Motif plus pressant pour hâter ma Diligence? Je ne fis donc, que me jetter une Robbe sur le Corps; &, après quelques Momens, je fus prête à aller recevoir une Visite, qui devoit me causer peut-être encore plus de Plaisir, que l'on n'en avoit à me la faire.

Quelle

Quelle peut-être la Douceur & la tendre Vivacité des Entretiens, que deux Amans, unis par les Liens de l'Amour le plus parfait, peuvent avoir ensemble! Vous pouvez, Mademoiselle, *me dit* CECILE *en m'addressant la Parole*, vous l'imaginer aisément. Rien de plus passionné, de plus délicat, & de plus vif, que les Sentimens, que le Chevalier m'éxprimoit. C'étoit enfin l'Amour lui-même, qui sembloit animer ses Discours. Que de Momens heureux par conséquent! Que de ravissants Plaisirs n'ont pas du me procurer les Charmes d'une Conversation aussi tendre & aussi aimable, que l'étoit celle de mon jeune Amant! C'est ainsi que se s nt écoulé les deux plus belles Années de ma Vie, sans que, pendant tout ce Tems là, j'aïe eu occasion d'essuïer, ou de craindre, le plus léger Caprice de l'Amour.

Peu de Jours se passérent où l'aimable Chevalier ne me donne des Marques toûjours plus touchantes de sa vive & sincere Ardeur, & si l'inéxorable Baronne opposoit de continuels Obstacles à nos Vœux, nous nous en consolions par les Assûrances mutuelles, que nous nous étions données, d'une éternelle Constance. Mais,

voici

voici ce qui me fit eſpérer, que ces Obſtacles, ne tarderoient pas à être bientôt levés.

Le jeune Baron mon Frere, qui avoit été envoïé à Paris, comme je l'ai dit, en revint après y avoir fait un Séjour de pluſieurs Années. Je ne ſais, s'il s'étoit défait de tous les Défauts dont j'ai parlé, mais toûjours eſt-il vrai, qu'il avoit l'Art, s'il les conſervoit encore, de les cacher ſous des Déhors ſéduiſants, qui prévenoient en ſa faveur. Le Jour de ſon Arrivée fut marqué par une Viſite, qu'il me fit. J'avouë, que j'eus peine à le reconnoître tant il étoit changé à ſon Avantage.

Il n'y avoit plus rien de fier & de hautain dans ſes Maniéres, plus rien de bruſque & de rude dans le Ton de ſa Voix. Il laiſſoit voir dans ſon Diſcours, & dans ſes Façons, une Douceur & une Politeſſe charmante. Outre qu'il s'exprimoit avec grace, il aſſaiſonnoit tout ce qu'il diſoit d'un Sel fin & délicat, qui plaiſoit infiniment. Ajoutez à tout, cela, qu'il avoit une Figure gracieuſe & aimable, qui charmoit. Mais, je ne ſavois pas, qu'il eut un Cœur tendre, & je ne tardai pas à être convaincüe de ſa Senſibilité.

Ma chere Amie, l'aimable DE RENAN, étoit ma Compagne inſéparable.

Point

Point de Visites que je reçeüsse, où elle ne fut présente. Mon Frere la vit donc dans celle, qu'il me fit, & il ne me fut pas bien difficile de m'appercevoir, qu'il ne pût la voir sans prendre pour elle les plus tendres Sentimens.

Ce fut par des Regards pleins de Flame, qu'il commença à déclarer son Amour; mais, son Ardeur, trop vive même dès les Commencemens, ne lui permit pas de s'en tenir à ces muets Interprêtes. Les Déclarations les plus passionnées, & les plus respectueuses, suivirent de près celle, que ses Regards n'avoient fait qu'ébaucher. J'étois curieuse cependant de savoir de quel Air la chere DE RENAN les recevroit, & la timide Rougeur, dont son Visage se couvrit, le modeste Embarras, qui parût dans ses Réponses, me fit comprendre, que son Cœur pouvoit bien n'être pas insensible aux Charmes du jeune Baron mon Frere. Je crus même m'appercevoir, lorsqu'il voulut nous quitter, qu'elle n'auroit pas été fâchée, qu'il eut peut-être un peu plus prolongé sa Visite: mais, ce qu'elle me dit, lorsque nous fumes seules, ne me laissa plus aucun Doute des tendres Dispositions de son Ame.

„ Savez vous bien, ma chere,

„ me

„*me dit-elle*, que vous avez-là un Frere „vraïement dangereux, & que ce que „je viens d'admirer dans lui ne s'accorde „guéres avec l'Idée peu avantageuse, que „vous aviez voulu m'en donner. Je se„rois bien charmée, *lui répondis je*, „qu'il eut été assés heureux pour ne pas „vous déplaire, & je vous avouë, que ce „n'est pas sans un Plaisir extrême, que „j'ai vû le merveilleux Changement, qui „s'est fait dans lui. Jamais même je n'au„rai osé espérer, qu'il pût devenir tel, „qu'il vient de s'offrir à mes Yeux. Car, „je ne vous cacherai pas, *ajoutai je*, qu'il „m'a paru véritablement aimable. Je suis „ravie, ma chere Amie, *me dit Made„moiselle* DE RENAN, que vous com„menciez enfin à vous défaire des Pré„ventions, que vous aviez contre lui, & „que vous rendiez plus de Justice à son „Mérite. Je ne vous déguiserai pas mê„me, que le Baron m'a paru d'un Ca„ractere si charmant, que je veux, qu'il „soit l'Ami du Chevalier. Vous voïez „bien, *ajouta-t-elle*, que j'ai en cela mes „Vûës. Ils nous rendront des Visites „communes, & par-là je gagnerai du „moins, que je ne serai plus obligée de „jouër ici un Personage oisif.

„Hé

„Hé bien! ce ſera donc moi, *répon-*
„ *dis-je*, qui me chargerai d'inſtruire
„ mon Frere de vos Intentions. Il ren-
„dra de ma part une Viſite au Chevalier,
„ & cette Entrevuë deviendra peut-être le
„ prémier Lien de l'Amitié, qui les unira.
„ Je ne vous dirai pas encore, *ajoutai je*,
„ les Avantages, que j'eſpere de cette
„ Union, mais ſouvenez-vous ſeulement,
„ que je vous recommande les Intérêts
„ de mon Frere, & que le Succès des
„ Vœux du Chevalier & des miens dé-
„ pend, plus que vous ne penſez, de
„ l'Accueil, que vous ferez au jeune Ba-
„ ron. Mais, je vais lui écrire, & nous
„ ne tarderons pas ſans doute à le revoir
„ bientôt ici avec le Chevalier. „

J'écrivis donc, & ma Lettre eut un Effet auſſi prompt, que je l'eſpérois. Mon Frere ſe rendit avec Empreſſement chés le Chevalier, pour lui faire une Viſite de Civilité; & tous deux, engagés par les mêmes Vûës, ſe donnérent mille Aſſûrances d'une ſincere Amitié. Ils s'étoient engagés à ſe prêter un mutuel Secours dans leurs Amours: peut-être ſe le promirent-ils; du moins eus-je quelque lieu de le croire, après avoir reçû la Viſite, qu'ils nous firent.

Le

Le Chevalier ſe ſervit de tout le Crédit, qu'il avoit ſur l'Eſprit de Mademoiſelle DE RENAN ſa Sœur, pour appuïer auprès d'elle les Intérêts de mon Frere, qui de ſon côté s'engagea de tout tenter auprès de ma Belle-Mere pour obtenir d'elle l'Aveu, que nous ſouhaittions le Chevalier & moi, pour nôtre Hymen. Mais, l'infléxible Baronne, quelque Tendreſſe qu'elle eut pour ſon Fils, elle fit céder le Plaiſir, qu'elle auroit eu de le rendre heureux à celui de continuer à éxercer ſa Haine contre moi. Mon Frere eut beau preſſer, & revenir ſouvent à la charge, & ſes Prieres, & ſes Inſtances, ne lui valurent, que d'opiniâtres Réfus. C'eſt ainſi, que trois Mois s'écoulérent en Négotiations inutiles.

MADEMOISELLE DE RENAN cependant, vaincuë par les Aſſiduités & les Soins empreſſés du jeune Baron, étoit devenuë ſenſible, au point qu'elle ne paroiſſoit lui être guéres moins attachée, que moi même je l'étois au Chevalier. Mais, nôtre Bonheur dépendoit du bizare Caprice d'une Femme impérieuſe, que nous ne pouvions guéres eſpérer de fléchir. Il n'y avoit que la Mort, qui pût léver les Obſtacles, qui s'oppoſoient à nos Vœux, & ce fut elle auſſi

auſſi, qui ſembla réveiller nos Eſpérances.

Ma Belle-Mere paroiſſoit jouïr de la Santé la plus parfaite. Toute occupée de ſon Plaiſir, toûjours plongée dans les Délices d'une Vie molle & voluptueuſe, la Fin d'un Divertiſſement étoit pour elle le Commencement d'un autre, plus piquant, ou plus amuſant. Le Mal même ſembloit avoir réſpecté juſqu'alors la conſtante Félicité, dont elle jouïſſoit; & jamais elle n'en avoit reſenti la plus légere Atteinte. Mais, la prémiere, qu'elle éprouva, fut mortelle. Une violente Attaque d'Apopléxie, dont elle fut ſaiſie, ne lui laiſſa, que deux Heures d'une Vie, qui ne différoit preſqu'en rien de la Mort.

Malgré tous les Sujets de Plainte, qui pouvoient m'animer contre elle, mon bon Cœur ne me permit pas de lui réfuſer bien des Larmes. Peut-être n'étois-je pas inutile pour eſſuïer celles de mon Pere; ainſi l'on me fit ſortir du Couvent. Funeſte Sortie! qui me coutera encore longtems bien des Soupirs & bien des Pleurs.

Je paſſai près de trois Mois entiers, ſans que la vive Douleur, dont mon Pere étoit accablée, & que j'étois occupée à conſoler, me permit de le quitter un Moment. Je récevois cependant quel-

quelques Visites du Chevalier & de son aimable Sœur, qui, n'étant entré dans le Couvent, que pour m'adoucir l'Ennui de cette Retraite, en étoit sortie presqu'en même tems que moi. Ses Sentimens pour mon Frere n'étoient point encore changés, parce qu'il ne s'étoit point encore montré indigne de sa Tendresse. Nous nous flattions même, que la Fin du Deuil seroit le Commencement de nôtre Bonheur, & qu'un double Mariage couronneroit nos Vœux. Mon Pere même, à qui Monsieur & Madame DE BECOUR en avoient fait les Propositions, paroissoit le souhaitter avec Ardeur; mais helas! flateuses Espérances, dont nous ne fumes, que trop tôt détrompés!

Aurions-nous pû soupçonner, que mon Frere, sous des Dehors si prévenans en sa faveur, eut pû cacher les Défauts les plus odieux! Mais, est-il quelque Déguisement, quelque honteux, qu'il soit, qui puisse rebutter un Amant, qui cherche à plaire? On se contraint pendant un Tems, on fait violence à son Naturel & à ses Passions: mais la Contrainte, pour être violente, ne peut être de longue Durée: & le Naturel, & les Passions, ne tardent pas à rentrer dans leurs prémiers Droits.

MADEMOISELLE DE RENAN sembloit faire

faire son Bonheur de l'Amour de mon Frere. Sa Tendresse pour lui étoit vive & sincere, mais elle étoit fondée sur les Sentimens d'Estime, que le jeune Baron méritoit. Aussi, dèsqu'il cessa de s'en rendre digne, l'Indifférence & le Mépris succedérent aux Sentimens avantageux, que l'on avoit eu pour lui; & pouvoit-il ne pas s'y attendre? Il avoit lâché la Bride à ses Passions, au point qu'il ne rougissoit plus des Débauches les plus honteuses. C'étoient chaque jour quelque Affaire fâcheuse, que sa brutale Fierté lui attiroit. L'aimable DE RENAN elle-même, qui, pendant un Tems, voulut bien, à ma Considération, & à celle de son Frere, ne rien oublier pour le ramener à son Devoir, n'eut que trop à essuïer de ses Manieres brusques & hautaines, pour ne pas se brouïller irréconciliablement avec lui. Brouillé avec la Sœur, il ne tarda pas à l'être avec le Frere. Le prémier Effet, que j'en resentis, c'est, qu'il se servit du Crédit, qu'il avoit sur mon Pere, dont il étoit idolâtré, pour l'engager à me menacer de tout son Couroux, s'il m'arrivoit encore une seule fois de parler à l'aimable Chevalier. Quelqu'injustes que fussent des Ordres si cruels, il fallut cependant

les ſuivre, & l'unique Conſolation, qui nous reſtât, & dont nous profitâmes, fut, que pendant quelques Mois nous ne laiſſâmes paſſer aucun Jour ſans nous donner dans les Lettres, que nous nous écrivions, de mutuelles Aſſûrances d'une inviolable Fidélité.

J'ignore par quelle fatale Voïe le Chevalier apprit, que mon Frere devoit faire une Partie de Plaiſir, qui le tiendroit abſent pendant quelques Jours; mais enfin il la ſût, & il m'écrivit pour me demander avec inſtance, qu'il lui fut permis de profiter de ce Tems d'Abſence, pour qu'il eut le Plaiſir de me voir. Je ne ſais, quels funeſtes Préſentimens j'eus des Malheurs dont j'allois être accablée; mais, quoique peut-être plus empreſſée, que le Chevalier lui-même, à lui accorder ce qu'il me demandoit, j'héſitai longtems ſur la Réponſe, que j'avois à lui faire, ſans pouvoir me rendre raiſon à moi même de mon Irréſolution. Mille fois j'avois été convaincuë, que le Reſpect du tendre Chevalier égaloit ſon Amour. C'étoit dans ma Chambre, que du Conſentement même de mon Pere j'avois eu ſouvent le Plaiſir de m'entretenir avec lui. Mon Frere lui-même en étoit inſtruit, & n'avoit pas refuſé de l'y ammener plu-

ſieurs

sieurs fois. Qu'y avoit-il donc, qui pût m'engager à refuser ce, que j'avois déjà accordé si souvent? Je le refusai cependant d'abord; mais enfin, vaincuë par les Instances réïtérées du passionné Chevalier, je me rendis à ses Prieres, & je lui permis, le Jour même, que je reçus sa derniere Lettre, de me venir voir.

Mais, Mademoiselle, *me dit l'aimable* CECILE, *en interrompant ici son Récit*, souffrez, je vous prie, que je m'épargne le cruel Chagrin de me rappeller le Souvenir des plus funestes Malheurs, & que vous ne pourrez entendre vous-même sans que vôtre Pitié compatissante vous fasse verser bien des Larmes.

La triste CECILE commença alors à en repandre beaucoup, & ce ne fut qu'après, que je les eus essuïé, que je pus l'engager à poursuivre son Recit, qu'elle continua ainsi;

Toutes les Mesures, que nous avions à prendre le Chevalier & moi, n'avoient été, que trop bien concertées pour le Succés de la Visite, qu'il avoit à me faire. Nous étions convenus de l'Heure où mon Pere sortoit ordinairement de la Maison, pour n'y rentrer, que bien

tard. Je n'avois qu'une ſeule Fille de Chambre, livrée entierement aux Intérêts de mon Frere, & peut-être la Complice de ſon Libertinage & de ſes Deſordres. Par les différentes Commiſſions, que je lui donnerois, je devois la tenir pendant pluſieurs Heures hors de mon Appartement. Le Chevalier enfin ne devoit y venir, que ſous un Déguiſement, qui le rendit méconnoiſſable.

Tout ne réüſſit, que trop, ainſi que nous l'avions projetté. Le Chevalier, ſans qu'il eut été apperçû, ou reconnu par aucun Domeſtique de la Maiſon, entre dans mon Cabinet. Il y entra, ô Dieux! *s'écria alors* CECILE, *en élévant ſes Regards vers le Ciel, & en pouſſant les plus triſtes Soupirs.* Mais, ô Source d'un éternel & cruel Deſeſpoir! il y entra. Quelles Scènes barbares, dont j'allois être témoin; quel Sang, que j'allois voir verſer!

Avant que le Chevalier & moi nous euſſions la Force de nous parler, nos Soupirs & nos Regards firent long-tems preſque tout nôtre Entretien. Nos Yeux même étoient baignés des Larmes, que nous ne pouvions retenir. Etoit-ce la Joïe de nous revoir, qui nous les faiſoit repandre, ou un triſte Préſentiment,

qui

qui nous avertissoit, que c'étoient d'éternels Adieux, que nous avions à nous faire !

„ Charmante & adorable EUPHRO-
„ SINE, *me dit l'aimable Chevalier*,
„ sera-t-il donc vrai, que nous serons
„ condamnés à être toûjours les mal-
„ heureux Jouëts des Fureurs d'un bar-
„ bare Destin ? Ne brulerai-je depuis
„ long-tems des Feux de l'Amour le
„ plus parfait, & le plus pur, que pour
„ le voir combattre par de continuels
„ Obstacles ? Mais, ces Obstacles, du
„ moins s'il me restoit quelque Espoir
„ de les surmonter ! Est-il, ô Dieux !
„ *s'écria-t-il*, un Sort plus affreux,
„ que le mien ! Hé quoi ! cher Cheva-
„ lier, *lui répondis-je*, comptez-vous
„ donc pour rien ces Sermens si sou-
„ vent réïtérés, par les quels j'ai confir-
„ mé la Foi, que je vous ai donnée ?
„ Assuré, comme vous l'êtes, de ma
„ Fidélité & de ma Constance, pourquoi
„ ne pas vous consoler par l'Espérance
„ d'un Avenir plus heureux ? Mais he-
„ las ! que cet Avenir, *me répondit-il*,
„ est peut-être encore bien éloigné ! At-
„ tendons-le, cependant, *lui répondis-je*,
„ puisqu'il le faut, sans murmure. Qui
„ sait, si mon Pere, vaincu par vos

„ Prieres, & attendri par mes Larmes,
„ ne se lassera pas de s'opposer à nos
„ Vœux ?

„ Hé ! comment pourrions-nous, ma
„ chere EUPHROSINE, *me dit-il*,
„ nous flatter d'une douce Espérance ?
„ Ne savez-vous pas, que vôtre Pere,
„ aveuglé par sa folle Tendresse pour
„ un Fils, qu'il idolâtre, ne régle ses
„ Volontés, que sur les bizares Capri-
„ ces de ce Fils, dont il devroit corri-
„ ger les Desordres. Ne savez-vous
„ pas, qu'il semble même le craindre,
„ au point, qu'il se donneroit bien de
„ garde de vous donner la plus légere
„ Marque de Tendresse, s'il prevoïoit,
„ que la Jalousie de vôtre Frere dut
„ s'en offenser ? Et ce Frere indigne,
„ pouvous-nous espérer de le flechir ?
„ Ouï, cher Chevalier, *lui répondis-*
„ *je*, nous le pouvons. Et si ma Ten-
„ dresse vous est chere, ne me refusez
„ pas ce, que nôtre commun Intérêt
„ veut, que je vous demande. Quel-
„ que juste, que soit le Resentiment, qui
„ vous anime contre mon Frére, faites
„ cependant cette Violence à vôtre Re-
„ sentiment ; remportez cette Victoire
„ sur vous même ; déterminez-vous à
„ voir encore une fois le jeune Baron ;
„ ne

„ ne refusez pas de lui parler. Vous „ connoissez son Humeur, contraignez-„ vous à régler la vôtre sur la sienne; „ tâchez enfin par des Complaisances, „ qu'il ne mérite pas, de le rendre fa-„ vorable à nos Voeux. C'est-là, j'en „ conviens, *ajoutai-je*, un humiliante „ Contrainte, que j'éxige de vous; mais, „ que l'Effet, que nous en espérons pour „ le Succés de nos Souhaits vous anime. „ Laissez-vous toucher par les Prieres „ d'une tendre & fidelle Amante, qui „ souffre peut-être plus impatiemment, „ que vous même, les Obstacles dont „ nôtre Amour est combattu; & souve-„ nez-vous, que mon Cœur, qui vous „ est engagé, ne permettra jamais, qu'un „ autre, que vous, reçoive cette Main, „ que je vous ai promise, & que je vous „ promets encore.

„ Ah! divine EUPHROSINE, *me dit* „ *alors le passionné Chevalier, en se jet-* „ *tant à mes Genoux, & ne pouvant mo-* „ *dérer les Transports de sa Joïe extrême,* „ non, je ne mérite point cet Amour „ constant dont vous récompensez mes „ tendres Feux, C'est pour nôtre com-„ mun Inntérêt, que vous voulez, que „ je parle à vôtre Frere. Je n'éxamine „ point quel sera le Succès de mon Obeïs-

„ ſance, j'obéïai, fallut-il même, que
„ je me contraigne juſqu'à deſcendre
„ aux Soumiſſions, & aux Prieres, j'y
„ deſcendrai. J'emploirai même, s'il eſt
„ beſoin, le Secours des Larmes. Trop
„ heurex! ſi je puis.....

Mais, ô Ciel! quel affreux Sujet de Fraïeur! Le Chevalier parloit encore; il étoit à mes Genoux, tenoit une de mes Mains ſerrée dans les ſiennes, & l'arroſoit de ſes Pleurs, lorſque mon Frere entra bruſquement dans ma Chambre avec tout l'Air d'un Homme tranſporté de Fureur & de Couroux. Je lûs d'abord dans ſes Regards menaçants la Rage, qui l'animoit, & dont il alloit être la Victime.

Ah! Traître! *s'écria-t-il, en s'adreſſant au Chevalier*, c'eſt donc toi, infame Suborneur, dont j'aurai ajourd'hui à verſer le Sang? Il avoit déjà tirée ſon Epée avant, que le Chevalier eut pû ſe relever & tirer la ſienne. Mais, tandis qu'il ſe relevoit, & qu'il ſe mettoit en état de ſe défendre, m'attendois-je à être moi-même la prémiere Victime, qui devois être immolée à la Fureur de ce Frere barbare? Indigne Sœur! *me dit-il, en m'enfonçant ſon Epée dans le Corps*, tien, reçois le Prix dû à tes Crimes. Peut être al-

alloit-t-il redoubler, mais le Chevalier, qui s'étoit relevé, & qui avoit déjà tiré son Epée, ne lui en laissa pas le Tems. Cruel! *lui dit-il*, l'Effusion de tout ton Sang va me venger de celui, que tu viens de verser. Et, sans Délai, tous deux se portent les Coups les plus dangereux. La Fureur, qui les animoit, étoit trop violente, pour que le Combat pût durer longtems. Déjà le Sang couloit à gros Bouillons des Plaïes, qu'ils s'étoient faites. Moi-même j'en répandois beaucoup: mais malheureusement le Coup, que j'avois reçû, n'étoit pas mortel. La Vûë du Péril où deux Personnes, à qui je devois également ma Tendresse, étoient exposées, me prêta des Forces pour me relever.

Sans consulter le Danger où je me livrois, je voulus me jetter à travèrs leurs Epées, & exposer ma Vie pour sauver la leur. Mais helas! vain Secours, que j'espérois de leur donner. Mon Frere l'infortuné Baron, baigné dans son Sang, tombe étendu mort à mes Pieds. Ce fut alors, que la Nature réveilla ma Tendresse. J'oubliai, que j'étois Amante, pour ne plus me resouvenir, que j'étois Sœur. „Cruel! *dis-je alors au Chevalier*, tu ne fuis pas encore? Tu oses

„ encore offrir à mes Yeux la Vûë affreu-
„ se du barbare Meurtrier de mon Fre-
„ re? Tu a pû ne pas respecter un Sang,
„ qui m'étoit cher? N'étoit-ce donc,
„ que par la Mort de ce Frere malheu-
„ reux, que tu pouvois assouvir ta Fureur,
„ ou te garantir de la sienne?

Mais hela! Qu'allois-je devenir! Quel Spectacle encore plus épouvantable alloit s'offrir à mes Yeux! C'étoient des Larmes de Sang, qu'il m'auroit fallu repandre. Le Chevalier, le cher & aimable Chevalier, ne se soutenoit plus qu'avec peine. Ses Genoux tremblans sembloient à chaque instant vouloir se dérober sous lui. Epuisé de Forces & presque sans Sentiment, il tombe enfin étendu à mes Pieds. Ses Regards, qu'il tenoit tendrement attachés sur moi, une Main mourante, qu'il me tendoit, sa bouche, qu'il ouvroit pour me faire de tendres & éternels Audieux, mais qui ne pouvoit plus former aucun Son; C'étoient-là les seuls Signes de Vie, qu'il donna.

„ Ah! tendre & fidelle Amant, *lui*
„ *dis-je, en me jettant à son Col, & en*
„ *tenant mes Levres collées sur les sien-*
„ *nes*, ce ne sont donc pas les Nœuds
„ de cet Hymen heureux, qui flattoit
„ nos Vœux, c'est un même Tombeau,
„ qui

„ qui va nous unir. Ouï, j'y vais de-
„ ſcendre avec toi ; mais, j'y veux em-
„ porter le doux Nom de ton Epouſe. „
Je ne ſais, ſi ce Nom, qu'il entendit, le rappella à la Vie, mais il me tendit la Main, je lui donnai la mienne, & nous les tinmes tendrement ſerrées enſemble. Par les vives Carreſſes, que ma Tendreſſe faiſoit à cet Amant mourant, je tâchois de ranimer ſes Sens.

„ Aimable Chevalier, *lui diſois-je*,
„ ah! ſi tu n'es pas ſourd à la Voix de
„ ta fidelle Epouſe expirante avec toi,
„ efforce-toi de me répondre, ou du
„ moins par un Regard, un Soupir,
„ dis-moi, que tu me laiſſe toute ta
„ Tendreſſe, puisque tu emportes la
„ mienne toute entiere avec toi. Cher
„ Epoux, attends-moi encore quel-
„ ques Momens, que tous deux en
„ même tems nous nous donnions le
„ dernier Soupir. Que ce ſoit un
„ Soupir de Flame, qui marque, que
„ nous avons ceſſé de vivre, avant que
„ d'avoir ceſſé de nous aimer. „ Je ne ſais, ſi je continuai encore à lui parler. Accablée par la Violence de ma Douleur, épuiſée par l'Abondance du Sang, qui couloit encore de la Bleſſure, que j'avois reçûe, je tombai dans

 une

une Foiblesse, qui me déroba à mes Sens.

Impuissante Foiblesse! *s'écria alors la desolée* CECILE, *en versant encore un Torrent de Larmes*, pourquoi ne fus-tu pas mortelle! Puis-je, sans frémir, me rappeller comment j'en fus retirée!

Mon Pere, qui étoit rentré dans la Maison, demanda des Nouvelles de mon Frere. Je ne sais, si on lui dit, qu'on l'avoit vû monter dans ma Chambre, mais lui-même il y monta. Se représentera-t-on jamais quelle dut être sa Surprise à la Vûë des Spectacles d'Horreur, qui s'offrirent à ses Yeux! C'est un Fils, l'Objet de toute sa Tendresse, & qu'il idolatroit, étendu mort à mes Pieds, & nageant dans son Sang; c'est moi-même, sans Force & sans Sentiment, qui avois encore le Visage collé sur celui de mon Amant, qui paroissoit respirer encore, & dont je semblois vouloir recueillir le dernier Soupir. „ Cher „ Fils! Fils trop malheureux! *s'écria* „ *alors ce Pere desolé, en se jettant sur* „ *son Corps glacé*, c'en est donc fait, „ tu ne vis donc plus? Tu viens donc „ d'être immolé à la Fureur d'un Per- „ fide, & à la Flame honteuse d'une „ Sœur barbare? Ah! faut-il, que ma

„ Ra-

„ Rage n'ait point de Victimes à se sa-
„ crifier !

Malheureusement les Cris affreux, que mon Pere poussoit, & dont le Bruit étoit aussi épouvantable, que celui des plus horribles Hurlemens, me firent revenir à moi-même. Mes Yeux s'ouvrirent, & je commençai à donner quelque Signe de Vie. Mon Pere, qui s'en apperçût, quitta le Corps de mon Frere, sur lequel il s'étoit jetté, vint se saisir de moi avec Violence, & par des Secousses redoublées, m'arrache d'entre les Bras de mon Amant, qui rendoit les derniers Soupirs. „ C'est donc
„ toi, Fille indigne, *me dit ce Pere bar-*
„ *bare, en tenant une Epée pointée con-*
„ *tre mon Sein*, c'est donc toi, c'est
„ donc ta brutale Passion, qui vient de
„ m'enlever un Fils, que j'adorois ?
„ Sœur inhumaine, *ajouta-t-il, en pa-*
„ *roissant vouloir m'immoler à sa Fureur*,
„ ce sera donc ta Mort, qui va me ven-
„ ger. „ Pourquoi, Grands Dieux ! ce Pere cruel n'éxecuta-t-il pas son barbare Dessein ? Pourquoi ne trempa-t-il pas ses parricides Mains dans mon Sang ? Mais helas ! l'infortuné Chevalier, qui respiroit encore, & dont les Yeux s'ouvrirent lorsque mon Pere fit ce Mouvement

menaçant, qui marquoit, qu'il alloit m'enfoncer son Epée dans le Sein, effraïé à la Vûë du Coup mortel, que j'allois recevoir, poussa un foible Cris. Ce fut alors, que mon Pere, trouvant une Victime à sa Fureur, changea de Dessein.

D'une Main, animée par la Rage, il se saisit de la mienne, & eut la brutale Force, sans que je peusse m'en défendre, de me faire tenir l'Epée dont il s'étoit saisi, il m'approche du Corps de mon Amant mourant, mais dont les tendres Regards étoient encore attachés sur moi, me fit appuïer sur son Corps l'Epée dont ma Main étoit armée, & lui même, la conduisant & la poussant avec une barbare Violence par plusieurs Coups redoublés, il me la fait tremper dans le Sang de mon Amant.

C'est ici où je compris, que j'avois eu tort d'éxiger de la Complaisance de l'infortunée CECILE le Récit d'une Histoire, dont le Souvenir ne pouvoit, que l'accabler de la plus mortelle Douleur. Les tristes Soupirs, qu'elle poussoit ne lui permettoient pas de continuer son Récit. Ses Yeux étoient baignés de ses Larmes. Pouvois-je ne pas y mêler les miennes! Son Accablement devint tel, que nous craignimes CHRISTINE & moi, qu'elle

qu'elle ne tombât dans une Foiblessé dont nous aurions peine à la retirer. Nous la tinmes long-tems serrée entre nos Bras, & par les Soins, que nous primes nous fumes assés heureuses pour lui sauver l'Evanouïssement dont elle étoit menacée.

Comme je voïois, que ce qui lui restoit à nous raconter n'avoit plus rien qui pût renouveller sa Douleur, dès que je la vis un peu calmée. & qu'elle fut en état de parler, je la priai de continuer son Récit.

Ce sont-là, *me dit-elle*, les Malheurs affreux, qui m'ont conduite dans cette Retraite. Je ne puis vous dire ce qui m'arriva après les étranges Avantures, que je viens de vous raconter. La Fureur, la Rage, le Deséspoir, dont je parus saisie, firent craindre, que je n'armasse mes Mains contre moi-même. Plusieurs Personnes furent pendant longtems occupées à me garder à vûë, & à chaque instant je faisois les plus violens Efforts pour m'arracher d'entre les Bras de ceux qui me retenoient. Que vous dirai-je enfin? Je languis pendant une Année dans une entiére Alienation d'Esprit, & je croi, qu'il n'a rien moins fallu, que la Force de la Puissance Divine pour me rappeller à la Raison. Dès qu'elle a eu commencé

à m'éclairer, je me suis servi de ses Lumieres pour me convaincre, que je n'avois d'autre Parti à prendre, que celui de venir ici me dérober aux Yeux du Monde, & y ensévelir avec moi le Souvenir de mes cruelles Infortunes. Heureuse, si, touchée par l'Onction de la Grace, je pouvois sacrifier au Soin du Salut de mon Ame le Resentiment, qui m'anime encore contre le plus inhumain de tous les Peres, qui, touché lui-même du Repentir de sa barbare Cruauté, s'est fait de sa Maison une Retraite d'où il ne sort point.

C'est ainsi, que l'infortunee CECILE finit son lamentable Récit, dont la Fin me fit encore verser de nouvelles Larmes. Mais, il est Tems, que je reprenne le Fil de mon Histoire.

Le cher Comte DE STINFORD mon Amant ne manqua pas, ainsi que nous en étions convenus, de parler à mon Grand-Pere. Il lui dit, que ses Affaires devant peut-être bientôt le rappeller en Angleterre; il seroit bien aise d'aller avant ce Tems là faire un Séjour de quelques Mois à Paris. Ce Dessein s'accordoit trop bien avec les Vûës de mon Grand-Pere, pour qu'il ne l'approuva pas. Peut-être espéroit-il, que cette Absence du Comte serviroit à me détacher de lui,

&

& que pendant ce Tems d'Eloignement ſans doute, je prendrois pour le jeune MARQUIS DE CHATEAUNEUF de plus favorables Sentimens. Ainſi, loin de chercher à retenir le cher DE STINFORD, il loua ſa Curioſité, & voulut même avant ſon prétendu Départ lui donner quelques Lettres pour pluſieurs Seigneurs de la Cour, qui étoient de ſes Amis, & auxquels il crut devoir recommander l'aimable Comte, qui, pour achéver de mieux jouër ſon Rôle, fit à mon Grand Pere les Adieux les plus touchants, & lui rendit les plus vives Actions de Graces pour mille Marques de Bonté dont il l'avoit comblé. Il ne manqua pas auſſi de le prier, qu'il ſe ſouvint de la Parole, qu'il m'avoit donnée, de ne me point gêner dans mon Choix, & que ſi c'etoit en ſa faveur, que je continuaſſe à vouloir diſpoſer de ma Main, il le prioit de n'y point oppoſer d'Obſtacles. Mon Grand-Pere le lui promit; &, malgré toutes les Preuves où il a mis mon Amour, je dois en faire l'Aveu, que jamais il ne m'a menacé d'uſer de ſon Pouvoir abſolu pour violenter mon Choix.

Il reſtoit encore au Comte à faire des Adieux au jeune Marquis ſon Rival. Mais, c'étoit un Rival autant généreux, qu'il étoit Ami ſincere. Peut-être auſſi jamais

mais Adieux ne furent plus touchans & plus tendres, que ceux, qu'ils se firent. J'aurai encore asses d'Occasions dans le Cours de ces *Mémoires* de montrer à quel point ils poussérent la Grandeur & la Générosité des Sentimens.

Le Comte, n'aïant rien oublié de tout ce, qu'il devoit faire pour ne laisser aucun Doute sur le prétendu Voïage auquel il disoit se préparer, se retira bien avant dans la Nuit chez le Fermier dont j'ai déjà parlé, & y attendit l'Heure marquée pour venir me voir.

CHRISTINE, qui la prémiere fois, que le Comte avoit été introduit dans ma Chambre étoit allé avec l'aimable CECILE pour l'attendre & pour le conduire chez moi, savoit assés, & ce qu'elle avoit à faire, & le Chemin par où elle devoit le guider pour n'avoir plus bésoin du Secours de mon Amie. Ainsi, elle alla seule cette fois-là attendre l'aimable Comte, & l'emmena dans mon Appartement.

Il n'y avoit pas encore deux Jours, que j'avois vû le cher Comte, & je n'eus guéres moins de Plaisir à le voir, que s'il se fut offert à mes Yeux après plusieurs Mois d'Absence. Je lui fis répéter plusieurs fois ce qu'avoient eu de particulier les Entretiens, qu'il venoit d'avoir

avec le Marquis & avec mon Grand-Pere. Mais je voïois, que sa Sincérité, & une Franchise naturelle, qui faisoit son Caractere, avoit souffert de cette Dissimulation, que je lui avois conseillée.

„ Vôtre Grand-Pere, *me dit-il* & le „ cher DE CHATEAUNEUF mon Ami, me „ paroissent également dignes de mon „ Estime ; & peut-être n'est-ce pas sans „ une Peine extrême, que j'ai pû me résoudre à user avec eux de cette Feinte, „ que vous m'avez dit devoir servir au „ Succès de nos Vœux. Vôtre Grand- „ Pere, *ajouta-t-il*, avant qu'il sût les „ Liens, que nos Parens avoient formé „ pour nous, s'étoit déjà engagé auprès „ du Marquis à unir vôtre Sort au sien ; „ & n'est-ce pas la seule Crainte, qu'il a „ de vous contrarier dans vos Inclinations, „ qui l'empêche de vous forcer d'acquitter „ la Parole, qu'il a donnée à mon Rival? „ Et ce Rival généreux, cet Ami vif & „ sincére, puis-je le haïr, s'il ne peut me „ sacrifier la tendre Vivacité de son „ Amour? Mais cet Amour, est-ce la „ Violence, qu'il emploïe, pour en avan- „ cer le Succès? Car, je ne croirai jamais, „ que ce soit par ses Conseils, que vous „ aïez été renfermée dans ces Lieux. „

Pouvois-je ne pas admirer les Sentimens de

de l'aimable Comte, & l'Admiration, que j'en concûs, pouvoit-elle ne pas accroître l'Idée avantageuse, que j'avois de sa Droiture & de sa Probité, qui lui faisoit justifier les Démarches de ceux-là mêmes, qui sembloient le plus opposés à ses Vœux?

„ Peut-être, comme vous, *lui répondis-„je,* rends-je justice à la Pureté des Inten-„tions du Marquis. Mais, ne convien-„drez-vous pas avec moi, que ce ne sera, „que le Réfus, que je ferai de recevoir ses „Visites, qui pourra l'engager à renon-„cer à l'Espoir, dont sans doute il se flatte „encore, de pouvoir me fléchir, & de „vous effacer de mon Cœur?„

„ J'avouë, *ajoutai-je*, que les Soins „assidus & respectueux, qu'il m'a rendus, „que les Preuves généreuses, que j'ai re-„çu de son Amour, éxigeroient peut-être „plus de Rétour de ma Réconnoissance: „mais, pourra-t-il se contenter, que la „Gratitude seule parle en sa faveur? Et „c'est cependant la Réconnoissance seule, „*me répondit le passionné Comte*, dont „mon Amour puisse ne pas s'offenser. „Mais, aimable GERTRUDE, *ajouta-t-il*, „les tendres Sentimens de vôtre Cœur, „de ce Cœur, qui s'est donné à moi tout „entier, laissez-moi espérer, que jamais

„ils

„ ils ne feront, que pour moi feul. Hé, „ quoi! cher Comte, *lui répondis-je*, „ vous laifferois-je encore à defirer quelque Preuve nouvelle de ma fidelle Conftance? Mon inviolable Ardeur ne doit-„ elle pas s'offenfer de cette Demande, „ que vous me faites, qui femble fuppofer, que vous puiffiez douter encore de la Durée de mes Feux?

Ce n'étoient point affûrément des Soupçons, que le Comte me faifoit paroître; mais, eft-il un Amant, qui ne foit jaloux du Plaifir toûjours nouveau, qu'il a de s'entendre dire, qu'il eft, & que feul il fera toûjours tendrement aimé? Auffi, c'étoient-là des Faveurs dont mon Amour n'étoit pas avare à l'égard de l'aimable Comte, & peut être avois-je plus, ou du moins autant de Joïe à les lui accorder, qu'il en avoit à les recevoir.

Près de trois Semaines s'écoulérent, pendant lefquelles les Entretiens nocturnes, que nous eumes le Comte & moi, ne perdirent rien de leur tendre & aimable Vivacité. Mais, ces Momens heureux devoient finir bientôt.

Des Affaires très-intéreffantes, une opulente Succeffion, qui venoit d'écheoir au Comte, le rappellérent en Angleterre. Que ne fit-il pas pour s'épargner

ce

ce Voïage, qui lui laissoit craindre les plus funestes Suites pour son Amour! Mais, ce Voïage, il falloit m'en prévenir, & que de Larmes & de Soupirs ne devoit-il pas m'en coûter! Le cher Comte, qui connoissoit ma tendre Sensibilité, ne pût se résoudre lui-même à me l'apprendre. Ce fut CHRISTINE, qui fut chargée de ce Soin. Mais, que de Mesures, que de Précautions, n'eut elle pas elle-même à prendre pour m'annoncer une si accablante Nouvelle.

J'avois un jour invité l'aimable CECILE à venir passer l'Après-dinée avec moi. Elle y vint avec Empressement, & nous nous trouvâmes toutes deux d'une Humeur si enjouée & si disposées à nous bien réjouïr, que jamais nôtre Conversation n'avoit été plus vive & plus amusante, qu'elle le fut ce Jour-là. Ce furent cent petits Contes, tous plus divertissants les uns, que les autres, que la chere CECILE me fit, & que je ne pouvois entendre sans éclatter de rire presque à chaque instant. CHRISTINE, qui me voïoit livrée toute entiere à la Joïe, crut devoir profiter de ces heureux Momens, pour me rendre moins facheuse la Nouvelle, qu'elle avoit à m'apprendre.

» Je croi en vérité, ma belle Maîtresse,

„ *me dit-elle, lorsqu'elle me vit le plus* „ *occupée du Plaisir, que j'avois d'écouter* „ *la chere* CECILE, que, si on ne vous „ empêchoit de continuer, vous ne cesseriez de rire toute la Journée. Ce n'est „ pas, *ajouta t-elle*, que je condamne la „ Joïe; mais, on en fait quelque fois une „ si grande Dépense, que l'on en manque „ ensuite dans des Occasions où elle seroit „ bien nécessaire. Voulez vous me croire? „ Gardez un peu de la vôtre pour demain. „ Qui sait, si vous n'en aurez pas besoin? „

Comme je ne comprenois rien à ce que CHRISTINE vouloit me dire, je la priai de s'expliquer un peu plus clairement; &, sans vouloir s'expliquer davantage, elle se contentoit de me répondre, que c'étoit un Avis très-sage qu'elle me donnoit.

„ Voilà, *lui répondis-je*, un Avis dont „ je ne profiterai pas; car, je croi, que, „ plus les Momens de Joïe sont rares, „ plus on doit craindre de les laisser échap„ per. Fort bien, *me répondit* CHRISTI„ NE; mais, cette Joïe, *ajouta-t-elle*, pour „ ne pas trop s'y livrer, ne seroit-il pas „ bon de la modérer par la Pensee de cer„ tains Malheurs, de certaines petites „ Disgraces, qui pourroient nous arriver

&

„ & qui nous accableroient moins, si
„ nous nous y étions attendus ? „

Autre Enigme, qu'il m'eut été difficile d'expliquer ; Mais, CHRISTINE ne tarda pas à m'en donner l'Explication.

„ Moi, par exemple, *me dit-elle*, si
„ j'avois un Amant tendrement aimé,
„ j'avouë, que son Absence seroit sans dou-
„ te pour moi le Mal le plus à craindre.
„ Hé bien ! pour me la rendre moins in-
„ supportable, je m'attendrois chaque
„ jour à apprendre la Nouvelle de son
„ Départ. Et voilà, *répondis-je*, une
„ Disgrace, à laquelle je n'aurois pas la
„ Force de me préparer. Moi, *ajou-*
„ *tai-je d'un Ton animé*, que j'apprisse
„ le Départ du cher Comte, sans me li-
„ vrer au Désespoir ? Non, non, ja-
„ mais..... Hé mon Dieu ! ma chere
„ Amie, *me répondit la chere* CECILE,
„ *qui ne me laissa pas le Tems de pour-*
„ *suivre, & qui sans doute étoit prévenuë*
„ *de la Nouvelle, que j'avois à appren-*
„ *dre*, on peut bien, je croi, sans Dése-
„ spoir supporter une courte Absence
„ d'un Amant, lorsqu'elle est nécessaire,
„ & lorsque sur-tout on n'a aucun Doute
„ de sa Fidélité : & tel est, je croi, le
„ Comte, *ajouta t-elle*. „

C'étoit-là assés m'en dire pour me faire connoître, ou soupçonner du

moins, le Malheur au quel je devois me préparer. Mais aussi, comment aurois-je pû croire, que le Comte, tendre & passionné, comme il étoit, eut pû se résoudre à s'éloigner de moi dans le Tems même où sa Présence étoit le plus nécessaire pour le Succès de ses Vœux? Ainsi, comme l'on vit, ou que je ne comprenois rien, ou que je paroissois ne rien vouloir comprendre à ce que l'on me disoit, l'on se crut obligé de me parler plus intelligiblement; & l'on m'annonça enfin le prochain Départ du Comte. L'on s'attendoit bien, que ce ne seroit pas sans que je versasse bien des Larmes: mais, malgré le Soin, que l'on eut de les essuïer, & de me consoler, je n'en eus pas pour cela moins à répandre lorsque j'eus à recevoir les tendres Adieux de mon jeune Amant.

Comme il savoit, que j'étois prévenuë sur son Départ, il ne se contraignit plus, ainsi qu'il l'avoit fait les Jours précedens, à me cacher la mortelle Douleur dont il étoit accablé, & qui paroissoit peinte sur son Visage. C'en est fait, ma chere GERTRUDE, *me dit-il, après avoir gardé pendant quelque Tems un morne Silence, qui n'avoit été interrompu, que par les tristes & fréquens Soupirs, qui lui échapoient,* je ne puis plus reculer. Le Moment cruel est venu, où

où je dois....(& la vive Douleur dont il étoit saisi, & les Sanglots continuels, qu'il poussoit, lui ôtérent la Force d'achéver).

Helas! je ne savois, que trop ce qui lui restoit à me dire; mais, savois-je ce que j'avois à lui répondre? Livrée, comme lui, à une Tristesse extrême, aurois-je essaïé de le consoler? Aurois-je essuïé ses Larmes? Mais, moi-même, n'avois-je pas bésoin d'une Main, qui essuïa les miennes? „ Ah! cher Comte, *lui dis-je* „ *dès que j'eus pû commander à mes Soupirs & à mes Pleurs*, seroit-il donc „ vrai, que vous peussiez vous éloigner „ de vôtre fidelle GERTRUDE? Est-il rien, „ qui puisse rendre excusable ce barbare „ Départ, auquel vous vous préparez? „ Sont ce des Vûës d'Intérêt, qui vous „ rappellent dans vôtre Patrie, & si vous „ aimez, devez-vous avoir d'autres Inté„ rêts, que ceux de vôtre Amour? Et „ c'est aussi, *me répondit le Comte*, pour „ l'Intérêt de mon Amour, que je dois „ ne pas mépriser les Dons, que la For„ tune vient de me faire, & conserver „ ceux, qu'elle m'a faits. Je ne doute „ pas, *ajouta t-il*, que si vous n'aviez à „ consulter, que vôtre Cœur pour di„ sposer de vôtre Main, mon Amour „ seul

„ ſeul ne ſuffit pour farie tomber vôtre
„ Choix ſur moi. Mais, vous ſavez,
„ que ce Choix dépend auſſi du Con-
„ ſentement de vôtre Grand-Pere, &
„ penſez-vous, qu'il vous permit d'unir
„ vôtre Sort au mien, ſi je n'avois à vous
„ offrir, que mon Amour? Ce ſont de
„ grands Biens, *continua-t-il*, que l'on
„ me diſpute; c'eſt une riche Succeſ-
„ ſion, que l'on vient de me laiſſer, &
„ que j'ai à recueillir; ce ſont encore
„ d'autres Affaires plus indiſpenſables,
„ qui demandent ma préſence. Mon A-
„ mour ſouffrira du Tems, que je vais
„ leur accorder, mais ce ſera auſſi mon
„ Amour, qui me fera abréger les Mo-
„ mens, que je vais lui dérober.

Je compris, que je n'avois point de Raiſons à oppoſer à celles du Comte. Son Départ me parût être d'une Néceſſité indiſpenſable. Je pouvois me conſoler par l'Eſperance d'un prompt Retour. Mais, je ne ſais, quel Préſentiment ſecret m'avertiſſoit, que cette Abſence, qui ne paroiſſoit devoir être, que de quelques Mois, alloit m'accabler d'une Foule de Maux, que je ne prévoïois pas diſtinctement; mais, dont l'Idée cependant, quoique confuſe, me livroit à la plus affreuſe Mélancolie. Ainſi, envain le cher Comte,

aussi desolé, que moi-même, tâchoit de me rassurer, en me promettant, que son Ardeur hâteroit son Retour, rien ne pût me tranquiliser.

„ Ingénieuse à me tourmenter, *lui* „ *disois-je*, sans doute ai-je tort de me „ laisser effraïer par la Crainte d'une „ Foule de Malheurs imaginaires, qui „ peut-être ne me menacent point. „ Mais, ce sont-là, *ajoutai-je*, des „ Fraïeurs ordinaires à une timide Aman- „ te. Est-il rien dans l'Absence, dont „ elle ne se fasse un Sujet de Crainte „ & d'Epouvante? Ah! n'est-ce pas „ plus pour moi, que pour-vous, *me* „ *répondit le Comte*, que ces Fraïeurs „ paroissent réservées? Qui m'assurera, „ que mon Absence ne sera pas fatale „ à mon Amour, & que l'on ne s'en „ servira pas pour m'effacer de vôtre „ Cœur, ou pour ébranler vôtre Con- „ stance, qui peut-être ne pourra te- „ nir contre les Efforts, que l'on fera „ pour vous rendre sensible aux Vœux „ de mon Rival?

De pareils Soupçons m'irritérent au point, que le Comte fut obligé, pour m'appaiser, de m'en faire des Excuses, & il me les fit de façon à me faire comprendre, que par ces feints Soupçons, qu'il

qu'il avoit fait paroître, il n'avoit cherché, qu'à me mettre dans l'Occaſion de lui donner avant ſon Départ de nouvelles Aſſûrances de mon Amour. Auſſi, que de Sermens, que de tendres Proteſtations ne lui fis-je pas, d'une inviolable Fidélité! Si cela ſeul ſuffit pour adoucir les Maux de l'Abſence, & pour aſſûrer le Bonheur d'un Amant, y en eut-il jamais, qui dut être plus content, que le cher Comte? Mais helas! l'un & l'autre pouvoins-nous prévoir, que cette Abſence, que tous deux nous nous imaginions devoit être ſi courte, ne finiroit qu'après les cruellesEpreuves de pluſieurs Années!

J'eus donc la Douleur de voir partir l'aimable Comte, & ma Douleur fut telle, que pendant pluſieurs Jours rien ne pût me conſoler, & que je refuſai même de parler à Madame l'Abbeſſe, qui m'avoit fait avertir, qu'elle avoit de très-bonnes Nouvelles à me donner. Il fallut cependant, après quelques Refus, me reſoudre à avoir un Entretien avec elle.

J'allai donc lui faire une Viſite, & je fus fort ſurpriſe de l'Accueil gracieux, qu'elle me fit, & encore plus des choſes obligeantes, qu'elle avoit à me dire: „Me ferez-vos la Grace d'ou-

„ blier, *me dit-elle en m'embrassant tendrement*, les petits Sujets de Plainte, „ que j'ai pû vous donner. Je vous a- „ vouë, que mon bon Cœur souffre vé- „ ritabement du Resentiment dont je „ vous vois animée contre moi. Je veux „ bien croire, que j'y ai pû donner quel- „ que Occasion; mais, soïez assurée, „ que cela ne me rendra, que plus em- „ pessée à vous obliger dans tout ce, „ qui dépendra de moi. Allons, pro- „ mettez-moi, *ajouta-t-elle en m'embrassant encore avec plus de Tendresse*, „ que vous allez commencer à vivre a- „ vec moi comme avec vôtre meilleure „ Amie. Vôtre Amitié, Madame, *lui répondis-je*, m'est trop honnorable pour „ me flatter, que j'aïe pû encore m'en „ rendre digne. Mais, du moins m'enga- „ ge-je bien volontiers de ne rien oublier „ pour la mériter. Ho! *me dit-elle*, „ voilà des Complimens trop respectueux, „ pour qu'ils puissent s'accorder avec un „ Amitié franche & sincere, telle qu'est „ celle, que je veux, qui regne entre „ nous; &, pour commencer à vous „ en donner des Preuves, je vais vous „ parler à cœur ouvert. Faites-moi „ la Grace de me répondre de mê- „ me.

„ Je

„ Je fais, *ajouta-t-elle*, que le Mar-
„ quis mon Neveu a fouffert du Refus,
„ que j'ai fait, de vous laiffer recevoir
„ les Vifites du Comte. Vous accommo-
„ derez-vous des Conventions, que je
„ veux faire avec vous? Mais, ces Con-
„ ventions, Madame, *lui répondis-je*,
„ me ferez-vous la Grace de me les
„ dire? Elles feront de vôtre Goût, *re-*
„ *prit-elle*, & j'en fuis affûrée. Mais,
„ pour ne pas vous tenir plus longtems
„ en peine, les voici.

„ Peut-être ne favez-vous pas, que
„ vôtre Infenfibilité a réduit le jeune
„ Marquis dans un Etat, qui peut ex-
„ citer toute vôtre Pitié. Defefpéré
„ de ne pouvoir jouïr du Plaifir de
„ vous voir, il s'eft livré à une affreu-
„ fe Mélancolie, dont rien ne peut le
„ guérir. Contraignez-vous à recevoir
„ fes Vifites, & écrivez, fi vous le vou-
„ lez, au Comte, pour l'engager à re-
„ venir, & affurez-le du Plaifir, que
„ j'aurai à voir les Soins affidus, qu'il
„ viendra vous rendre ici.

Il eft vrai, que dans les Commencemens c'étoit là l'unique chofe, que j'attendois de la Complaifance de Madame l'Abbeffe. Mais, l'Abfence du Comte rendant inutile la Permiffion, que l'on me don-

noit de le voir, je fis d'abord quelques Difficultés de recevoir les Visites du Marquis. Vaincuë cependant par la Reconnoissance & la Pitié, qui plaidoit en sa faveur, aussi bien, que par les Instances réitérées de Madame l'Abbesse, je consentis à ce qu'elle éxigeoit de moi, ce qui me vallut bien des Remercimens de sa part.

Il fut donc arrêté, que le Marquis seroit instruit de ce, qui venoit de se conclure en sa faveur. Comme je connoissois toute la Vivacité de sa tendre & respectueuse Passion pour moi, je ne doutai point, que je ne serois pas longtems à attendre la Visite, qu'il avoit à me faire. Il me la fit en effet le Lendemain: mais, jamais me serois-je imaginé, que le Chagrin eut pû opérer dans lui un Changement si prompt & si marqué! Ses Yeux éteints ne conservoient plus rien de leur prémiere Vivacité. Son Visage allongé ne laissoit plus voir, que des Traits défigurés par une Maigreur affreuse. Les Couleurs vives & brillantes, qui composoient l'Eclat de son Tein, avoient été effacées par une Pâleur extrême. Son Air enfin sombre & rêveur marquoit, qu'il ne lui étoit rien demeuré de cet Enjouëment aimable, qui faisoit

au-

autrefois le Caractere de fon Humeur. Mes Yeux pûrent-ils voir le cher Marquis ainfi changé, fans que mon Cœur me fit les plus vifs Reproches pour tout ce, qu'il avoit eu à fouffrir de mon Indifference, & peut-être de mon injufte Refentiment!

Mais, fi j'avois pû prévoir alors toutes les Obligations, que je devois encore avoir à fa Générofité; fi j'avois pû deviner, que ce feroit encore à fon Courage intrépide & à fon Zèle, à qui je devrois une feconde fois la Confervation de mon Honneur & de ma Vie, & celle du cher Comte, quels auroient été dès-lors mes Sentimens de Reconnoiffance & d'Eftime! Peut être même ne me feroisje pas voulu du Mal de ce, que mon Cœur, trop rempli de l'Amour du Comte, n'en pouvoit prendre pour l'aimable Marquis.

Ce fut avec une refpectueufe Timidité, qu'il m'aborda. Il fembloit même avoir peine à attacher fur moi fes Regards; &, quoiqu'il eut les chofes les plus touchantes à me dire, il paroiffoit craindre d'ouvrir la Bouche pour me parler. Je remarquai fon craintif Embarras, & je l'en tirai, en lui parlant la prémiere.

„ Eh! qu'est-ce donc, cher Marquis? „ *lui dis-je avec un Air de Bonté, qui* „ *marquoit, que s'il n'avoit pas mon A-* „ *mour, il avoit tous les autres Senti-* „ *mens de mon Cœur* Vous voilà chan- „ gé de façon à être méconnoissable? „ Ah! Mademoiselle, *me dit-il, en* „ *poussant un profond Soupir, & en tenant* „ *ses Regards tendrement attachés sur moi*, „ le triste Etat dans lequel je languis a-t-il „ lieu de vous surprende, & pourriez- „ vous en ignorer la Cause? Ce n'est pas „ assés, que mes Soins n'enaït pû vaincre „ vôtre Indifference, j'ai encore été assés „ malheureux pour être accablé de vôtre „ Haine; & cette Haine, Grands Dieux! „ *s'écria alors le desolé Marquis, en élé-* „ *vant les Yeux au Ciel*, vous m'en êtes „ témoins, ai-je rien fait, qui ait pû me „ la mériter? Devoit-elle donc être le „ Prix de l'Amour le plus respectueux „ & le plus tendre? Non, non, cher „ Marquis, *lui répondis-je*, croïez, „ que c'est à-tort, que vous m'accu- „ sez d'une si noire Injustice, & si „ mon Cœur a pû se défendre con- „ tre mille Qualités charmantes, que „ j'ai admiré dans vous, & qui méri- „ toient sans doute tout mon Amour, „ soïez aussûré, que je n'ai pû vous refu-

„ ser

„ ſer des Sentimens de Reconnoiſſance „ & d'Eſtime, qui ne s'accordent guéres avec cette Haine injuſte dont vous „ m'accuſez. Mais, cette cruelle Defenſe, *me répondit-il*, que vous m'avez faite, d'oſer me preſenter devant „ vous, s'accorde-t-elle avec cette glorieuſe Eſtime dont vous dites, que „ vous m'honnorez ?

„ Je ne vous rappellerai point cet injurieux Soupçons, que vous avez pû „ former contre moi. Moi! *ajouta-t-il*, Mademoiſelle; moi, qui ſuis & „ qui ſerai éternellement uni au Comte „ par les Liens de l'Attachement le plus „ ſincere; moi, qui connois toute la „ tendre Vivacité de cet Amour mutuel, „ qui vous lie le Comte & vous; j'aurois „ pû par une indigne Artifice, m'intriguer pour vous priver l'un & l'autre „ du doux Plaiſir de vous parler, & de „ vous voir, & c'eſt par-là, que vous „ avez cru, que j'oſois eſpérer de réüſſir à captiver vôtre Tendreſſe ? Oublions, cher Marquis, *lui répondis-je*, „ tous ces Soupçons, qui, injuſtes peut-être, n'ont pas cependant laiſſé, que „ de m'allarmer. Je croirai, ſi vous le „ voulez, que vous n'avez nulle part aux „ Chagrins, que le Comte & moi nous

 „ avons

„ avons eu ici à essuïer. . . . . Ah ! Ma-
„ demoiselle, *me dit le Marquis, qui*
„ *pressé par l'Ardeur, qu'il avoit de se*
„ *justifier, m'interrompit,* faïtes, que j'aïe
„ bientôt le doux Plaisir de revoir le cher
„ Comte. Ecrivez-lui, je vous prie, &
„ rien ne gênera les Visites, qu'il aura
„ à vous faire, ou j'acheve de me brouil-
„ ler irréconciliablement avec Madame
„ l'Abbesse, qui ne m'a déjà, que trop
„ irrité par l'indigne Procédé dont elle
„ a usé à vôtre egard, & qui n'a servi,
„ qu'à allumer vôtre Colere contre moi.
„ Hé mon Dieu ! mon cher Marquis,
„ *lui répondis-je,* encore une fois je
„ vous le répéte, ne parlez plus, je
„ vous prie, ni de Haine, ni de Cou-
„ roux, puisque jamais je ne pus en a-
„ voir contre vous. Et pour vous en con-
„ vaincre, c'est que j'ai une Priére à vous
„ faire, qui va vous prouver, que vous n'a-
„ vez pas encore cessé de m'être bien
„ cher. Le triste Etat, dans lequel vous
„ languissez, excite ma Pitié au point,
„ que peut-être suis-je autant accablée
„ de vos Maux, que vous même.

„ Cher Marquis, *ajoutai-je,* je vous
„ en conjure au Nom de cette sincere
„ Amitié, qui m'unit à vous, donnez tous
„ vos Soins à une Santé à la quelle la vi-
„ ve

„ ve Reconnoissance, que je vous dois,
„ veut que je m'intéresse peut-être
„ autant qu'à la mienne : & souvenez-
„ vous, que rien ne peut troubler davan-
„ tage ma Tranquilité, que si, en con-
„ tinuant de vous laisser accabler par la
„ Douleur, vous me laissez craindre
„ pour une Vie, que je rachetterois vo-
„ lontiers par la mienne. Ah! c'en est
„ trop, *me répondis le passionné Marquis*,
„ Non, Mademoiselle, *me dit-il*, je ne
„ mérite pas cette tendre Pitié, qui vous
„ intéresse à mes Maux. Il n'est qu'un
„ Remede pour m'en guérir, vous le
„ savez, & je ne puis l'espérer. Mais,
„ que puis-je desirer de plus? Le Re-
„ gret, que j'ai de n'être pas aimé,
„ ne doit-il pas être adouci par celui,
„ que l'on me témoigne, de ne pouvoir
„ m'aimer?

Les Soupirs & les Larmes, que le tendre Marquis repandit en abondance, finirent l'Entretien, qu'il eut avec moi. Il me pria de lui pardonner les Importunités, que malgré lui me causeroit son Amour, & me demanda de la Maniere la plus touchante, que je ne le privasse pas du Plaisir de me voir.

Mon Cœur n'étoit rien moins qu'insensible, & il auroit fallu cependant, qu'il

l'eut été entierement pour ne pas se rendre aux Prieres de l'aimable Marquis. Je lui répondis donc, que, loin que ses Visites me fussent importunes, je serois toûjours charmée de recevoir toutes celles dont il m'honnoreroit. Que de vives Actions de Graces ne me rendit-il pas! Mais helas! prévoïoit-il, qu'il me faisoit des Remercimens pour des Faveurs dont il ne profiteroit point!

Madame l'Abbesse cependant, à qui le Marquis avoit rendu comte de l'Entretien, que j'avois eu avec lui, & de l'Accueil gracieux avec lequel je l'avois reçû, m'en témoigna sa Reconnoissance, & m'accabla de mille Marques de Bonté. Mais, celle à laquelle je parus le plus sensible, c'est que, connoissant la tendre Amitié, qui nous unissoit la chere CECILE & moi, elle lui permit de ne point me quitter & de manger avec moi. Ce fut CECILE elle-même, qui vint m'en apprendre la Nouvelle, en me faisant paroître des Transports de Joïe, qui marquoient, qu'elle se croïoit la plus heureuse Personne du Monde.

„ Ah! ma chere & aimable Amie,
„ *vint-elle me dire en m'embrassant*, je
„ vous ai bien dit quelque Mal de Ma-
„ dame l'Abbesse, mais j'en viens d'en

re-

„ recevoir une Faveur si grande, que je ne
„ veux plus en parler, que comme de la
„ Personne du Monde la plus gracieuse &
„ la plus aimable. Mais, cette Faveur si
„ extraordinaire, *répondis-je*, hâtez-vous
„ donc de me la dire ; car peut-être ai-je
„ Droit de m'y intéresser autant que vous.
„ Ouï, *me répondit* CECILE. Comme
„ je ne doute pas de la tendre Amitié
„ dont vous m'honnorez, je puis dire, que
„ cette Faveur vous touche autant que
„ moi, & la voici: c'est que Madame l'Ab-
„ besse, après m'avoir fait bien des Car-
„ resses, vient de me dire, qu'elle me per-
„ mettoit d'être vôtre Compagne insépara-
„ ble. Ainsi, dès aujourd'hui, si vous le
„ trouvez bon, je vais commencer à faire
„ dresser mon Lit dans vôtre Chambre, &
„ vous, Mademoiselle CHRISTINE, *ajou-
„ ta-t-elle*, vous vous souviendrez, s'il
„ vous plait, qu'il faudra desormais faire
„ mettre un troisiéme Couvert pour moi,
„ parce que je vais être vôtre Convive. „

„ Ah! ma charmante CECILE, *lui ré-
„ pondis-je, en lui rendant les Carresses,
„ qu'elle m'avoit faites*, que je suis obli-
„ gée à Madame l'Abbesse, pour ce qu'el-
„ le vient de faire en ma faveur! Ouï, j'y
„ suis si sensible, que je commence déjà à
„ lui vouloir presqu'autant de Bien, que je

„ lui ai voulu de Mal. Mais, *réprit* CHRI-
„ STINE, voilà un Changement bien
„ prompt, & auquel je ne comprends
„ rien. Me feriez-vous la Grace de me
„ dire ce qui a pû l'occasionner? Pour
„ moi, *répondit* CECILE, je reçois le
„ Bien, que l'on me fait, sans m'informer
„ des Raisons, que l'on a de me le faire;
„ ainsi, sans être plus instruite que CHRI-
„ STINE, j'ai trouvé Madame l'Abbesse
„ heureusement changée; j'en ai profité,
„ & je n'ai pas même été tentée de savoir
„ la Cause de son Changement. Hé bien!
„ *répondis-je*, c'est donc à moi à vous l'ap-
„ prendre? Quelques Paroles de Douceur
„ que j'ai dit au Marquis, un Accueil gra-
„ cieux, que je lui ai fait, la Permission,
„ que je lui ai donnée de me continuer
„ ses Visites, en falloit-il davantage pour
„ opérer dans Madame l'Abbesse ce Chan-
„ gement, qui vous surprend? Ho! à cela,
„ *me répondit* CHRISTINE, je n'ai plus
„ rien à dire. Vous avez profité de mes
„ Avis, & vous en voïez l'heureux Effet. Il
„ y a, croïez moi, *ajouta-t-elle*, une Poli-
„ tique louable, qu'il est bon d'emploïer
„ quelquefois. Vous voïez, que par cer-
„ taines petites Complaisances, qui ne coû-
„ tent rien, l'on peut gagner des Per-
„ sonnes, que le Zèle de nôtre Intérêt

&

„ & le Soin de nôtre Répos veut, que „ nous ménagions. Non, non, CHRISTINE, *lui répondis-je*, ne croïez pas, „ que ce soient-là les Motifs à faire au „ Marquis un Accueil plus gracieux. Je „ l'ai vû, & le triste Etat où il s'est offert „ à mes Yeux a fait parler la Pitié en sa „ faveur. Je lui dois la Conservation de „ mes Jours, & j'ai vû, que je ne pouvois sauver les siens, qu'en lui témoignant, que ses respectueuses Visites ne „ me feroient point importunes.„

Je ne craignis pas de faire en présence de CECILE l'Aveu de tous les Sentimens d'Estime dont mon Cœur étoit pénétré pour le généreux Marquis. Aussi est-il vrai, que peut-être jamais personne n'en fut plus digne, & mille fois j'ai eu lieu de me repentir des injurieux Soupçons, que j'ai pû former contre lui. Car, tandis que je m'imaginois faussement, que c'étoit à sa Persuasion, que Madame l'Abbesse ne nous avoit pas laissé, au Comte & à moi, la Liberté de nous parler & de nous voir, lui, au contraire, comme je l'ai appris dans la suite, lui en faisoit de très vifs Réproches dans les Lettres, qu'il lui écrivoit. C'est-là une petite Réparation d'Honneur, que je

je devois à l'Amant le plus tendre, & à l'Ami le plus généreux.

Je prenois plaisir à m'étendre sur les Louanges, que je croïois duës à son Mérite, lorsque l'on vint m'avertir, que j'eus à descendre promptement au Parloir ; & voici qu'elle étoit la Visite inattenduë, que j'avois à recevoir.

Le Comte de Courtanville mon Grand-Pere avoit un Frere appellé le Marquis de Rochefort, qui, mécontent du Service de France pour quelques Injustices dont il se plaignoit, s'étoit retiré en Espagne, où il commença d'abord à être mis à la Tête d'une Compagnie d'Infanterie. Bien des Occasions se présentérent de signaler sa Valeur & son Courage, & il n'en laissa échapper aucune. Bientôt enfin, il se fit un Nom, qui l'éléva aux prémiers Emplois, & qui lui valut, & la Faveur de son Prince, & des Récompenses proportionnées aux généreux Services, qu'il lui avoit rendus.

Il y avoit déjà long-tems, que le Comte & le Marquis, qui s'étoient toûjours aimé de l'Amitié la plus tendre, bruloient du Désir de se revoir après une Absence de plus de vingt Ans ; & la Paix, aïant été heureusement faite, le Marquis de Rochefort profita de ce Tems pour revenir en France.

Il

Il n'y avoit encore, que deux Jours, qu'il étoit arrivé à Roüen, & l'Empressement, qu'il témoigna de me voir ne lui permit pas de se délasser des Fatigues d'un long & pénible Voïage. Le vieux Comte mon Grand-Pere lui avoit déja raconté mon Histoire, aussi bien, que celle de mes infortunés Parens; ce qui ne servit peut-être pas peu à piquer encore plus sa Curiosité, & à l'interésser davantage en ma faveur.

Je descendis donc pour aller recevoir sa Visite; mais sans me hâter cependant, comme l'on m'y exhortoit. L'on ne m'avoit pas sû dire devant, qui j'avois à paroître. Tout ce que je savois, c'est que c'étoit une Visite de conséquence, que l'on m'annonçoit, & cela mérite bien quelque Soin. On n'est pas fâché de pouvoir se produire avec Avantage. On veut laisser quelque Idée d'une petite Figure, que l'on croit aimable; mais il faut ne lui rien épargner de ce qu'elle peut avoir pour la rélever. Ce n'est pas, que l'on ne compte un peu sur des Graces naturelles, que l'on a, ou que l'on croit avoir, mais on sait aussi, qu'un peu d'Art ne gâte rien. Il faut enfin, que la petite Vanité ait son Compte; & lorsqu'elle se croit satisfaite, on en est moins timide à se présenter.

Me voilà donc, après quelques petits Soins

Soins, que CHRISTINE & l'aimable CECILE me prêtérent dans l'Etat où je voulois être pour paroître aux Yeux de ceux, qui me demandoient.

Il n'en coûte rien pour deviner si l'on plait, & si c'est-là la prémiére chose, que l'on veut savoir, c'est-là aussi celle dont une jeune Persone s'apperçoit le plus aisément.

Je lus donc avec plaisir dans les Régards d'Admiration avec lesquels le Marquis mon Grand-Oncle me considéra, que ma Figure lui paroissoit fort avenante. J'en fus encore plus assurée par ce, qu'il dit à mon Grand-Pere.

„ Comte, *lui dit il*, vous ne m'aviez „ certainement pas fait un Portrait flat„ teur de ma Niece, & elle me paroît „ encore plus charmante, que vous ne „ me l'avez dépeinte. „

Ce Mot de *Niéce* me fit douter, si c'étoit de moi dont on vouloit parler. Jamais on ne m'avoit dit, que j'eusse un Oncle; ainsi je ne pouvois savoir, que Monsieur le Marquis fut le mien. Mais on ne tarda pas à me l'apprendre.

„ Ma chere GERTRUDE, *me dit mon* „ *Grand-Pere*, voici sans doute une Visi„ te à laquelle vous n'aviez guéres lieu de „ vous attendre. On ne vous avoit pas „ dit, que vous aviez un Oncle, & un On„ cle dont vous étiez tendrement chérie.

„ Vo-

„ Voïez, *ajouta-t-il en me montrant Mon-„ sieur le Marquis son Frere*, si un Oncle „ comme celui-ci vous conviendroit ? „

Je ne sais, s'il y a certaine Voix secrete de la Nature, qui se fait entendre au Fond de nôtre Cœur, & qui semble nous indiquer ceux à qui le Sang nous lie, mais enfin, j'entendis parler mon Cœur, & ce Cœur me dit, que le MARQUIS DE ROCHEFORT étoit mon Oncle. Ainsi, sans attendre, qu'il se déclara, il sembloit par les Mouvemens empressés, que je faisois autour des Grilles, qui nous séparoient, que je souffrois impatiemment les Obstacles, qu'elles opposoient aux Marques, que je voulois lui donner de ma Tendresse. Je lui présentai ma Main, il la prit & il la serra tendrement.

„ Ah! ma chere & aimable Niece, *me „ dit-il*, puis-je vous voir sans me rappel-„ ler tous les Traits du cher Marquis mon „ Neveu, vôtre Pere! Que je serois heu-„ reux, si le Ciel me l'avoit conservé, pour „ que je lui donnasse des Marques de ma „ Tendresse! Ce sera donc sur vous, que je „ la ramasserai toute entiere. Aussi m'en „ parroissez-vous véritablement digne. „ Non, Monsieur, *lui répondis-je*, mais „ je sents du moins, que je suivrai autant „ mon Inclination, que mon Devoir, dans „ les Soins, que je prendrai pour la mé-„ riter,

„ riter. Mais, ces Soins, *me répondit Mon-* „ *sieur le Marquis*, je voudrois bien en être „ témoin, & il n'y auroit pour cela qu'un „ seul Moïen. Ah! Monsieur, *repris-je* „ *avec une aimable Vivacité*, ce Moïen, „ faites moi la Grace de me le dire; &, „ s'il dépend de moi, j'ose bien répondre „ de mon Empressement à l'emploïer. „ Vous me le promettez donc? *me dit* „ *mon cher Oncle.* Ouï, *lui répondis je*, & „ du meilleur de mon Cœur. Voilà qui „ suffit, *me dit-il*, j'ai vôtre Parole, & „ peut-être ne tarderai-je pas à vous en „ faire souvenir. Mais il faut auparavant, „ que mon Frere m'ait accordé la Grace, „ que j'ai à lui demander. Hé! pouvez- „ vous douter, *répondit mon Grand-Pere*, „ *en s'addressant au Marquis*, de mon Ar- „ deur à vous obliger? Et, sans savoir, „ quelle est cette Grace, que vous avez à „ obtenir, croïez, que c'est avec bien du „ Plaisir, que je vous l'accorde. Ce sera „ donc un Sacrifice, *dit le Marquis à mon* „ *Grand-Pere*, que vous aurez à faire, & „ qui va coûter bien cher à vôtre Ten- „ dresse. Mais enfin, j'ai vôtre Parole, j'ai „ celle de ma Niéce; & pour l'acquitter, „ elle n'a qu'à se disposer à m'accompa- „ gner en Espagne.

„ Quoique marié depuis dix Ans, *ajou-*

„ *ta-t-il*,

„ *ta-t-il*, je n'ai point d'Enfans, & je n'ai „ pas même Eſpérance d'en avoir. La „ Fortune cependant me laiſſe de grands „ Biens, & c'eſt là une Succeſſion, qui „ mérite bien, que l'aimable GERTRUDE „ vienne la recueillir. Voici, Monſieur, „ *répondis-je*, qui eſt plus ſérieux, & qui „ demande plus de Réflexions, que je ne „ croïois.

„ Je dépends, *ajoutai-je*, des Volon- „ tés d'un cher Grand-Pere, & je me flat- „ te d'en être aimé trop tendrement, pour „ qu'il conſente à m'éloigner de lui. Non, „ non, ma chere Enfant, *me dit mon Grand-* „ *Pere*, croïez, qu'il n'y auroit, que vôtre „ Intérêt ſeul, qui pût m'engager à y con- „ ſentir. Mais, ce ſont ici, *ajouta-t-il*, des „ Projets encore bien reculés. Parlons de „ quelque choſe de plus preſſant. Vôtre „ Cœur ſeroit il toûjours dans les mêmes „ Diſpoſitions? Commencez-vous enfin „ à flatter le jeune Marquis de quelque „ Eſpérance? Vous ſavez la Parole, qui „ me lie à lui? Ouï, Monſieur, *lui ré-* „ *pondis-je*, mais je n'ai pas oublié celle, „ que vous m'avez donnée, de me laiſſer „ Maîtreſſe de mon Choix. Je ne vous ai „ point caché les Sentimens de mon Cœur, „ & ces Sentimens ſont trop conſtants, „ pour que rien puiſſe les changer. „

Je

Je ne ſais ſi mon Grand-Pere comprit, qu'il lui ſeroit inutile de me preſſer ; mais, il me fit la Grace de ne m'en pas dire davantage. Je conſentois bien à voir le Marquis de Chateauneuf, & à lui donner toutes les Marques d'Eſtime & de Réconnoiſſance, qu'il méritoit ; mais mon Amour ne pouvoit être partagé, & l'aimable Comte de Stinford l'avoit tout entier.

La Viſite, que j'avois reçûe finit par bien des Carreſſes nouvelles, que je reçûs de la Tendreſſe de mon Grand-Pere & du Marquis. Ils me promirent de ne pas tarder longtems ſans revenir me voir, où ſans m'envoïer chercher.

Trois Semaines cependant s'écoulérent ſans que ni l'un ni l'autre arriva. Mais ce qui me ſurprit, c'eſt que pendant tout ce Tems-là je ne reçûs aucune Viſite du Marquis de Chateauneuf. Qu'il lui étoit, hélas, bien impoſſible de m'en faire aucune ! J'appris de Madame l'Abbeſſe, qui vint m'en donner des Nouvelles, que l'infortuné Marquis étoit retenu au Lit par une Fievre violente, qui ne le quittoit, que pour le laiſſer dans une Langueur plus dangereuſe encore que ſa Fievre, ſouvent accompagnée de Tranſports ; que les Médecins enfin jugeoient, qu'il y avoit tout à appréhender pour ſa

Vie.

Vie. Pouvois-je ne pas marquer la plus vive Senſibilité en apprenant une Nouvelle ſi accablante pour mon bon Cœur! Je ne pus même m'empêcher de repandre quelques Larmes, que je mêlai à celles de Madame l'Abbeſſe, qui remarqua, avec une Conſolation extrême, que je n'avois rien moins, que de l'Indifférence & de la Haine pour le cher Marquis, ſon Neveu. Je ne craignis pas même de la prier, qu'elle voulut bien l'informer de toute la part, que je prenois à ſa Maladie, & avec quelle Ardeur je ſouhaitois le prompt Rétabliſſement de ſa Santé. C'étoient-là des Commiſſions, qui devoient lui faire trop de Plaiſir pourque Madame l'Abbeſſe ne s'en chargea pas bien volontiers.

Mais, je reviens au cher COMTE DE STINFORD. Nous étions convenus avant ſon Départ de toutes les Meſures, que nous avions à prendre pour qu'il pût ſûrement récevoir de mes Nouvelles & me donner des ſiennes. Je lui avois déjà écris pluſieurs fois, & j'avois auſſi déjà reçû pluſieurs de ſes Lettres. Dans la derniere il me marquoit, qu'il ne ſeroit pas longtems ſans avoir le doux Plaiſir de me revoir; que preſque toutes ſes Affaires étoient heureuſement terminées; que la Succeſſion, qu'il

qu'il venoit de recueillir, le rendoit un dès plus riches Seigneurs de l'Angleterre.

Comme il croioit, que ses Lettres ne devoient être lües de personne, que de moi, il finissoit la sienne en laissant parler toute la Violence de son Amour. Quelque soumis, qu'il fut à mes Volontés, & quoique je lui eusse souvent fait connoître, que jamais je ne consentirois au Dessein, qu'il avoit de m'emmener en Angleterre pour y conclure ce Mariage, pour lequel nous avions dépuis si longtems le Consentement de nos infortunés Parens, il ne laissoit pas cependant de m'écrire, qu'il espéroit, que je me rendrois à ses Prieres, & que je ne refuserois pas d'emploïer l'unique Moïen, qui nous restoit pour hâter & pour assûrer le Succès de nos Vœux, qu'inutilement attendrions-nous le Consentement de mon Grand-Pere; qu'il ne l'accorderoit, que lorsqu'on l'auroit mis dans la Nécessité de ne pouvoir le réfuser. Lettre fatale! destinée à être la funeste Cause des Malheurs dont le cher Comte, le Marquis de Chateauneuf, & moi, devions être accablés, & je vais raconter dans la cinquiéme Partie de ces *Mémoires* comment la chose arriva.

Fin de la quatriéme Partie.

ME-

PQ
1993
L43A7
1740
t.2

Lambert, Claude François
Memoires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 06 16 001 5